This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 167 j. 32

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

MEMOIRES

DE

RANTZI.

PREMIERE PARTIE.

MEMOIRES

DE

RANTZI.

PREMIERE PARTIE.

A LA HAYE,

Chez PIERRE MORTIER.

1747.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
[illegible] 1957
OF OXFORD
LIBRARY

MEMOIRES
DE
RANTZI.

PREMIERE PARTIE.

LE Chevalier de Mercœur,[a] mon illustre ami, & un des plus honnêtes hommes que l'on puisse connoître, pense que le récit de mes Avantures peut vous être utile. Je l'entreprends volontiers. Vous me

(a) Grand-pere de celui pour qui j'écris ces Mémoires.

verrez d'abord mener une vie bien dérangée & malheureuse ; le tableau changera ensuite peu à peu, & vous me verrez enfin jouir d'un état si heureux, que j'espére qu'il vous invitera à le mériter plutôt que moi. Fuyez mes erreurs, fuyez les malheurs qu'elles m'ont occasionnés ; devenez de bonne heure, homme, homme aimable & heureux ; voilà en partie mon but.

Je vous parlerai souvent du Chevalier de Mercœur ; il sera comme le second Acteur de ces Mémoires, & cette double action, loin de nuire à mon objet, m'aidera à le remplir. Je me rappellerai des Discours pleins de sagesse qu'il ma tenus autrefois, & qui dans sa bouche auront une autorité qu'ils n'auroient pas dans la mienne.

La premiere femme qui me mit dans le dérangement fut Bélise. Elle avoit perdu ses parens dès son enfance ; son Tuteur, après l'avoir ruinée, l'avoit mariée à un homme méprisable par ses mœurs, qui la quitta quelques mois après son mariage ; avec des attraits & de la jeunesse, elle ne manqua point de Consolateurs.

Cependant par un goût décidé pour l'état de femme de plaisirs, elle vint dans le Pays où cet état est le plus accrédité ; dans quelle partie du monde ne connoît-on point Paris ? C'est dans cette Ville superbe, que la volupté a établi son empire, & elle a élevé son trône dans le Quartier de Richelieu. Bélise le choisit dans le dessein

d'y faire ſervir ſa beauté à ſa fortune.

Peu de tems après ſon arrivée, elle alla ſe promener dans ce Jardin célébre, où la Déeſſe, dont je parlois à l'inſtant, & qui embellit tout, raſſemble trois fois par ſemaine ce qu'il y a de plus attaché à ſon Culte; elle s'y trouve ſous la figure la plus riante, l'air qu'elle y fait reſpirer anime les plus indifférens, enflâme les autres; c'eſt-là que la richeſſe, la dignité, le rang, ſont forcés d'avouer qu'il eſt un pouvoir au-deſſus du leur, celui de la beauté, celui de faire naître les deſirs.

Béliſe en excita de vifs, cent ſoupés & des préſens lui furent offerts; ſon goût eut été aſſez de s'enrichir par le détail, mais

sans y renoncer, elle vouloit auparavant avoir quelque chose de plus sûr; elle quitta le Jardin avec les plus douces espérances; les regards qui avoient été fixés sur elle, les offres qui lui avoient été faites, ne la laissérent point douter d'une fortune prochaine; elle s'endormit sur cette idée flateuse; & ses heureux pressentimens furent justifiés à son réveil; on lui annonça un homme dont tout l'extérieur parloit de son goût pour les plaisirs, & qui les recherchant pour lui, se mêloit encore de les procurer aux autres.

Vos charmes, dit-il à Bélise, ont blessé un homme riche; & il étoit immanquable que cette bonne fortune vous arrivât. Je viens de la part de M. de Saint-

Landry ; c'eſt un Amant dont les occupations vous donneroient une grande liberté ; il eſt bon d'ailleurs que je vous le peigne ; avare par goût, prodigue par vanité, ou par paſſion, il laiſſe manquer de tout à ſa Famille, & enrichit ſes Maîtreſſes ; il s'engage à vous donner deux mille francs par mois, & je ſuis chargé de vous payer le premier d'avance, en cas que vous acceptiez ſa propoſition.

Elle y conſentit. Vous conviendrez, reprit-il alors, que je fais ici un mêtier, qui au jugement du vulgaire, ne paſſe pas pour être fort honnête ; mais il ne tient qu'à vous de me rendre à l'honneur dont il pourroit me priver ; vous le ſçavez, le nom deshonorant ne

ſe donne point à qui partage les plaiſirs qu'il procure.

Il étoit beau & parloit bien, en falloit-il tant pour qu'il perſuadât ?

M. de Saint-Landry vint le ſoir même prendre poſſeſſion de ſa nouvelle conquête ; ſa Laïs eut l'art de lui plaire, de le fixer ; les bienfaits qu'elle en reçut ne l'empêchérent point de lui être infidelle ; l'obligation de la reconnoiſſance a toujours été pour un nombre de femmes un droit de s'y ſouſtraire ; je fus un de ceux qui fit manquer Béliſe à ce qu'elle devoit à ſon Amant.

Un jour que je me promenois au Cours avec deux de mes Camarades, je paſſai près d'elle ; ſon éclat & ſa beauté me frappérent ; je la regardois

avec le trouble le plus doux ; je m'éloignois d'elle avec chagrin, & à chaque fois que le cours de la promenade m'en rapprochoit, je ſentois une joie vive.

Une Bouquetiere vint m'offrir des fleurs ; je la chargai d'en porter à Béliſe, qui me remercia : voilà la converſation liée ; j'avois quinze ans alors ; mais on ſçait qu'il n'eſt point d'âge où ce que l'on trouve aimable, n'inſpire des idées qu'on n'auroit pas avec d'autres femmes ; j'amuſai celle-ci ; elle me dit qu'elle vouloit me ramener, & me donner à ſouper ; j'acceptai.

La table étoit fort proche du lit ; je n'ignorois pas à quel uſage il pouvoit ſervir ; une Femme-de-Chambre de ma mere m'en donnoit des leçons

depuis un an ; je regardois le lit aussi souvent que Bélise, & ces deux objets me donnoient des idées que je n'osois pas lui expliquer : ses desirs répondoient aux miens ; elle n'avoit pas ma timidité, & fit tout ce qu'il fallut pour m'enhardir.

L'yvresse où j'avois été ne m'avoit pas laissé songer à l'inquiétude de mes parens, lorsqu'ils ne me verroient pas rentrer à mon heure ordinaire ; mais quel fut mon embarras, quand je pensai le lendemain qu'il falloit que je retournasse chez eux : je marquai mes allarmes à Bélise ; les Peres sont bons, me dit-elle, il n'y a point de mal, mon bel enfant, à exercer l'inclination qu'ils ont à pardonner ; au surplus, écoutez-moi ; je vous ai

me : je tiens ma fortune de l'amour que j'ai inſpiré à un homme fort riche, je ferai la vôtre à mon tour ; reſtez avec moi ; mon Amant ne vient ici que les ſoirs , quelquefois même comme hier & aujourd'hui, il va à la Campagne ſans moi ; nous paſſerons ces jours-là entiérement enſemble, & les autres vous vous retirerez les ſoirs dans un Appartement digne de loger l'amour ; ma bourſe ſera la vôtre , & pour commencer voilà vingt louis d'or qu'il faut que vous partagiez avec moi ; en vérité le pere que le haſard vous a donné en feroit-il plus pour vous ? Encore une fois, aimez-moi, & vivons enſemble.

Des careſſes extrêmement tendres me ſéduiſirent beau-

coup plus que ſon préſent & ſes diſcours ; mon penchant aux plaiſirs & au dérangement me fit céder à toutes ſes propoſitions.

Quelle nouvelle ſituation pour moi ! Quel nouveau monde ! Dans la maiſon de mes Parens je n'avois vû que des perſonnes d'un maintien grave & auſtére ; je n'y avois entendu d'autres entretiens que ſur le mépris du monde, des plaiſirs, & ſur les terreurs d'une autre vie ; la maiſon de Béliſe m'offrit un ſpectacle bien différent : volupté ſous toutes les formes qu'elle peut ſe préſenter, vivacités, agaceries, careſſes, propos folâtres & tendres ; excepté les inſtans qu'on étoit forcé de donner au ſommeil, il n'y en avoit point qu'on

ne passât dans quelques plaisirs variés ; je ne les goûtois pas seulement comme nouveaux pour moi, mais comme des choses pour lesquelles je me sentois né.

Le remords d'avoir quitté ma Famille, & l'inquiétude que je sçavois lui donner, me troubloient quelquefois ; Bélise ne me laissoit pas long-tems dans mes rêveries : fait pour les plaisirs que votre bonne fortune vous procure, me disoit-elle, goûtez-les ; si l'âge en a glacé le sentiment dans le cœur de votre béat de pere, à votre âge, croyez-moi, s'il avoit trouvé même hasard que vous, il en auroit mieux sçû profiter.

Les plaisirs des sens n'étoient pas les seuls que j'eusse à goûter

avec elle ; j'en trouvois souvent dans des conversations pleines d'esprit & d'instruction pour les agrémens du monde.

Nos Bourgeoises (& il en est à la Cour) sans goût pour les beaux arts & les talents, jalouses, tracassiéres dans la société, ayant l'œil toujours ouvert sur les défauts des autres, la bouche toujours prête à les critiquer & à les publier, choquées des bons airs, des essors libres & sans contrainte, portant l'ennui dans leur cœur, & dans celui des autres, faisant leur malheur & celui des personnes de goût, qui quelquefois sont obligées de les voir, regardent nos Courtisannes du haut de leur grandeur, s'étonnent que des hommes connus par la supériorité de leur esprit,

conviennent quelquefois dans des ouvrages publics de leurs foibleſſes pour elles, & s'indignent de voir ce que les Grands font tous les jours pour leur prouver leurs paſſions.

Les. Courtiſannes ſe vangent bien de leurs mépris; Béliſe avoit l'art de les jouer fort agréablement dans les plaiſanteries qu'elle en faiſoit; elles mépriſent par chagrin, diſoit-elle, un état riant, qui n'a d'autre défaut que d'exiger des qualités qui leur manquent, & qui demande plus que de la beauté & de la jeuneſſe; quoi que l'on diſe de la folie des hommes, ajoutoit-elle, la plus grande eſt de penſer qu'ils payaſſent ſi chérement des plaiſirs qui n'auroient d'autre mérite que d'être faciles.

Une gayté aimable, entretenue par l'envie de plaire, par les ſuccès de ſa beauté, de ſon eſprit, de ſes différens talens, & par une dépenſe ſomptueuſe, rendoient Bélife une femme tout-à-fait charmante.

Quelques jeunes Seigneurs, pour qui c'eſt un air, même une occupation d'Etat de connoître toutes les filles de plaiſirs, d'être inſtruits des intrigues des femmes, de les deviner, d'en inventer quelquefois, de ſçavoir ce qu'il en revient à tels vieux Marquis pour ſe rendre commodes aux plaiſirs des autres, le jour, le lieu, l'heure qu'ils ont aſſigné à deux couples ſouvent fort inégaux, venoient encore de tems à autres égayer, animer la maiſon de Béliſe ; ces aimables indiſcrets

y ménageoient assez peu les femmes de la Cour, & celles qui ont un nom dans le monde; il ne tient pas à ces Messieurs qu'elles ne soient confondues avec nos Courtisannes, & graces à eux les avantures des unes & des autres qu'ils peignent des mêmes traits, deviennent également publiques; en un mot, la fortune, la galanterie, la médisance, tout concouroit aux plaisirs de Bélise; & elle me les faisoit partager.

Au reste, on auroit eu peine à trouver une femme plus sincére qu'elle l'étoit; elle ne cherchoit point, comme quelques-unes, à donner le change sur sa maniere de vivre; elle ne songeoit qu'à en tirer du profit pour ses plaisirs & pour sa fortune.

Un

Un Baron Allemand étant venu lui demander une de ses nuits : ce que vous desirez, lui répondit-elle, est en votre pouvoir ; c'est ici la Tour de Danaé. Le Baron s'en rapporta à elle sur ce qu'elle priseroit sa nuit ; elle la porta un peu haut. Je vous effraye, lui dit-elle en riant : il est de la justice que le bon marché préside à ce qui sert aux nécessités de la vie ; mais dans les choses qui ne sont que de fantaisie, il faut laisser à ceux qui les contentent la liberté d'y mettre le prix ; c'est aux Particuliers alors à consulter leur fortune.

Quel Allemand ne se fut rendu à un discours si sensé ! Le Baron eut donné le double de la somme d'abord démandée ; mais Bélise fut assez généreuse

pour ne pas profiter de la séduction de son raisonnement.

Pendant que toutes ces choses se passoient, M. de Saint-Landry auroit juré que sa Maîtresse étoit la plus fidelle de toutes les femmes ; pour moi qui étoit le Confident de ce qui lui arrivoit, je riois avec elle de la crédulité de son Amant ; elle se trouvoit au reste très-pardonnable dans ses infidélités. Quoi, disoit-elle, M. de Saint-Landry méprisera un engagement sacré, formé au nom de la Religion & de l'honneur, avec une femme dont on ne parle que pour en faire l'éloge, & j'en respecterois un formé par intérêt de ma part, & de la sienne par passion ? Eh quelle passion encore ! Sans parler de sa figure & de ses défauts, la

conduite de M. de Saint-Landry est l'excuse de la mienne.

Elle ne se bornoit pas à respecter la femme de son Amant, elle tenta souvent d'être utile à son fils; c'étoit un jeune homme estimable par ses mœurs, & aimable par un caractére solide & sociable; né généreux & avec du goût, il aimoit la dépense; l'avarice de son pere le mettoit hors d'état de se satisfaire; Bélise lui fit offrir plus d'une fois, à la faveur du prêt, de partager avec elle ce que son pere lui donnoit avec prodigalité; il la refusa toujours par des sentimens dignes de lui.

Bélise au reste recevoit assez de bienfaits de M. de Saint-Landry pour pouvoir, sans s'incommoder, être généreuse à ses dépens; pour lui tirer des som-

mes considérables, elle inventoit souvent quelques nouveaux moyens; elle m'obligea une fois de l'aider dans un, qui pour être connu ne laisse pas encore de réussir tous les jours; elle me fit lui écrire une Lettre au nom d'un Milord; je lui offrois un Hôtel, un domestique nombreux, le double de la pension de M. de Saint-Landry, & cent louis d'or de pot de vin.

Dans un de ces momens où l'on est disposé à tout accorder aux femmes, parce que leur amour ou leur art fait goûter les plaisirs qu'on leur demande, Bélise, augmentant d'artifice à mesure qu'elle voyoit la passion de M. de Saint-Landry s'accroître, lui montra la prétendue Lettre du Milord, pleura dans ses bras d'une tendresse

feinte, & lui jura de lui tout ſacrifier ; il fut pénétré de tant d'amour ; & lui envoya les cent louis dès le lendemain.

J'étois témoin de toutes ces choſes depuis ſix mois, lorſqu'un matin que j'avois rencontré dès huit heures M. de Saint-Landry dans ſon Caroſſe, je crus devoir aller chez Béliſe plutôt qu'à mon ordinaire, un Laquais me dit que je ne pouvois lui parler ; fier de l'amour que je lui croyois pour moi, je répondis que j'entrerois, j'entrai. Béliſe qui étoit au lit me fit ſigne de la main de me retirer, je crus qu'elle me la tendoit, je la lui baiſai avec tranſport ; au même inſtant je vis un homme à côté d'elle ; le bruit que je fis le réveilla.

C'étoit le frere de votre

grand-pere ; il m'avoit quelquefois vû aveç ſon neveu votre pere mon camarade de Claſſe, & mon ami, que tous deux nous avons perdu depuis; il me remit; il ſçavoit que je n'étois plus dans la maiſon paternelle; il m'engagea à venir chez lui; j'y trouvai le Chevalier de Mercœur votre grand-pere, modéle que l'on peut ſuivre de loin, & ſe rendre encore bien reſpectable.

Vous faites-là, me dit-il, un joli début dans le monde, mon cher ami, & ſi vous continuez ſur ce ton, vous vous ferez une belle réputation ; à peine les hommes voudront-ils de votre ſociété ; à l'égard de celle des honnêtes femmes, elle vous ennuiroit trop pour ne pas vous en éloigner vous-même ; que la

conduite de mon frere au reste ne justifie point la votre : La différence est essentielle en tout sens ; s'il manque à quelqu'un, ce n'est qu'à lui ; vous, vous manquez le plus cruellement du monde à une famille respectable ; ce qui d'ailleurs est dangereux pour vous ne l'est pas pour mon frere ; il en est de lui comme d'un honnête homme, qui sans habitude aux liqueurs, sûr de ne la jamais contracter, en boiroit un verre par amusement ; vous ressemblez à un enfant d'un estomach foible, & qui prend aisément l'habitude des choses qu'on lui offre d'abord ; les liqueurs qu'il trouveroit d'un goût agréable deviendroient une nécessité pour lui, & bientôt elles le perdroient infailliblement ; je vous

le dis avec amitié, ces sortes de femmes peuvent à la vérité paroître aimables à ceux qui n'ont pas une grande délicatesse; mais heureux qui sçait fuir la trahison de leurs plaisirs; ils font bien payer leur séjour au cœur qu'ils ont trop rempli.

Un objet plus important m'occupe, ajouta-t'il, vos parens doivent être justement irrités contre vous; je me charge de faire votre paix, & je n'y perdrai point de tems.

Il alla le jour même pour les préparer à me recevoir. Pendant qu'il s'entretenoit avec eux; je fis des réflexions; le fruit en fut de détester le moment où j'avois rencontré le Chevalier de Mercœur. Ah! Bélise, me disois-je, j'ai donc eu

eu la foiblesse d'écouter des discours contre vous, & de m'y rendre; je sens qu'il m'en va couter cher! mais non, je meurs si je ne vous vois plus: réputation, honneur prétendu, famille, je vous sacrifie tout, recevez-moi seulement avec amour.

Je voulus sortir alors pour retourner avec Bélise; je pris mon épée & mon chapeau dans cette intention; le Chevalier m'avoit confié au Gouverneur de son fils; il s'opposa à ce que je sortisse; je lui montrai d'abord quelques vivacités, mais je me calmai ensuite en apparence pour le mieux tromper en effet. Un peu de tems après laissant ce que d'abord j'avois voulu prendre, je prétextai des raisons pour descendre; j'avois

trop tardé ; je me trouvai dans la cour à l'instant même que le Chevalier de Mercœur y entroit ; mon pere étoit avec lui : je sentis en ce moment combien est grand le pouvoir de la nature ; j'éprouvai toute la tendresse, tout le respect qu'inspirent la bonté & l'autorité d'un pere ; je tombai aux genoux du mien, j'y versai un torrent de larmes. Ah ! mon fils, mon cher fils, me dit-il, si jeune encore, est-il bien possible que vous m'ayez déja donné de si grands chagrins ; je ne sçais comment votre mere & moi ne sommes pas morts de douleur ; nous ne craignons point de vous dire combien vous êtes aimé ; Dieu vous eut-il donné à nous dans sa colére, vous êtes un de ses présens ; quelle

raiſon pour nous être cher : l'amour paternel parle encore pour vous : ah ! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que le cœur d'un pere ! Que j'aime à vous voir pleurer dans mes bras ! que je vous y retrouve avec joie ; loin de vous dérober mes propres larmes, jouiſſez-en, mon cher fils, qu'elles vous apprennent que votre faute vous eſt pardonnée avec tendreſſe ; oui, elle vous eſt pardonnée ! Puiſſiez-vous ſeulement en être véritablement repentant, & mériter votre grace par beaucoup d'amitié & de reſpect pour nous. Venez, pourſuivit-il, venez voir une tendre mere, que votre faute a preſque réduite à l'extrêmité !

Quoique préparée à me recevoir, je la vis comme an-

néantie sur son fauteuil, & ouvrant de grands yeux mouillés de larmes : je frémis d'horreur en pensant que j'étois cause de cet état ; mes parens me serrerent dans leurs bras, ils mêlerent les reproches les plus touchans aux plus tendres caresses.

Je revis tout de nouveau les hommes & les femmes de piété qui venoient chez eux ; dans le nombre de ceux qu'ils nommoient leurs amis, & ausquels ils donnoient ce titre, parce qu'ils les croyoient de saintes gens, il y avoit de très-grands hypocrites ; quelques-uns d'eux après m'avoir parlé avec beaucoup de sévérité & d'aigreur, conseillerent à ma famille de se vanger de Bélise. C'est un crime effroyable, disoient-ils, que

celui qu'elle a commis, & dont l'intérêt public & la Religion veulent qu'on la fasse punir.

Mes Parens plus véritablement pieux que leurs faux amis, furent plus doux, & prirent un parti digne de leur maniere de penser; mon pere crut qu'il valoit mieux gagner à la Religion, & à la vertu, celle qu'on lui donnoit le conseil de perdre; il eut la généreuse hardiesse de tenter cette victoire.

C'étoit un Vieillard vénérable, des cheveux extrêmement beaux & blancs, un visage tranquille & serain, un air de noblesse, de bonté, & de vertu répandu sur toute sa personne, imprimoient le respect, & lui gagnoient les cœurs: il fut chez Bélise; il m'a raconté depuis le discours qu'il lui tint.

Je vous prie, dit-il, de m'écouter avec aussi peu d'aigreur que j'en aurai en vous parlant : je ne viens point pour vous faire des reproches ; jugez cependant si j'aurois lieu de vous en faire ; le jeune homme que vous avez retenu ici est mon fils...... Vous vous troublez ; encore une fois mon dessein n'est pas de vous inquiéter ; la Religion ne me permet pas de vangeance ; elle ne veut pas même que je vous la laisse craindre : si de pareils sentimens me donnent quelque droit sur votre estime, je n'en veux tirer d'autre avantage que de mériter votre confiance : je vous ferai donc une question. Mon âge, mes desseins me permettent de vous la faire : est-ce par goût ; est-ce par infortune

que vous avez embraſſé votre genre de vie ? Je puis remédier à l'infortune, & je vous offre des ſecours pour une vie réglée ; mais ſi c'eſt par goût que vous en menez une contraire, que vous êtes à plaindre !

Mon pere lui fit alors un diſcours extrêmement pathétique, dont elle alla oublier les leçons dans les bras de quelqu'Amant : il revint à la charge ; il profita d'un événement qui eut perdu Béliſe ſans ſon ſecours. Un jeune homme lui avoit prêté de l'argent ; il vint le lui demander dans un moment qu'elle étoit avec un de ces hommes que l'habitude a endurci dans le crime ; ce ſcélérat donna deux coups d'épée au jeune homme : mon pere

aida Bélise de ses conseils, & s'employa utilement pour elle. Bélise fut touchée de ses sentimens ; enfin elle a renoncé depuis à ses dérangemens, & s'est renfermée dans une maison Religieuse.

Quelle joie cet événement porta dans le cœur de mes parens ! A mon égard la conversion de Bélise me toucha peu ; je ne voulois tout au plus changer comme elle, qu'après avoir goûté long-tems les plaisirs qui l'avoient d'abord charmée ; je ne sçais même quel sentiment me maîtrisoit, & sembloit me dire : malheur à ces hommes froids qui jamais n'ont éprouvé la vivacité des passions, que rien n'y excite avec une certaine chaleur ; toute leur vie ils seront les mêmes ; ils ne don-

neront jamais dans de grands désordres ; mais ils ne seront jamais recommandables par de grandes vertus.

Ma premiére avanture en fit présager d'autres, & dès-lors on veilla avec soin sur ma conduite ; on me gêna étroitement ; procédé blâmable, dont il est rare de retirer du fruit. Un pere dont le fils a un goût trop vif pour les plaisirs, loin de le priver de ceux que les honnêtes gens se permettent, doit les lui procurer ; il doit le mettre de bonne heure dans de bonnes compagnies, dans la société de quelques jeunes personnes de son âge, & l'y rendre aimable par tout ce qui peut y plaire ; si une liberté excessive détourne souvent de la vertu, une trop grande gêne produit le même

esprit : il faut maintenant étudier les bons Livres, & vous souvenir, lorsque vous serez dans le monde, qu'il doit vous servir d'école, de politesse & de vertu.

Un autre avantage qu'il vouloit que je tirasse de ma situation, étoit de m'accoutumer de bonne heure à me passer des plaisirs vifs, & à trouver mon bonheur dans moi-même. Le bonheur que l'on recherche par les plaisirs, me disoit-il, est l'image de ces santés foibles, que les remedes soutiennent. Qui en a besoin ne peut pas se dire en santé, non plus que celui qui a besoin des plaisirs ne peut pas se dire heureux. Un homme qui a vaincu les passions tumultueuses, qui peut vivre avec soi-même, & qui ne re-

garde les plaisirs que comme les liens de la société qu'il aime, & dont il est aimé, est le seul heureux.

J'étois peu disposé alors à profiter de conseils si sages ; la vie que je menois m'ennuyoit fort, & j'eusse pris peut-être un mauvais parti, lorsque ma mere me procura elle-même une avanture à laquelle je ne m'attendois pas.

Elle avoit rencontré dans ses visites de Malades & de Pauvres, Madame Jacson, veuve fort fraîche & assez belle ; elles s'étoient liées d'une amitié étroite. Quel danger pouvoit-il y avoir pour moi de connoître cette Dame ! Sa vertu ne pouvoit au contraire que m'en inspirer le goût, & son bon exemple me porter à la piété ;

laide, pour ne pouvoir plus faire d'autre impression sur un homme de 16. à 17. ans, que de lui inspirer de la dévotion.

Cent raisons me forçoient de croire que l'objet de Madame Jacson, en me parlant ainsi, étoit de me rendre la vertu aimable, & de gagner ma confiance : je me gardai bien de répondre autrement que selon l'idée que j'avois conçu d'elle ; il m'en coûtoit beaucoup : en effet, pour me livrer au goût que je me sentois pour Madame Jacson, il ne s'agissoit que de vaincre le saint respect qu'elle m'avoit inspiré.

Pour secouer ce joug, je cherchai à me persuader que Madame Jacson n'étoit rien moins que ce qu'elle paroissoit : mais

mais lorsque je voulus la juger sur les idées que j'avois du caractere que je lui souhaitois, je fus forcé de l'estimer, & ce sentiment, que la réfléxion avoit fortifié, ne servit qu'à augmenter ma timidité.

Médire, blâmer avec aigreur, affecter d'être scandalisées des plus petites choses, surtout ne point admettre d'excuses pour les tendres foiblesses, & se proposer pour exemple, voilà les traits dont j'avois souvent vû ou entendu peindre les femmes qui jouent la dévotion, & quelquefois celles qui en ont une plus réelle ; ces traits ne rendoient point Madame Jacson.

La médisance, amusement pour les personnes du monde, occupation pour les personnes

plus retirées, soit par goût, ou pour donner le change, ne l'amusoit, ni l'occupoit; l'écoutant avec peine, lorsqu'elle y étoit forcée, elle ne la souffroit jamais dans la bouche de ceux à qui elle pouvoit l'interdire; elle plaignoit les vicieux & les foibles, mais ils ne lui inspiroient point des sentimens d'aigreur, & ayant autant de peine à écouter le mal qu'à le croire, on ne la voyoit jamais s'enorgueillir des vices des autres, & des vertus qu'on admiroit en elle; enjouée & riante enfin, elle avoit saisi le milieu entre la pruderie & l'indécence.

Un pareil caractére offroit l'image de la vertu la plus pure; pouvoit-il autoriser des soupçons d'hypocrisie?

Le Chevalier de Mercœur me venoit voir de tems à autre ; je lui parlois toutes les fois de Madame Jacſon, & je lui rendois aſſez fidélement les diſcours qu'elle me tenoit ; le Chevalier, dont je donnerai le portrait lorſqu'il jouera un plus grand rolle dans ces Mémoires, avoit vû nombre de ces femmes, qui ſous le maſque trompeur de la dévotion, menoient une vie aſſez voluptueuſe, & même dérangée ; il ſçavoit reſpecter la vertu, mais il ne la cautionnoit pas toujours vraie ſur les dehors qui s'en offroient ; il ſoupçonna celle de Madame Jacſon. Comme il étoit dans ce ſyſtême, qu'à l'âge des déſordes on étoit heureux qu'un attachement en pût détourner, il ne s'oppoſa point à ce que

j'en priſſe un pour Madame Jacſon : je me promis d'être plus hardi que je ne l'avois été.

Une choſe m'a ſurtout paru ſinguliére dans mon avanture avec elle ; c'eſt que dans les commencemens ce fut toujours ma mere qui me ſollicita de l'aller voir. Si c'étoit quelque femme dérangée, me diſoit-elle ſouvent, vous auriez de grandes attentions pour elle ; vous ne la verriez jamais aſſez ; mais parce qu'elle a de la piété, elle vous ennuie, & vous la voyez le plus rarement que vous pouvez. Oh ! je veux que vos viſites ſoient plus fréquentes : n'aurez-vous jamais de goût pour les perſonnes reſpectables ?

La fête de Madame Jacſon

arriva peu de jours après que le Chevalier de Mercœur m'eut témoigné ses soupçons. Ma mere me dit qu'il falloit lui faire un Bouquet en Vers ; je suivis son conseil ; mais comme elle devoit lire ma Piéce, je n'osai pas y rien hasarder de galand : il fallut me borner à célébrer la piété de Madame Jacson ; elle me loua infiniment plus que ne le méritoit l'ouvrage : elle me parla ensuite ainsi.

J'ai toujours oui dire que l'esprit ne suffisoit pas pour faire un bon Poëte, que le cœur devoit échauffer la Poësie, & qu'il étoit fort rare que les personnes sages y réussissent ; cet Art aime les agréables mensonges, il se plaît parmi les plaisirs ; mais je vois bien qu'il ne tient qu'à vous

tois pas assez de force pour traiter ce sujet, je me contentai d'écrire à Madame Jacson.

Madame, si je vous avouois en vers que c'est pour vous que je suis un Amant véritable, vous répondriez peut-être; Voilà une fiction Poëtique; c'est donc à dessein que je vous fais cet aveu dans une Prose fort simple. En vérité, Madame, il n'est pas possible d'aimer plus que je vous aime; je me suis forcé jusqu'à présent à vous cacher mes sentimens; mais je serois digne de la derniere pitié, si j'étois certain qu'ils vous déplussent.

Le Chevalier de Mercœur eut un peu de part à ce Billet: je fus quelque tems après l'avoir envoyé, sans oser aller chez Madame Jacson; je craignis qu'elle ne fut offensée; je

fus.

fus la voir avec inquiétude un jour que ma mere m'y força.

Il y eut de la froideur, de la décence & de l'amour dans la réception que me fit M^de^ Jacson ; je débutai avec embarras, & elle ne chercha point à m'en tirer pendant quelque tems : quand elle vit ensuite que je n'osois lui parler de la Lettre, elle m'en parla, mais avec tout l'artifice possible ; elle s'excusa d'abord sur le tort qu'elle avoit eu de pousser la plaisanterie assez loin pour m'autoriser dans mon procédé.

Mais, m'ajouta-t'elle ensuite, comment l'idée de m'écrire si librement a-t'elle pû vous venir ? Avez-vous pensé que je vous répondrois ? Ne serois-ce pas une folie extrême de ma part ? Qui ignore que

les jeunes gens sont des imprudens ? Qu'une Lettre peut tomber dans les mains de tout le monde ? Je veux bien par forme d'entretien entrer dans un certain détail ; Si Dieu m'avoit assez abandonnée pour que je me fusse laissée séduire par cette belle tête & par ces beaux cheveux ; si votre esprit, si votre caractere m'avoit plû, croyez-vous que je voulusse me mettre dans le cas que quelqu'un le sçût ? Cependant vous me parlez d'amour par une Lettre, & vous ne venez point me voir ; vous vous attendiez donc que je vous apprendrois par un Billet tendre, que votre amour ne m'offense point, qu'il me flate même, & que s'il est vrai que vous m'aimez, il n'est pas moins certain que je vous

aime d'avantage ? ne concevez-vous pas le ridicule de cette prétention, si vous l'avez eu, & n'en conviendrez-vous pas ?

Madame Jacson qui avoit donné un ton ironique à son discours, craignit cependant de s'être encore engagée trop avant, & avec un air fort édifiant : en vérité, dit-elle, nos Directeurs ont bien raison de nous interdire la société des hommes ; que de conversations frivoles, si même elles ne sont pas dangereuses, on est comme forcée de tenir avec eux ! Hélas ! que de comptes j'ai à rendre à Dieu pour le peu de tems que je vous ai vû.

Un Ecclésiastique arriva alors ; il mit la conversation sur des matiéres de piété. Madame Jacson se prêta de bonne

grace à ce nouvel entretien.

Je ne voyois pas que mon ſort fut bien décidé avec elle; il y avoit de certaines choſes qui me paroiſſoient aſſez claires; d'autres dérangeoient mes idées : d'ailleurs ſon ton dévot & mon peu d'expérience m'embarraſſoient ; enfin elle m'avoit dit plus d'une fois ; que comme la vertu n'avoit point de mauvaiſes intentions, elle étoit très-ſouvent plus libre que le crime dans ſes expreſſions; j'eu recours tout de nouveau au Chevalier de Mercœur; je lui fis part du diſcours de Madame Jacſon.

Cette femme, me dit-il, de la maniere dont elle vit avec vous, fut-elle réellement dévote, au lieu qu'elle n'eſt qu'une hypocrite, vous offre une con-

quête aisée ; ce que je vais vous ajouter est assez vrai en général ; il y a peu de personnes d'une complexion plus disposée à l'amour, que celles de l'un & de l'autre sexe qui donnent dans une certaine dévotion ; elle naît presque toujours de la même cause que l'amour ; le cœur demande à être rempli par un objet qui lui soit propre, & le cœur du dévot ou de l'amant étoit également fait pour recevoir le sentiment de la piété & de l'amour ; il falloit que la chaleur de leur cœur fut occupée par l'un de ces deux sentimens, qui tous deux sont également vifs : c'est l'éducation, ce sont les situations qui les ont décidé en faveur de l'un plutôt qu'en faveur de l'autre ; aussi le passage de l'un à l'autre

eſt - il extrêmement aiſé & commun.

Au reſte ce n'eſt pas, comme je vous l'ai déja dit, à une femme réellement dévote à qui vous avez à faire, c'eſt à une hypocrite : voilà le ſeul titre qui lui convienne ; elle ne veut qu'être ſûre de votre diſcrétion, & vous ſerez heureux lorſque vous voudrez l'être ; je vous dis cela, parce que votre cœur vous demande un attachement, & que celui que vous pourriez avoir pour cette femme, ne peut pas être fort dangereux.

Je n'avois point pour elle ce qui mérite le nom d'amour ; on ne le connoît point à un certain âge ; j'éprouvois ſeulement ce que les jeunes gens éprouvent pour des femmes

aimables : sentiment assez difficile à expliquer, qui ne vaut pas assurément l'amour, & ne laisse pas d'en tenir lieu à presque tous les hommes.

Un jour je fus voir Madame Jacson ; elle affecta un air d'abbattement, causé, dit-elle, par une longue insomnie. J'allois voir, m'ajouta-t'elle, si je pourrois prendre un peu de repos, lorsque vous êtes entré, & comme l'on ne se gêne point avec les jeunes gens, je vais l'essayer tout de nouveau ; vous pouvez rester cependant, & prendre un livre pour vous amuser. Son air, ses yeux, sa voix n'annonçoient pas qu'en effet elle eut envie de dormir ; je crus que c'étoit une feinte, & que je ne l'offenserois point si je troublois son prétendu som-

meil ; elle parut s'endormir ; je lui pris la main, la lui baisai ; elle ouvrit alors les yeux, & me voyant à ses genoux. Ah ! grand Dieu, me dit-elle, mais y pensez-vous ! . . . Sçavez-vous quelle offense vous me faites ? Oh mon Dieu ! l'aurois-je autorisé à la tenter ? . . . Mais levez-vous donc, ne me voyez jamais.

Elle se retira à ces mots dans une chambre prochaine ; dans quel embarras elle me jetta ! mon trouble ne me laissa pas la force de lui parler ; je sortis fort inquiet de ce qui m'arriveroit de ma hardiesse ; car alors je nommois ainsi ce que je venois de faire.

Je fus chez elle peu de tems après cette avanture ; la maniére dont elle fit tomber la con-

versation sur ce qui l'occupoit le plus, eut lieu de m'étonner.

Votre discrétion & votre sagesse, me dit-elle, vous rendent digne de toute l'ouverture de mon cœur; je vais vous dire des choses qui vous surprendront : puissent-elles vous intéresser plus encore!

J'ai, vous le sçavez, une réputation de piété; j'ose croire que ma vie ne la dément pas; mon cœur libre jusqu'ici n'a connu que la seule douceur de la vertu, & aujourd'hui qu'un autre objet le partage, il n'en est pas assurément moins pur; vous commencez sans doute à m'entendre : je m'explique cependant avec plus de clarté.

Madame votre mere me pria de vous recevoir; tout aimable que je vous connoissois, je ne

m'imaginai pas qu'il pût y avoir du danger à me rendre à sa priére ; je vous reçus ; je fus peu de tems après sans m'appercevoir que j'avois besoin des sentimens que le Public me connoît ; je pensai alors que je devois rompre tout commerce avec vous : mais sçait-on si l'on est vertueuse quand on n'a jamais eu d'occasions de ne le pas être ? je me permis de vous voir, dans l'espérance de vaincre mon penchant, & d'en faire un sacrifice à la vertu : vaine espérance ! Le tems m'a fait voir toute ma foiblesse ; Dieu a permis jusqu'ici qu'elle n'allât pas jusqu'au crime ; mais j'en rougis ! Que n'a-t'on pas à craindre quand on aime ? Je le sens ! Voici la seule voie qui me reste pour n'avoir pas peut-

être les derniers reproches à me faire.

Il eſt une union ſainte que la Religion autoriſe, & par qui devient permis tout ce qui eſt crime ſans elle ; je connois aſſez les ſentimens de votre famille pour ſçavoir qu'une pareille union entre vous & moi ne pourroit que leur plaire ; mais vous y êtes intéreſſé, & j'ai cru devoir vous parler de mon intention ; répondez-moi, ſinon avec les ſentimens que j'ai pour vous, du moins avec la franchiſe que je mérite.

La réponſe que je lui fis ſe ſentit de l'embarras où elle me jettoit. Je le lui avouai. Sans vos charmes, lui dis-je, ſans l'impreſſion qu'ils font ſur mon cœur, je ne m'expliquerois pas à moi-même le diſcours que je

viens de vous tenir ; mais quoi ? ce trouble même, cet embarras ne vous répondent-ils pas mieux que ne le feroient les paroles les plus claires ? Ah ! Madame, qu'elle joie vous venez de porter dans mon cœur ! Ce n'est point de la reconnoissance, c'est de l'amour le plus violent que je tiens cette joie si pure & si vive ; je ne mérite point l'honneur que vous voulez me faire, mais l'amour m'en fait sentir tout le prix.

Le mariage dont elle me parloit, n'étoit qu'un artifice pour m'amener peu à peu à une tendre reconnoissance : quand je lui eut fait ma réponse, elle me demanda le secret sur notre entretien, & quelques jours après elle eut à me le demander sur un mariage clandestin

dont nous fûmes en même tems & les Contractans & les Ministres.

Ce mariage se célébra dans une maison de Campagne de Madame Jacson ; elle m'apprit alors qu'elle ne fuyoit que l'éclat dans les plaisirs, & non pas les plaisirs : nous goûtâmes d'abord tous ceux qu'offrent la campagne & une table exquise. Un soir enfin après un soupé délicieux, Madame Jacson me proposa un tour de jardin ; elle me conduisit dans un bosquet ; après qu'elle y fut assise, elle poussa un soupir. Ah ! malheureuse que je suis, me dit-elle, ce soupir ne me trahit que trop, & apprendre ainsi sa foiblesse, c'est donner le droit d'en triompher ; mais quand mon malheur, peur-

Après que nous eûmes passé près de deux heures ensemble, elle me pria de me retirer. Elle se trouvoit heureuse, me dit-elle, que le sombre du bosquet la dérobât à ma vûe; elle doutoit comment elle pourroit la supporter dorénavant. Il faut bien, lui répondis-je avec feu, & en lui donnant les plus doux noms, il faut bien que vous vous y accoutumiez; mes yeux vont être désormais toujours fixés sur les vôtres, ils y liront mon bonheur, ils chercheront à voir si vous brûlez d'un feu égal au mien, ils travailleront de concert avec les caresses & les discours les plus tendres à l'allumer dans votre cœur.

Ah! de grace, reprit-elle, laissez ce langage; vivons un peu

peu plus en amis, moins en amans si passionnés; ma foiblesse est autorisée sans doute par les vûes que j'ai sur vous; car enfin, & voilà ce qui me tranquillise; si l'intention fait le crime, elle doit aussi nous justifier : je veux vous épouser, cela est permis; mon dessein me paroît excuser mon action; si cette idée est vraie, & je la crois telle, elle me justifie; si elle est fausse, ma bonne-foi est du moins mon excuse; mais toute autorisée que soit ma foiblesse, elle ne me permet pas de manquer entierement à la Religion; ne lui avoir pas fait un sacrifice de mon amour, n'est déja que trop; mais ne poussons pas les choses jusqu'à des excès dont l'idée seule me fait rougir.

Avec un systême si honnête, elle ne laissa pas de me mener plus loin qu'aucune autre femme, & de se livrer peu à peu aux transports de l'amour, en se conservant en apparence dans les plus louables intentions du monde.

Le langage qu'elle me tenoit, me peignoit toujours la douleur vertueuse d'une femme foible malgré soi, & entraînée par un amour violent qu'elle avoit long-tems combattu; ses discours & ma vanité qu'elle flattoit me forçoient de l'estimer, tandis que guidée par le seul tempérament, elle m'excitoit avec beaucoup d'art aux plus grands excès.

Quel mépris ne devez-vous pas avoir pour moi, me disoit-elle quelquefois, ces éloges que

vous avez entendu faire de moi par Madame votre mere, la plus respectable de toutes les femmes, vous avoient accoutumé à m'estimer ; cette estime même, mes foiblesses pour vous, les idées de vertu que vous avez puisé dans votre famille, tout est devenu contre moi. Hélas ! vous ne connoissez pas la force de mon amour ! alors peut-être me pardonneriez-vous ce que je me reproche, sans pouvoir cependant m'en rendre la maîtresse ; si vous sçaviez de quels remords je suis dévorée ; si vous sçaviez combien ma foiblesse m'a coûté de larmes, combien elle m'en coûte tous les jours ! il n'en est point que je ne me promette de ne plus vous voir ; vous paroissez, & foible que je

ſuis, je fais alors le ſerment de vous aimer toujours.

Des careſſes touchantes, & faites avec une tendre diſtraction terminoient de pareils diſcours, & amenoient les derniers plaiſirs.

Un mois que je paſſai à la campagne de Madame Jacſon ſuffit pour m'en retourner dans un état qui dépoſoit contre ſa vertu. Mes parens ne penſérent point que cette Dame eut pu donner lieu à mon état; ils l'attribuérent à quelque dérangement ordinaire de la nature: leur Médecin de confiance me traita ſans conſulter le genre de ma maladie. Je fus plus heureux que bien des jeunes gens que j'ai vû mourir depuis par l'ignorance ou par les inattentions de leur Hypocrate. Ce

fut le Chevalier de Mercœur qui me tira des bras de la mort : il me voyoit dépérir chaque jour ; je lui en avouai le principe, il y fit remédier.

Je retournai chez Madame Jacſon. L'amour, lui dis-je, vous ramene un tendre époux ; rendu à la vie, il ne la chérit que pour en goûter les plaiſirs avec vous : elle affecta de n'oſer lever les yeux ſur moi, fut comme interdite, & répandit des larmes.

Que votre préſence m'humilie, me dit-elle enſuite, mais que j'aime à être humiliée ; mon crime eſt aſſez grand pour en être punie ; Dieu ſçait que ma douleur eſt de n'en point éprouver aſſez ; je ſuis une malheureuſe, indigne du nom de Chrétienne, indigne même de

vraie ou apparente, réussit communément plus que la méfiance : enchaîné par le respect & le sentiment que m'inspira son procédé, j'aurois crus commettre le plus horrible crime en lui manquant.

Je n'allois guéres chez elle que je n'y rencontrasse un Ecclésiastique, qu'elle appelloit son Directeur. J'avois été élevé dans le respect pour ces Messieurs, & j'en avois beaucoup vû, je ne m'étonnai point d'entendre celui-ci donner un ton pieux & patelin aux choses les plus indifférentes : avec un ton radouci, emmielé & saintement tendre, il parloit à peu près ainsi. Il y a une nouvelle intéressante, que je devrois taire à ma méchante sœur, qui ne m'apprend jamais rien ;

mais

mais j'aime ma chere ſœur, & mon cœur veut que je la lui communique.

Je me diſois ſouvent que les hommes nés pour s'aimer, ſeroient trop heureux s'ils pouvoient goûter tous cette amitié innocente, qui prenoit ſon fondement dans la Religion. Je charmois ſouvent ma famille par le portrait que je lui faiſois de cette amitié. Madame Jacſon à qui je faiſois part auſſi de mes idées, devoit bien rire de ma bonne foi.

Cependant le tems s'approchoit que je devois connoître ſon inſigne fourberie. Je la ſurpris dans un moment qu'elle traitoit ſon Directeur en Amant : cette vûe m'inſpira une horreur que je peindrois mal. 'A l'étonnement dont je ne pou-

vois revenir que l'on pût avoir le cœur assez faux, assez fourbe pour vouloir se faire respecter par des vertus qu'on n'a pas, se joignit un respect pour la Religion, dont je ne croyois pas que l'on pût se jouer si effrontément : l'action d'ailleurs d'un Directeur jouissant des derniéres faveurs d'une femme qu'il dirigeoit, me parut quelque chose de si criminel, que je pensai que les élémens devoient se confondre pour les punir tous deux : l'expérience apprend à ne point s'étonner que la nature dans de pareils événemens suive son cours ordinaire. Je ne fus plus chez Madame Jacson, & je fis part au Chevalier de Mercœur de ce qui m'étoit arrivé avec elle.

Il y a du faux par tout, me

dit-il, mais partout il y a du vrai : s'il eſt de faux braves, il eſt des hommes véritablement courageux ; la probité eſt rare ſans doute, l'art de l'affecter eſt commun ; il eſt vrai cependant qu'il eſt des hommes reſpectables par cette vertu, ainſi de toutes les autres.

J'inſtruiſis alors le Chevalier de la maniere dont je m'étois conduit avec Madame Jacſon, & de celle dont elle s'étoit conduite avec moi lorſque je la revis après le rétabliſſement de ma ſanté. Vous agîtes en jeune homme, me dit-il, que la légéreté ou la vanité conſeillent toujours mal : vous ne voulûtes pas qu'elle vous crût ſa dupe, & elle vous la rendit ; nous ſommes tous faits pour être trompés ; la vraie

gloire ne consiste pas à ne point l'être ; mais en sçachant que l'on veut nous tromper, à feindre que nous l'ignorons, c'est le seul moyen d'ailleurs de jouer ceux qui ont dessein de nous jouer. Souvenez-vous de ce principe ; témoignez sans affectation à celui que vous estimez les sentimens qu'il vous a inspirés ; mais que celui que vous méprisez ne le sçache jamais.

Le Chevalier partit à peu près alors pour se rendre où ses emplois militaires l'appelloient. Il sembloit que mon cœur pressentoit combien la présence du Chevalier m'auroit évité de malheurs : je l'embrassai en versant un torrent de larmes.

Quelques mois après je fis la connoissance d'une jeune per-

ſonne que j'ai rendu trop longtems malheureuſe, & qui auroit plutôt fait ma félicité, ſi j'avois été plutôt digne d'elle. On l'aimera, on la plaindra, & ſi l'on ne va pas juſqu'à lui donner des larmes, je le reprocherai à la foibleſſe de mon pinceau.

Tout eſt cher aux Amans, & le jour qu'ils ont vû pour la premiére fois l'objet de leur paſſion, ne ſort jamais de leur mémoire. Que l'on me permette de me rappeller celui où je vis Mademoiſelle de Falcour. J'achetois chez M. Raux fils, quelques-unes de ces jolies étrennes qu'il vend toutes les années, lorſque je vis entrer Mademoiſelle de Falcour. Elle me frappa. M. Raux offrit de travailler devant ceux qui

louoient l'idée & l'exécution de ses ouvrages. Nous passâmes dans son Laboratoire. J'eus le tems d'y contempler Mademoiselle de Falcour : je lui parlai, & ses réponses me firent encore plus d'impression que ses charmes ne m'en avoient fait. Je brûlois de la revoir. Son idée me suivoit par tout, & par tout je la cherchois, lorsqu'un de mes amis donna un Bal à quelques Dames fort aimables. J'y rencontrai Mademoiselle de Falcour ; je m'y fixai. Je demandai à Madame sa mere la permission d'aller faire sa partie ; je l'obtins, & en profitai aussi-tôt que cela me fut possible.

Je ne pouvois guéres trouver une jeune personne plus sensible que Mademoiselle de Fal-

cour, & dont le cœur fut plus propre à l'amour : sa figure au reste, son esprit & son cœur ont des perfections extrêmement rares : sa taille bien prise est faite pour le reste de ses traits ; il en est peu de plus doux, de plus gracieux : elle sourit toujours agréablement ; mais sur tout quand c'est l'amour qui la fait sourire, il n'est rien de plus riant dans la nature : ses yeux sont beaux, bleux, bien fendûs, sans hardiesse, ils sont pleins de feu ; plus beaux encore quand l'amour les anime, ils en exciteroient le sentiment dans les cœurs les plus froids : son teint a toujours la blancheur des lys ; mais quelquefois animé, il a besoin de l'amour pour le semer de roses : charmante sans

ſon ſecours, avec lui elle devient une divinité : ſon eſprit eſt naturellement doux, inſinuant, juſte ; ſon cœur qui ne connoît pas l'emportement des paſſions eſt né extrêmement tendre, & ce ſeul ſentiment la rend capable de tout ſacrifier à ce qu'elle aime : elle a dans les malheurs une raiſon forte qui la rend maîtreſſe de ſon extérieur: ſes larmes ſe répandent dans le ſilence ; elle n'a eu que trop d'occaſions de donner des preuves d'une vertu ſi peu commune !

Ce fut Madame ſa mere qui lui rendit d'abord la vie infiniment malheureuſe. La mauvaiſe opinion qu'elle avoit des autres, faiſoit qu'elle les trouvoit trop heureux ; & ſa haute eſtime pour elle-même lui fai-

ſoit croire qu'elle n'avoit jamais ce qu'elle méritoit : difficile, toujours mécontente, fatigante par de petites attentions, manquant aux importantes, en faiſant beaucoup valoir les autres ; ſans amitié & ſans amis ; pleine d'aigreur & de fiel ; trop noire enfin pour finir ſon portrait dans un Livre d'amuſement, elle avoit le commerce du monde le plus dur, & ſa fille en ſouffroit beaucoup.

Le caractére de la mere faiſoit porter ce jugement : jamais on n'entendit les plaintes de la fille ; & les prévenir, c'étoit bleſſer ſa délicateſſe ; l'amour qui me faiſoit partager ſes peines, me portoit quelquefois à oublier les priéres qu'elle m'avoit réitérées à ce

ſujet, & ce fut la ſeule choſe qu'elle eut de la peine à me pardonner.

Nous n'avions guéres la liberté d'être ſeuls; mais le peu de tems que nous nous y trouvions à la dérobée, nous l'employions à des entretiens qui nous intéreſſoient trop pour ne pas ſouhaiter qu'ils fuſſent plus longs. Cependant M^de^ de Falcour qui crut s'appercevoir que ſa fille avoit pour moi des ſentimens favorables, mit ordre à ce que nous ne puſſions plus nous entretenir tête à tête: la contrainte ne fait qu'augmenter l'amour.

Un jour, je ne ſçais par quel haſard, je trouvai M^lle^ de Falcour ſans Madame ſa mere. Je lui jurai plus vivement que jamais, que je mettois tout mon

bonheur à l'aimer; je la sollicitai à s'expliquer sur ses sentimens pour moi : je me souviendrai toujours de sa réponse; elle me parut charmante, & digne de cette candeur, de cette bonne foi, qui devroit regner dans un tendre commerce. Je ne sçais pas, me dit-elle, affecter une résistance que mon cœur démentiroit, incapable de politique avec un Amant que je haïrois; je ne puis me contraindre plus long-tems avec un que j'aime tendrement; mon goût pour vous vous doit être connu, il s'est peint dans toutes mes actions; mais je goûte un plaisir inexprimable à vous en faire l'aveu.

Quoi! il est donc vrai que vous m'aimez, lui répondis-je? & vous voulez bien me

l'avouer? Ah! je suis le plus heureux de tous les hommes! mais il n'en est point dont la passion soit égale à la mienne: je n'ai point d'autres desirs que de vous en convaincre, que de vous aimer, & de mériter de l'être toujours.

Pendant ce discours nous nous regardions avec des yeux qui ne respiroient que l'amour; nos sens se troublérent; nous étions jeunes, amoureux & seuls, d'un commun mouvement, nous nous précipitâmes pour nous embrasser, ce fut avec une si grande passion, que nous ne nous voyions, ni ne nous connoissions plus. Par les charmes des premiers plaisirs, lui dis-je, jugez quels doivent être ceux des derniers: Je l'embrasse, elle s'attendrit

de plus en plus ; je la presse, elle soupire ; je redouble mes caresses & mes instances : mes transports passent dans son cœur ; ils le remplissent, ils le troublent, ils le pénétrent. Mademoiselle de Falcour me rend heureux. Que venons-nous de faire, me dit-elle ? rien que je puisse me reprocher, si vous m'en aimez d'avantage ; la seule chose qui me fasse trembler, c'est que la rapidité de votre victoire sur moi vous empêche d'être bien certain qu'elle eut été impossible à tout autre.

Elle me tint ce discours d'un ton si naif & si touchant, que je fis tout ce que je pus pour la rassurer. Ah ! que tant de plaisirs se continuent, lui répondis-je, aimons-nous toute no-

Vertu ; les femmes qui te vantent tant, ou méconnoissent l'amour, ou t'ont abandonnée ainsi que moi ; les louanges qu'elles te donnent sont moins un hommage qu'elles te rendent, que des précautions qu'elles prennent pour écarter les soupçons. Hélas ! si pour te conserver, il suffisoit de craindre de te perdre, & de veiller sur soi ; aurois-je à me faire des reproches ? Je t'aimois ; pardonne si j'ai aimé mon Amant plus que toi : si du moins après t'avoir offensée le repentir me ramenoit à toi ? Mais je le sens : tu ne peux attendre mon retour que de l'infidélité de mon Amant : ainsi donc, ce qui seul peut me rendre à la vertu, me fait trembler de m'y rendre en effet. Comment un sentiment si coupable peut-il faire sur mon cœur l'impression qu'il fait ?

fait ? Ah ! cher Rantzi, dans quel égarement me jettes-tu ? Quels vœux me fais-tu former ? Ne sois pas du nombre de ceux qui n'ayant voulu vaincre que par vanité, livrent à leurs remords les malheureuses qu'ils ont séduites ; cette idée me fait frémir ; épargne-moi ce désespoir ; je t'adore ; aime-moi toujours, ne fut-ce que par pitié, que par humanité, fais-le moi croire au moins : mais tu m'aimeras ; j'en crois les transports de mon cœur, j'en crois la joie que ta passion y a mis ; tout entier à moi, comme je serai toute entiere à toi, nous ne vivrons que pour nous aimer. Cher Rantzi, puissent les larmes dont cette Lettre est baignée, suppléer à la foiblesse de mes expressions, & t'apprendre combien tu es aimé.

Nous cherchâmes les moyens de nous écrire chaque jour ; l'amour nous en fit trouver. Je chargeois de mes lettres un jeune Laquais de ma mere aimé de sa Femme-de-Chambre. Je crus que l'amour le rendroit plus propre à la discrétion ; il n'y manqua point ; mais il faut toujours que la jeunesse se trahisse par quelqu'imprudence ! quand le Laquais revenoit de chez ma Maîtresse, je volois à lui sans songer à cacher ma joie ; je l'embrassois même quelquefois en ces momens heureux. Je me renfermois ensuite pour lire la lettre qu'il m'apportoit, & après l'avoir lûe & relûe, je paroissois aux yeux de mes parens avec ce feu que l'amour content répand sur l'extérieur.

Mes imprudences leur firent

faire des réflexions ; ils pensérent que je donnois dans de nouvelles intrigues. Mon pere épia le moment que je remettois mes lettres ; il ordonna au Laquais de lui rendre la derniere qu'il m'avoit vû lui donner. Il nia en avoir une ; mon pere le pressa en vain : malheureusement un ancien Laquais couchoit dans la même chambre de mon fidéle confident ; mon pere lui ordonna de prendre tous les papiers qu'il trouveroit à son camarade, & de les lui apporter. Ma lettre tomba entre ses mains ; il ne pût douter que je n'eusse une passion des plus violentes, & qu'elle ne fût heureuse.

Comme ma lettre étoit sans adresse, mon pere ne put sçavoir qui elle intéressoit : il la

porta à ma mere, & la relut avec elle. Il faut bien que la vanité d'une mere soit le sentiment qui l'occupe le plus vivement. La mienne, malgré sa piété, ne put s'empêcher de dire à mon pere : notre fils est aimable, lui ferons-nous un crime de ce qu'il sçait plaire ?

Cependant mon pere qui craignoit les suites de ma passion, arrangea avec ma mere que le surlendemain je partirois pour la campagne, & que le Laquais auroit son congé avant que je pusse lui parler ; il l'eut : mais il chargea la Femme-de-Chambre de m'apprendre l'histoire de la lettre ; je fus instruis par la même voie du dessein que mon pere avoit formé.

Je sentis qu'il m'étoit plus aisé de cesser de vivre, que de

cesser de voir du moins quelquefois M[lle] de Falcour. Je sçavois d'ailleurs que mon pere étoit homme à trouver des moyens de me l'interdire pour toujours; ma premiére pensée fut de quitter ma famille pour ma maîtresse. Qui ignore qu'un des effets de l'amour est de présenter avec force les raisons qui le favorisent, & d'affoiblir ou même d'éloigner celles qui condamnent ses desseins. L'amour ne me laissa balancer que sur la maniére dont je m'y prendrois pour vivre sans le secours de ma famille.

Plusieurs Romans que j'avois lû m'offroient l'exemple de jeunes amans, qui n'avoient pas craint en semblables occasions de voler leurs parens; ces exemples me paroissoient hon-

ribles : mon cœur me demandoit d'aimer, mais l'amour qui le dominoit, tout violent qu'il étoit, ne pouvoit me porter à une bassesse. J'étois près de lui immoler tout, le seul honneur excepté : le bien de mon pere ne m'appartenoit point, quel droit avois-je d'en disposer ? mais quand je pensois combien j'aimois, combien j'étois aimé, qu'enfin je serois privé de M[lle] de Falcour ; je frémissois, je n'étois plus à moi, & m'épuisois en vain en réflexions affreuses.

J'étois absorbé dans ma douleur, lorsqu'un jeune homme, que le hasard m'avoit fait connoître, entra dans ma chambre ; il avoit gagné la veille cinquante louis au Pharaon. Je crus que c'étoit l'amour lui-

même qui me l'envoyoit après un pareil événement ; je l'embrassai avec des larmes de joie, & sans lui tout avouer, je lui fis part de ma situation, de mon dessein, & des raisons qui seules pourroient m'empêcher de l'exécuter. Il fut touché de mon discours, & il me pria avec instance d'accepter ce qu'il pouvoit m'offrir sans s'incommoder : il approuva au reste ma résolution, m'y fortifia, & m'offrit son appartement & un lit. Je ne l'acceptai point ; j'espérois partager celui de M^lle de Falcour ; mais je l'aimois trop pour avouer une telle ressource.

Mes affaires ne pouvoient guéres être tout-à-coup dans une situation plus heureuse : un événement inopiné me tiroit du plus horrible embarras ; j'al-

lois d'ailleurs sortir d'esclavage, & sur tout j'allois passer toutes les nuits avec ma maîtresse. Qu'on se figure ces choses dans la tête d'un jeune homme de dix-huit ans, qui est amoureux jusqu'à la folie : je ne me possedois pas de joie ; je m'en faisois une encore de laisser croire à mon pere que le lendemain je serois son prisonnier à la campagne, & en effet de devenir le maître de mon sort.

Le jour que l'on devoit partir je me levai de grand matin ; je dis au Portier qu'il falloit que je sortisse, & que je serois rentré avant le lever de mon pere. Il soupçonna sans doute quelque chose ; il refusa de m'ouvrir. Je le pressai ; mes priéres n'obtinrent rien. Je lui offris un louis, mon empresse-

ment

ment à le prier & mon offre le fortifierent dans ſon refus : c'étoit un vieux domeſtique qui m'avoit vû naître. Il me dit que ſans l'ordre de mon pere il ne me laiſſeroit pas ſortir. J'entrai en fureur : je lui dis que s'il ne m'ouvroit à l'inſtant, je lui paſſerois mon épée au travers du corps. Il m'aſſura que j'étois trop ſage pour faire une pareille folie, & lui, trop attaché à mon pere pour ne pas en empêcher une qu'il craignoit bien plus que celle dont je le menaçois. Je rappellai mes ſens autant qu'il me fut poſſible, & feignant de monter à ma chambre, j'allai à celle de la Femme-de-Chambre de ma mere. Je la trouvai qui ſe conſoloit avec le Cocher de la perte de ſon jeune amant :

femme & un homme habillé en Eccléſiaſtique; mes yeux la trouverent belle, mais un peu pâle : on dit que M^lle^ Dupré étoit incommodée depuis quelques jours. Je ne pus jamais lui faire lever les yeux ; elle les avoit toujours attachés ſur ſon ouvrage, qu'elle ne quittoit que pour les repas ou pour la lecture : elle ne ſe promenoit jamais : on me laiſſa ſeul avec elle.

J'étois bien éloigné du deſſein de manquer à M^lle^ de Falcour ; mais il m'étoit utile de laiſſer croire que M^lle^ Dupré me faiſoit oublier ma paſſion.

Je ſuis bien touché, lui dis-je, qu'avec de la jeuneſſe & tant de charmes, votre ſanté ſoit ſi foible. Dieu ! reprit-elle, pouvoit m'en donner une en-

core moins bonne. Au reſte, ajoutai-je, je trouve que cet abbattement cauſé par une incommodité paſſagére, vous donne un air plus dangereux, que ne le feroit l'air le plus animé. Ah! de grace, me répondit-elle, laiſſez un diſcours ſi frivole, & dont la Religion eſt offenſée. Je repris vivement la parole; quelle molle volupté vous faites couler dans mon ame! M^lle^ Dupré laiſſa tomber ſon ouvrage de ſurpriſe: ces beaux yeux, pourſuivis-je plus vivement encore, ces beaux yeux ne feront donc plus fixés ſur cet ouvrage! qu'il me rendoit jaloux! Eh quoi! vous les détournez! Ah; qu'ils vous ſervent plutôt à lire dans les miens, qu'ils vous ſervent à y voir l'impreſſion vive que vous faites ſur

mon cœur : eh bien, cette belle main me va payer des rigueurs de vos yeux, & cette belle bouche m'en payera encore.

Je combattis avec elle pour lui faire ôter un mouchoir, que je lui disois devoir receler de grandes beautés. Eh ! où est le respect, me dit-elle ? Il seroit déplacé, lui répondis-je ; la curiosité avec une aussi jolie personne que vous, doit l'emporter sur le respect : voudriez-vous que je fusse spectateur stupide de tant de charmes : laissez-moi plutôt donner mille baisers à ceux dont la vûe m'enflâme, & ne me dérobez plus ceux qui excitent en moi des desirs impatiens. Je lui tenois de pareils discours lorsque mon pere entra avec le Mentor de Mlle Dupré. Mon pere me dit

de lui venir parler : je le priai de passer dans une salle derriere celle que nous quittions, & qu'une simple cloison séparoit. Je ne sçais quel instinct me disoit que je lui ferois entendre des choses intéressantes : le Mentor de Mlle Dupré lui parloit ainsi, lorsque nous prétâmes l'oreille.

Oui, ma chere fille, vous avez très-bien joué votre rolle ; le pere est un imbécile, que nous ménerons comme nous voudrons, & le fils un fou, un emporté, qui ne méritoit pas une fille comme vous.

Mon pere fit en ce moment un cri d'indignation ; le Tartuffe l'entendit ; il se prépara à tromper mon pere, &, tant est fort le pouvoir que l'hypocrisie a souvent sur la vertu ! il

y réussit : moins de penchant que mon pere n'en avoit à croire incapable de fourberie tout ce qui offroit l'extérieur de la vertu & de la piété, m'empêcha d'être dupe. A l'égard de Mlle Dupré je lui fis mille agaceries pendant le souper ; j'oubliai un peu que j'avois à faire à des oreilles chastes, & à d'autres qui vouloient en avoir la réputation. Le lendemain je fus rendre ma visite de bonne heure à Mlle Dupré : elle étoit au lit ; je me souciai assez peu du scandal que je pourrois donner ; je me fis ouvrir par la Femme-de-Chambre : mon entretien fut de la même nature que celui de la veille.

Je fus à table d'une très-grande gayté ; je mis même ma

mere en train de dire des choses assez libres sur la matiére du mariage : on sçait que les femmes de piété disent les choses beaucoup plus crûment que les autres, lorsqu'elles se permettent le ton gaillard ; il demande une habitude & un art qui n'est point fait pour elles.

Je me préparai le soir même à partir le lendemain ; je laissai M^lle^ Dupré fort indisposée contre moi, & je donnai à ma famille la douleur de me perdre une seconde fois ; mais il s'agissoit de voir M^lle^ de Falcour ! Eh ! comment aurois-je pû vivre sans elle ? Il m'en avoit déja coûté que trop d'avoir passé des semaines entiéres sans jouir de ce bonheur ; mais on vouloit m'en priver tout-à-fait : c'étoit me mettre dans le cas de me

faire tout risquer pour en jouir plus souvent.

Je fus trouver M^lle de Falcour ; je lui parlai des chagrins que me donnoit ma famille, de sa barbarie de vouloir me retenir captif, & de me priver par ce moyen de celle sans qui je ne pouvois vivre ; je lui rendis compte de l'événement de la lettre, & de ce qui étoit arrivé depuis : enfin, lui ajoutai-je, j'ai fui ces parens injustes.

Je m'attendois bien qu'elle chercheroit à me faire sentir que je faisois une folie en les quittant ; mais mon parti étoit pris ; & quand je l'eus assuré d'ailleurs que si je rentrois chez eux, indépendemment de la vie horrible que j'y ménerois, il s'agissoit pour nous de nous dire un éternel adieu ; elle tom-

ba presqu'évanouie dans mes bras ; elle ne songea plus à combattre mes desseins. Ah ! sans doute, me dit-elle baignée dans ses larmes, vous vous formez une chaîne de malheurs, & je frémis de penser que j'en serai la cause : mais, moi, ne vous point voir ; moi, qui tressaille lorsqu'on prononce votre nom ; moi qui ne vis qu'en vous, & qui vous demande à chaque instant ! Ah ! je ne puis y consentir, pas même y penser : hasardons plutôt tout ; l'amour sçaura adoucir les malheurs que son excès pourra nous causer.

Mlle de Falcour logeoit au premier dans un petit appartement séparé de celui de Madame sa mere, & qui avoit un escalier différent ; je lui demandai l'hospitalité pour la nuit.

Vous ſçavez, me dit-elle, ſi j'aime autre choſe en vous que vous-même, & que ſi nous vivons enſemble ſur un autre ton que celui d'un frére & d'une ſœur, c'eſt la faute de l'emportement de votre paſſion, & non pas de la mienne : dans des momens où la vertu eſt bien foible contre les attaques d'un amant que l'on adore, je n'ai écouté ni elle, ni la raiſon ; je ſçais les reproches que j'ai à me faire, & je ne me les épargne pas : mais en ſentant ſa faute, ſe mettre dans le cas d'y retomber tous les jours, s'en fournir les moyens, c'eſt une choſe, je vous l'avoue, qui me paroît ſi honteuſe, que je ne puis y conſentir ; le deshonneur dont elle me couvriroit à mes yeux, peut-être hélas ! un jour aux vô-

tres, me fait frémir presqu'également; prenons donc de grace d'autres arrangemens que celui que vous me proposez.

Je tâchai de combattre ses discours par une gayté tendre; je la priai d'une maniére soumise de m'accorder ce que d'autres auroient cru être en droit d'exiger. Elle consentit enfin. Je ne fus plus chez Madame sa mere; elle me crut perdu: je ne me montrai plus dans le monde que sous un autre nom, & avec de grandes précautions: je restois caché chez mon ami lorsque je n'étois pas chez Mlle de Falcour, qui quelquefois se déroboit pour me venir voir. Heureux! si je n'avois pas partagé ainsi mon tems avec cet ami; il étoit gros Joueur de l'Hôtel de Gesvres; il me par-

loit tous les jours des gains considérables qui s'y faisoient ; des siens propres ; il gagnoit à la vérité souvent. Avec quarante louis qui te restent, me dit-il un jour, tu as de quoi en gagner mille, & je veux que tu m'ayes cette obligation. J'eus la folie de me laisser conduire ; je portai tout mon argent, je revins sans un sol.

Que ne peut l'amour ! quelles douleurs n'adoucit-il point ? en dépit des plus grands malheurs, il fait éprouver que qui posséde un cœur, posséde tout. J'étois aimé ; l'heure s'approchoit où j'allois en avoir des preuves ; ces idées me consolérent au point que je fus insensible à ma perte. J'allai trouver Mlle de Falcour, à qui je ne parlai point de mon mal-

heur. Je rentrai le lendemain chez mon ami ; il m'embrassa en me demandant pardon. Voilà dix louis, m'ajouta-t'il, que je te prête ; il faut que tu en fasses une ressource. J'y consentis : les dix louis eurent le même sort que les premiers. Il est donc vrai, m'écriai-je avec une tranquillité tendre, en perdant mon dernier louis, que l'on ne peut être heureux en amour & au jeu : ce fut le seul reproche que j'adressai à la fortune.

Cependant lorsqu'avec un peu de réflexions, je pensai à mon malheur & aux suites qu'il pouvoit avoir, j'en fus vivement frappé ; je ne pus être assez maître de mon extérieur, pour cacher mon chagrin à M^{lle} de Falcour ; ma façon de penser m'interdisoit de lui en décou-

vrir la cauſe : la crainte de lui déplaire me força de céder à ſes ſollicitations.

Que vous êtes bon, me dit-elle, de vous chagriner pour de ſemblables bagatelles ! demain tout ſera réparé : je ne vous demande pas même avec inſtance que vous quittiez le jeu qui vous traite ſi mal ; je crois que vous me le ſacrifierez : je promis & ne tins point parole. M^lle de Falcour fut fidelle à la ſienne ; elle me donna quarante louis : elle avoit vendu quelques bijoux pour faire cette ſomme ; elle jouiſſoit d'ailleurs d'une partie du bien de ſon pere.

Entraîné par la fureur du jeu, (j'ai eu tous les vices des jeunes gens) je rejouai, & je perdis encore. Je tombai dans un

un déſeſpoir affreux : je ſentis que Mlle de Falcour ne pourroit pas adoucir l'horreur de ma ſituation ; coupable d'ailleurs envers elle, je n'oſai point l'aller trouver ; preſque ſans argent, ſans reſſource, devant ſoixante louis à mon ami, perſécuté par le jeu, le remords d'avoir quitté mes parens, qui s'éleva encore dans mon cœur, toutes ces idées, dis-je, qui ſe mêlerent enſemble, me rendirent furieux contre moi-même ; je tombai ſérieuſement malade.

Mlle de Falcour vint me voir. Ah ! cruel que vous êtes, me dit-elle, dans quelle inquiétude m'avez-vous jettée ? Que de larmes elle verſa ! que je me trouvai coupable ! Je lui avouai mes torts, je lui en demandai pardon : elle me l'accorda.

Que notre entretien fut touchant ! qu'il fut cruel pour Mlle de Falcour d'être obligée de me quitter ! Cependant elle alloit éprouver une bien plus grande douleur. S'il est affreux de ne pas être avec ce que l'on aime, c'est le comble des maux de le sçavoir en danger, & de ne pouvoir lui offrir ses soins. Six jours se passerent sans que Mlle de Falcour pût me venir voir. Ces jours qui lui coûterent des larmes de sang, la virent combattre, & approuver tour à tour un projet, que condamna sa sagesse, au moment que l'amour le lui fit exécuter.

Quoi qu'il puisse arriver, me dit-elle, je vous aime ; vous m'êtes plus cher que tout le reste ; & avoir quitté votre famille par amour pour moi, »

c'eſt m'avoir miſe au-deſſus de toute autre crainte, que de celle de vous abandonner. Eh quoi! mon cher Rantzi eſt en danger! Je l'aime plus que ma vie, & je frémirois de ſon état ſans pouvoir l'adoucir par mes ſoins. Non, j'en aurai pour lui les plus tendres; mon repos & mon cœur l'ont ainſi décidé.

Mlle de Falcour reſta auprès de moi. Je peindrois mal ſes attentions, & toutes les preuves de ſa paſſion: tant d'amour ne méritoit pas les chagrins affreux, que je me reproche de lui avoir donnés, & que je cherche à lui faire oublier aujourd'hui par mon reſpect & par la paſſion la plus tendre & la plus juſte. Mon ami nous abandonna ſon appartement.

J'appris que le Chevalier de

Mercœur étoit à Paris : mes ſentimens pour lui m'engagerent à l'aller trouver. Je vais vous tracer ici le portrait du Chevalier, moins pour vous dire ce qu'il eſt, que pour vous offrir un modéle de ce que je voudrois que vous fuſſiez. Doux, ſimple, né pour la ſociété, il a rendu ſa raiſon aimable, il eſt complaiſant ſans baſſeſſe, généreux ſans vanité, & ſans foibleſſe. Riche, il ſe procure les aiſances de la vie ; mais il mépriſe le faſte & l'étalage qui inſulte à l'infortune. Toutes ſes maniéres offrent & demandent de l'amitié ; heureux enfin, il doit ſon bonheur à l'amitié qu'il inſpire, & au bonheur qu'il procure aux autres.

Peu de tems avant que j'euſſe

revû cet homme ſi aimable & ſi reſpectable, mes parens étoient partis pour une de leur Terre, dont ils ne revinrent qu'une année après ; ils avoient emmené avec eux le Mentor de M[lle]. Dupré : il avoit profité de ma fuite pour tâcher de les indiſpoſer contre moi. Un tel fils, leur avoit-il dit dès les premiers jours, mérite que vous l'abandonniez pour un tems à lui-même, & il y va de ſon propre intérêt : il eſt né de parens trop vertueux pour rien craindre de ſon cœur ; un ſang vertueux ne ſe démentira point en Monſieur votre fils : en quelqu'endroit qu'il ſoit, il ne faut voir en lui qu'un jeune étourdi que ſa paſſion entraîne, & qui pour devenir ſage a beſoin de ſouffrir un peu de ſes folies.

Ce discours fut un des premiers qu'il leur tint; peu à peu il me ménagea moins, & par une gradation insensible, je fus traité à la fin, d'un malheureux indigne de voir le jour. Il fit chasser de la maison les domestiques qui m'étoient attachés, & gagna la confiance de mon pere, jusqu'à lire le premier les lettres qui lui étoient adressées; par ce moyen il rendit inutiles les tentatives que le Chevalier de Mercœur fit pour me raccommoder avec mes parens. Il leur écrivit des lettres qui ne parvinrent pas jusqu'à eux: il entreprit un voyage à leur Terre; malheureusement il avoit laissé entrevoir dans sa derniere lettre, que son zéle pourroit aller jusques-là. Notre Tartuffe prévenu, empêcha mon géné-

reux ami de tirer de ſon voyage le fruit qu'il en attendoit. Je ne dirai plus qu'un mot de celui qui rendit tant de zéle inutile : il ſe fit faire une donnation conſidérable par mon pere; quitta l'habillement Eccléſiaſtique, & fit un mariage de conſcience avec M^lle^ Dupré. La conſcience au reſte n'eut pas ſeule l'honneur de faire la fortune de cette belle; ſon Mentor avoit quelques autres perſonnes ſous ſa conduite, à peu près de même âge & de même figure : il leur devoit à toutes également : ne voulant donc point leur faire d'injuſtice, & ſans leur apprendre quel étoit ſon deſſein, il les fit tirer aux dez; M^lle^ Dupré amena le plus haut, & fut proclamée l'épouſe.

Vous avez vû ce que le Chevalier avoit inutilement tenté, de sorte que les avantures que vous allez lire seront arrivées dans un tems où il n'avoit pû me remettre bien avec ma famille.

A l'égard de Mlle de Falcour, elle n'étoit point connue du Chevalier, & comme j'avois été bien convaincu que sa beauté, sa décence, ses procédés suffiroient pour l'en faire estimer, indépendemment de son nom & de son état, que je regardois comme un secret qu'il ne m'étoit pas permis de confier à qui que ce fût au monde; je ne m'ouvris point à cet égard au Chevalier, quoique le respect dû au confident eut été l'excuse de la confidence. J'engagai Mlle de Falcour à

à changer de nom ; elle prit celui de Montglas.

Comme le Chevalier vit en elle une maîtresse pleine de décence & de sentimens, & qui avoit une conduite qu'un mari sage désireroit dans sa femme, il ne me pressa point sur les premiers conseils qu'il m'avoit donnés de la quitter.

J'ai dit que mon jeune ami nous avoit cédé son appartement ; nous fûmes bien-tôt obligés de l'abandonner ; il donnoit sur l'Hôtel de * * *. Le Duc & la Duchesse, familiarisés depuis long-tems avec les plaisirs les plus voluptueux, vivoient sur le ton de ne s'en refuser aucuns, & de tout tenter pour satisfaire leurs premieres fantaisies.

Ils nous virent aux fenêtres ;

nous attirâmes leur attention ; & l'idée d'un troque amoureux leur vint à l'un & à l'autre : ils nous envoyerent un Valet-de-Chambre, qui nous engagea de leur part à venir le ſoir même ſouper avec eux.

Mlle de Falcour tâcha de me faire entendre, que nous ferions une folie en acceptant cette propoſition : y donner le nom de folie, c'étoit me fournir une raiſon de plus pour m'engager à ne la pas refuſer ; j'étois curieux d'ailleurs de voir dans une femme de haut rang ce que je n'avois pas encore vû, ce que je m'imaginois devoir exiſter en elle, un air en un mot que je me définiſſois aſſez mal, que j'aurois mieux aimé rencontrer dans Mademoiſelle de Falçour, que dans toute autre

femme, mais que je voulois connoître, je me disois qu'il devoit avoir quelque chose de charmant.

Je combattis les craintes de Mlle de Falcour ; peu accoutumée à me contredire, elle se rendit à mes sollicitations pressantes sans cesser de sentir les inconvéniens de notre démarche. Nous nous présentâmes ; elle, d'un air modeste & noble, & moi, d'une maniére qui n'étoit point trop d'un novice ; je pensois que les charmes de Mlle de Falcour empêcheroient bien que l'on fît beaucoup d'attention à ma personne ; cette idée me rassuroit, & sans affecter de ne pas être étonné, je me trouvai tout d'un coup plus à mon aise que je ne l'avois été dans aucune autre maison.

La Duchesse nous reçut avec une bonté caressante, & qui lui étoit naturelle ; elle embrassa M^lle^ de Falcour, & avec beaucoup de graces me tendit la main. Je vis dans la Duchesse une femme dont l'œil étoit moins beau que hardi, & qui avoit de l'embonpoint plus qu'il ne lui en falloit pour être bien ; elle ne paroissoit pas se soucier beaucoup qu'on lui crût de l'esprit ; elle ne disoit point, écoutez-moi, j'ai de très-bonnes choses à vous communiquer ; son silence vous disoit, amusez-moi, mettez la conversation sur l'amour, quand je ne le fais pas ; je veux qu'on m'en entretienne ; racontez-moi les intrigues des femmes, & je vous permets de les amuser des miennes,

La Duchesse nous dit qu'un des agrémens, qu'elle desiroit que nous trouvassions chez elle, étoit la liberté. Le beau couple, poursuivit-elle en promenant sur nous des regards qu'elle ne songeoit pas à adoucir ; vous vous aimez donc beaucoup ? avec quelle tendresse ils se regardent, ces beaux enfans ! oh ! ne vous gênez point ! il est très-bien, mais très-bien de s'aimer ainsi, & ceux qui y trouveroient à redire, ne le feroient que parce qu'ils y porteroient envie. Quel dommage, si une telle passion ne duroit pas toujours ; elle me fit approcher d'elle, & me dit tout bas : vous avez bien l'air d'un petit fripon, qui ne vivra pas martyr de la fidélité ; voyez quelle bouche & quels yeux il a ! Ma belle Demoiselle,

poursuivit-elle haut, sçavez-vous bien qu'il a une bouche & des yeux dont toutes les femmes devroient être jalouses ; mais vous n'êtes pas à en avoir fait la remarque. Je vous supplie, repliqua Mlle de Falcour, de m'épargner des questions qui m'embarrasseroient trop, & je suis sûre que ce ne seroit pas votre intention.

Ce fut avec la même modestie & la même décence qu'elle se tira de mille propos pareils. Le Duc entra sur le soir entourré de trois ou quatre chiens, ausquels il faisoit beaucoup de caresses ; il les leur continua ; il nous en apprit les noms, l'âge, les bonnes qualités, & lorsqu'il n'eut plus rien à nous en apprendre, il nous parla de nous. On servit le souper ; une

Actrice de l'Opéra, dont le gozier fait moins de bruit que n'en font dans le monde des faillies qui lui font propres, y avoit été admise ; elle anima la conversation & la soutint avec vivacité sur le ton qui plaisoit à ceux qui nous avoient rassemblés ; ils écoutoient & applaudissoient avec un rire qui auroit pu m'apprendre qu'ils goûtoient moins les plaisirs, qu'ils ne les recherchoient.

Un dessert galant fut comme le signal de nouveaux plaisirs ; les bouchons frappérent le plafond ; l'Actrice chanta ; un jeune homme d'une grande beauté l'accompagna d'une flute, dont il jouoit admirablement. Bientôt le Duc fit à M^lle^ de Falcour une déclaration qui ne laissoit pas douter de ses desseins, tandis

que la Ducheſſe arrangeoit comme par diſtraction mes cheveux, qu'elle me diſoit être les plus beaux du monde ; elle paroiſſoit demander que je la regardaſſe avec les mêmes yeux que ſon mari regardoit M^{lle} de Falcour.

Quelle ſituation pour elle, dont le cœur étoit formé pour l'amour le plus pur, qui avoit tout tenté pour m'y amener, & qui, ſi elle n'eut aimé, eut été la plus réſervée de toutes les femmes !

Elle recevoit les diſcours du Duc avec une fierté noble, qui ne s'eſt jamais démentie en elle qu'en ma faveur ; elle eſſuya quelques plaiſanteries de la part de l'Actrice ; je lui répondis & marquai pour M^{lle} de Falcour des ſentimens d'eſtime

& de reſpect. Je devins un objet de riſée. Je n'avois pas à faire à des gens qui me fuſſent ſupérieurs par l'eſprit, & cependant ils m'anéantiſſoient; je ſentois que leurs plaiſanteries étoient au fond miſérables, ſans le moindre ſel; mais ils y donnoient un certain tour, une expreſſion qui m'étonnoit, & d'ailleurs ils étoient ſi contens de ce qu'ils diſoient, que quelquefois je me donnois le tort de ne leur pas applaudir, ou de ne les pas entendre. Le Duc & la Ducheſſe nous badinerent de ce que nous leur tenions rigueur.

Mlle de Falcour me reprocha avec douceur de n'avoir pas écouté ſes avis; elle me donna celui de nous retirer. Le Duc la voulant embraſſer, elle ſe

leva ; le Duc la saisit, & l'embrassa.

Cette vûe excita dans mon cœur un transport de rage. J'adressai la parole au Duc ; j'oubliai le respect que je lui devois : il me répondit avec mépris ; mon trouble en augmenta. La Duchesse plus tranquille que moi & que le Duc, m'invita avec bonté à suivre le conseil de Mlle de Falcour. Nous sortîmes.

Je fis mille tendres excuses à Mlle de Falcour ; je lui jurai de ne plus rien faire que par ses conseils : elle me donna celui de prendre un appartement dans un quartier éloigné, & je la satisfis dès le lendemain.

Le Chevalier de Mercœur me fit de sévéres réprimandes. Un étourdi, me dit-il, fait tout

avec plaisir, mais il est puni de ses étourderies ; vous ne pouviez trop l'être de la vôtre ; votre cœur a dû vous faire sentir vos torts à l'égard de M^lle^ de Montglas ; je ne vous parlerai que pour vous-même : il faut consulter son esprit & son état, ne point affecter de sortir de sa sphére ; il faut d'ailleurs plus que de l'esprit, il faut de l'usage, de l'expérience, pour ne pas être la dupe & la risée de certains Grands ; il en est beaucoup qui se font un amusement, un jeu, de rendre ridicules ceux qu'ils associent à leurs débauches. Et combien de familles ruinées, parce que les chefs de ces familles ont recherché la société des Grands dont nous parlons : à l'égard de ceux qui ont de l'esprit &

des mœurs ; heureux qui peut les voir ! ils ont une élégance naïve, une ſimplicité fine, piquante, une certaine fleur d'eſprit qu'ils ont ſeuls, ou que l'on ne trouve qu'aux hommes polis par leur commerce. Leurs vertus qu'ils rendent aimables, intéreſſent & invitent à les imiter.

C'eſt ainſi que le Chevalier de Mercœur ſaiſiſſoit toutes les occaſions de m'inſtruire, tandis que M^lle de Falcour s'occupoit à faire mon bonheur par l'amour le plus tendre.

Les preuves qu'elle m'en donnoit tous les jours m'y attachérent avec une tendreſſe toute nouvelle. Je ne tardài pas cependant, plus par légéreté que par une infidélité réelle, à commencer de la rendre la

plus malheureuſe de toutes les femmes, elle qui étoit la plus tendre, & la plus digne aſſurément d'être heureuſe.

Une fort belle perſonne qui vouloit plaire, & dont le principe de ce deſir n'étoit pas la vanité, mais que les ſens ſeuls guidoient, fut la premiére rivale que je donnai à Mlle de Falcour. Son nom étoit Mlle Dupleſſis. Un jeune Chevalier en étoit amoureux; il étoit de Province; ſes affaires l'y appellerent. Le Chevalier avoit de la naiſſance & de la fortune; à l'égard de l'eſprit, il ne parloit guéres que pour dire une ſotiſe, ou ſe taiſoit par ſéchereſſe. il me vint trouver pour lui faire une Lettre extrêmement tendre; il me demanda que j'y peigniſſe la violence de ſa paſſion,

cida à faire quelques démarches auprès de M[lle] Dupleſſis.

Sans amour, on a quelquefois de certains procédés qui donnent à penſer à une femme que l'on eſt amoureux d'elle, & la Comedie ceſſe par caprice ou par ennui ſans avoir eu de dénouement : il eſt beaucoup de femmes dans cette occaſion auxquelles les hommes penſent qu'il ſeroit honteux de laiſſer ignorer, que ſi l'on n'a pas eu de leur faveur, on n'a jamais douté au moins que l'on ne fût maître de les obtenir ; une vanité ſi mal entendue me fit écrire cette Lettre à M[lle] Dupleſſis le lendemain de la viſite que je lui avois rendue.

Auriez-vous aſſez de généroſité, Mademoiſelle, pour pardonner un crime que l'on avoueroit? c'en

c'en est un qui ne mérite presque point de grace, que d'avoir passé deux heures avec une aussi belle personne que vous, aussi tranquillement que je le fis hier. Vos charmes devoient empêcher un honnête homme de le commettre; il est certain que vous inspireriez des desirs à un marbre, à une statue; il n'est pas moins vrai que vous m'en inspirâtes, & je ne vous en parlai point; si par un effort de bonté, vous vouliez me donner une heure où je pusse aujourd'hui réparer mon crime, avec quel excès de joie vous marquerois-je ma reconnoissance!

M lle Duplessis me répondit.

Votre Lettre m'a fait rire aux larmes, j'oublie les folies qu'elle contient; que vous êtes peu sage! Je veux dès ce soir travailler à vous le rendre; je vous attends.

Je me rendis chez elle. La certitude de plaire, & une indifférence qui n'ôte rien au tempérament rendent hardi avec une femme ; je le fus avec M[lle] Dupleſſis. Mais, me dit-elle, vous êtes aujourd'hui d'une folie qui ne reſſemble à rien. Sçavez-vous que vous vous ferez déteſter. Et vous-même, repris-je, vous faites l'enfant à un point qui n'eſt pas ſupportable ; je vous écris, vous me répondez, je viens, & un caprice vous prend. Heureuſement que je ſuis auſſi impatient que vous êtes capricieuſe. Elle vouloit que je miſſe ſa réſiſtance ſur le compte de ſa vertu. Mes entrepriſes lui prouvérent l'idée que j'en avois. Ah ! me dit-elle, que du moins le tems, que vos ſoins ſoient une excuſe

pour mes foiblesses. Non, lui repliquai-je, non, le bien que l'on attend agite presqu'autant que les maux que l'on souffre; laissez-moi être heureux. Après quelque résistance, elle se livra à moi avec une passion infinie. Je retournai la voir; elle me paroissoit toujours nouvelle au milieu des plaisirs; le goût que j'y trouvois excitoit souvent en moi des remords; j'éprouvois que l'on craint de voir ce que l'on aime, quand on vient de faire des coquetteries ailleurs: je ne choisis d'autre parti contre mes remords, que de m'assurer que je conservois mon amour pour Mlle de Falcour. A l'égard de Mlle Duplessis, tous mes discours, toutes mes actions sembloient lui dire; vous êtes belle, la beauté

fait naître des desirs, & le peu qu'il m'en coûte de contenter les miens avec vous, me porte à les satisfaire ; mais soyez certaine que je ne vous estime point. Dans le même tems je redoublois mes soins, mes attentions auprès de Mlle de Falcour ; jamais peut-être ne dus-je lui paroître si attaché & si tendre ; au moyen de ce procédé je parvins à croire qu'elle n'avoit point de reproches à me faire ; en un mot, parce que je l'aimois toujours & que je l'estimois autant que je méprisois Mlle Duplessis, je m'imaginai ne lui être pas infidéle : un trait prouvera l'estime que je devois à Mlle Duplessis.

Allant un jour chez elle, je rencontrai un jeune homme qui me demanda où j'allois ; je

le lui dis ; il m'en apprit assez pour que je ne doutasse point qu'il vivoit avec elle sur le même ton que moi. Je fus discret par mon habitude à l'être, & poursuivis mon chemin chez Mlle Duplessis ; je lui parlai du jeune homme que je venois de quitter ; elle convint qu'elle le voyoit quelquefois, mais elle m'assura que c'étoit l'homme du monde qu'elle estimoit le moins. Il lui rendit visite le lendemain, & lui dit avoir vû un homme de sa connoissance. Je devine qui c'est, reprit-elle, & vous devriez me donner un moyen de m'en défaire ; elle me peignit à peu près des mêmes couleurs qu'elle me l'avoit peint. Le trouvant un jour chez elle, je jouai devant lui le mal traité. Nous sortîmes ensemble,

de vous voir, & que ſans en être inſtruit, il le tienne de ma confiance en vous. Soyez bien ſûre d'ailleurs, lui ajoutai-je, que mon deſſein n'a pas été de vous offenſer, mon cœur n'y pourroit conſentir ; mais j'ai voulu vous donner lieu de me prouver votre goût pour moi, & de m'en aſſurer de plus en plus. Je la laiſſai bien certaine que j'étois ſa dupe, & que je l'adorois.

Je découvris alors un rival nouveau : ſi j'euſſe été amoureux il m'auroit donné des inquiétudes ; ſa maniere de penſer le rendoit digne du cœur d'une femme eſtimable ; il s'attacha à M^lle. Dupleſſis, & fut écouté ; il n'en parloit jamais qu'avec admiration ; & il la reſpectoit autant qu'il l'aimoit.

Non,

Non, la vanité, mais cette confiance que ce que nous estimons est incapable de fourberie, ne le laissa pas douter qu'il ne fut aimé autant qu'on l'en assuroit : jamais il ne fut d'amant si aveugle, avec un mérite plus solide ; il me fit éprouver un sentiment assez singulier ; ceux que j'avois pour M^lle^ Duplessis ne me permettoient guéres d'être jaloux ; je le devins pour son Amant. Convaincu qu'il m'étoit supérieur à tous égards, je reprochois intérieurement à sa Maîtresse, jusqu'aux plus légéres faveurs qu'elle m'accordoit ; j'avois renoncé aux derniéres, & celles qu'elle accordoit à mes anciens rivaux, me trouvoient presqu'aussi jaloux que si j'eusse été amoureux. Je fus sur le point

cent fois de lui reprocher des procédés qui la rendoient indigne du cœur de l'honnête homme dont elle étoit aimée; mais elle n'étoit pas faite pour les sentimens, & en prendre le ton auprès d'elle, c'eut été me donner un ridicule sans me rendre utile à celui à qui j'aurois voulu l'être. Je quittai Mlle. Duplessis aussi cavalierement que je m'étois lié avec elle; je lui écrivis.

J'avois toujours espéré que vous me donneriez un successeur; j'ai attendu; mais votre constance est étonnante: celui qui vous portera ce Billet en est plus digne que moi, & il m'est supérieur, même en ce que je vaux le plus.

Le Porteur qui sçavoit ce que contenoit le Billet, étoit homme d'esprit & aimable; il

se tira fort bien d'affaire. M[lle] Dupleſſis lui remit cette Lettre pour moi.

On travaille ordinairement à paroître plus eſtimable qu'on ne l'eſt ; pour vous, vous jouez le Petit-Maître, & vous ne l'êtes pas ; j'ai ſuivi toutes vos démarches, elles m'ont fait pitié ; cependant comme je vous faiſois ſervir à mes plaiſirs, j'ai bien voulu vous ménager ; ſuivez la nature, elle eſt bonne en vous ; mais je vous le dis ſans aigreur, l'art a fait de vous un fat.

Je penſai que M[lle] Dupleſſis étoit en droit de m'écrire ſur ce ton-là ; je le regardai même comme une faveur. Soit par confiance, ou par vanité, je montrai la Lettre au Chevalier de Mercœur. Cette femme vous connoît, me dit-il en

riant, elle vous a peint au naturel ; vous n'êtes pas né à la vérité avec le défaut qu'elle vous reproche, mais vous ne laissez pas de l'avoir ; vos parens si respectables d'ailleurs, n'étoient pas en état de vous donner des principes pour le monde ; par un malheur plus grand encore, vous avez plû à des femmes ; tout air est bon avec elles ; il ne s'agit que de rencontrer celles à qui l'air le plus impertinent est souvent celui qui plaît le plus ; avec vos défauts, vous vous rendrez heureux auprès de certaines femmes qui négligeroient des hommes faits & estimables ; mais celles qui veulent bien s'accommoder des jeunes gens les gâtent presque toujours ; vous êtes dans un âge au reste où les principes

ſont rarement d'un grand ſecours ; les plaiſirs, la vivacité des paſſions les rendent preſque toujours inutiles ; il n'y a donc rien à eſpérer que du tems & de l'expérience, à moins qu'une femme reſpectable ne répare le mal que des folles vous ont fait : il faut pourtant que je vous donne un avis, & dont je vous invite de profiter ; négligez moins une autre fois l'eſtime des femmes ; celle-ci peut vous faire du tort en publiant ce qu'elle a droit de penſer de vous, & ne doutez pas qu'elle ne vous faſſe repentir de vos étourderies ; vous trouverez des gens prévenus contre vous, dont elle vous auroit gagné l'eſtime, ſi vous vous fuſſiez mieux conduit avec elle ; les femmes font la réputation des hommes, & il n'en eſt

point qu'ils ne doivent s'attacher.

Le Chevalier ne pouvoit guéres me tenir ce discours plus à propos. M^lle^ Duplessis, avec un esprit plein d'affectation & de petitesse, un cœur plus faux encore, s'étoit fait des partisans zélés qui la regardoient comme une femme d'un mérite rare ; son Amant digne d'un autre sort fut sa dupe plus que tous les autres; il l'a épousée depuis, & M^lle^ Duplessis en changeant de nom a conservé sa maniere de vivre & sa réputation.

Je ne sçais comment elle apprit que je vivois avec M^lle^ de Montglas ou de Falcour ; elle lui écrivit ce Billet.

Je ne veux point de lauriers arrosés par d'aussi belles larmes que les vôtres. Votre Amant m'a

offert son cœur ; il vous est dû ; & je l'avoue par générosité & par amitié pour le vrai ; je vous renvoye une Lettre qu'il m'a écrite pour que vous ne doutiez point de son infidélité.

Mlle de Falcour reçut ce Billet devant moi, & le lut ; je frémis en ce moment, & ensuite j'admirai le courage de cette fille charmante : quelle preuve elle me donna de cette raison forte qui la rendoit maîtresse de son extérieur ! Ce que j'apprends, me dit-elle, ne m'étonne point ; quelle femme ne seroit pas vaine de votre conquête, & ne s'en feroit pas un triomphe ! c'est à moi à mériter par mes soins & par ma passion de l'emporter sur mes rivales.

Je tombai à ses genoux, &

mouillai ſes mains de mes larmes. Je ſuccombe, lui dis-je, ſous l'excès de mon bonheur; j'y ſuccombe : non, il ne fut jamais une femme comme vous; que de charmes! que de douceur! ah! vous méritez des autels. Je lui expliquai une partie de mon avanture; elle me parut tranquille. J'appris depuis par ſa femme-de-chambre, qu'elle s'étoit enfermée pour pleurer, & pour ſe livrer à toute ſa douleur: elle ne m'en laiſſa rien voir.

De pareils commencemens d'infidélité devoient avoir des ſuites plus funeſtes pour Mlle de Falcour; ils en eurent : je lui portai peu de tems après un coup plus terrible; je manquai réellement aux ſentimens que je lui devois.

Je fus préſenté dans une mai-

ſon où l'on jouoit. Le maître de cette maiſon étoit un homme eſtimable par ſes mœurs & par la maniere dont il rempliſſoit les devoirs de ſa profeſſion ; mais il n'étoit point écouté chez lui, il laiſſoit ſa famille manquer au reſpect qu'elle lui devoit ; elle ne le trouvoit bon que pour fournir par ſon travail à des dépenſes ſouvent aſſez folles, & dont il n'oſoit pas ſe plaindre.

Deux perſonnes compoſoient ſa famille. Sa femme & une fille. Sa femme avoit été belle ; mais d'un certain âge alors, n'eſpérant plus d'amans, elle ſongeoit à ſe faire des joueurs. Sa fille étoit toute charmante. À la plus riante beauté elle joignoit l'enjouement de l'eſprit le plus fin & le plus aimable ; quels

hommages ne méritoit-elle pas? mais quels hommages recevoit-elle !

Une maiſon où tout le monde eſt reçu, raſſemble une compagnie bien mêlée ; cependant Laure, (c'eſt le nom de la jeune perſonne)agiſſoit avec ceux qui lui rendoient des ſoins, comme s'ils euſſent mérité ſes égards: on la voyoit attentive, vive, enjouée avec eux; que tant de charmes étoient mal employés! pour un diſcours flateur & plein d'eſprit, elle recevoit quelquefois un ſourire niais; une ſaillie charmante avoit pour réplique une fade plaiſanterie; tel à qui elle tendoit la main avec grace ne ſçavoit qu'en faire, & par cette faveur en devenoit plus ſot; un autre affectoit de la lui tenir long-tems, & ſeu-

lement pour que l'on s'en apperçût ; ſans amour pour l'aimable Laure, il vouloit qu'on le crût aimé, & cherchoit à donner de la jalouſie.

La belle Laure me rendit infidéle à Mlle de Falcour ; je combattis en vain ; je lui tins le langage de l'amour. Ah ! me dit-elle avec un air riant & vif, n'en parlons point. Depuis quelque tems cet aimable enfant ne m'entretient que trop tous les jours ; il me fait les plus douces propoſitions ; il les appelle du moins ainſi ; j'en crains les ſuites, il s'émancipe même ; il me menace d'entrer dans mon cœur malgré moi ; me menacer ainſi n'eſt-ce pas y être déja ? qu'il ne s'aviſe pas du moins, m'ajouta-t'elle ſur le même ton, de devenir plus

grand qu'il ne l'eſt, & de faire autre choſe que de me donner des idées riantes & conformes à la gayté que j'ai eu juſqu'à préſent.

Cette repartie m'anima ; je dis à Laure tout ce que ma paſſion m'inſpira de plus flateur & de plus tendre. N'allons pas plus loin, me répondit-elle, je ſens que ce petit enfant deviendroit bientôt un géant avec vous ; oh ! je ne veux pas vous charger du ſoin de l'élever. Cette converſation fut interrompue par l'arrivée d'un Joueur ; elle le reçut avec amitié ; lui dit des choſes obligeantes, & en agit ainſi avec tous les autres.

J'étois vain & imprudent ; & j'eſtimois trop peu la ſociété de la belle Laure pour me gêner

devant elle ; je plaignis Laure du rolle qu'elle jouoit avec les jeunes gens qui la venoient voir ; elle feignit de ne ſe pas appercevoir de ma vanité & de mon imprudence ; elle me répondit : ſi vous me connoiſſez, vous me rendez juſtice ; vous devez penſer qu'une vie brillante & paſſée avec des perſonnes de mérite, ſeroit plus conforme à mes ſentimens ; mais il faut ſçavoir céder à ſa fortune, être ſouple avec elle, & ſe rendre aimable auprès de ceux que l'on eſt obligé de voir ; le bonheur de la vie dépend de plaire à ſes connoiſſances.

Ce diſcours étoit ſenſé. Mais, pourſuivis-je, du moins on fait un choix. Je n'en ferai point, me dit-elle, trois ou quatre

hommes m'aiment, ou du moins ils m'en assurent ; comme je ne puis m'attacher à tous, je ne m'attacherai à aucun pour ne point faire de malheureux ; il me semble d'ailleurs que plusieurs amis valent bien un amant, & je ne pourrois en avoir un, que je ne perdisse tous mes amis ; je le sens ; je serois femme à faire de l'amour une affaire très-sérieuse.

Mon estime pour elle s'accrut encore par sa maniere de penser sur le compte d'un homme assez singulier ; son nom étoit de Persilli. Une phisionomie que ses malheurs avoient rendue sérieuse, même un peu triste, ne prévenoit pas en sa faveur, dépendant un peu trop des circonstances ; tel pouvoit le regarder comme un sot, tel

autre comme un bel esprit. Il falloit qu'il fut à son aise, & il ne s'y mettoit pas aisément ; à l'égard de son cœur, il étoit grand, généreux, élevé ; il étoit digne de la plus haute fortune ; mais pour satisfaire son cœur, il oublioit sa situation ; il tentoit tout. Je l'ai vû souvent emprunter d'une main pour donner de l'autre ; comme il sentoit mériter un sort heureux, il osoit toujours l'espérer. Avec cette idée, & maîtrisé par la générosité & par le goût pour la dépense, il dérangeoit de plus en plus ses affaires, se faisoit des créanciers, & de ses créanciers des hommes qui le deshonoroient. Les amis, la famille de M. de Persilli étoient les talens & les vertus ; ne connoissant d'autres loix que

celles que son respect pour la vertu lui dictoit, il fouloit tout intérêt aux pieds, pardonnant volontiers les foiblesses, sensible jusqu'aux larmes pour les belles actions, mais fier ennemi du vice ; celui qui le blessoit étoit sûr d'une haine qu'il ne lui cachoit pas. Des vertus si mal entendues, une philosophie si peu sociable, lui avoient attiré des ennemis qu'il ne laissoit pas en repos par lâcheté, ou par indifférence pour l'honneur, mais il vouloit réparer ses fautes, il vouloit forcer ses ennemis à l'estimer avant que de s'en venger.

Au travers de ses défauts, Laure avoit reconnu le grand homme dans M. de Persilli ; elle sçavoit d'ailleurs le rendre aimable, même charmant, &

malgré

malgré les diſcours qu'on lui en tenoit, elle oſoit le reſpecter & le dire, en travaillant en ſecret à adoucir ſon caractere, & à ôter ce qu'il y avoit de faux.

Une femme ſi aimable, capable de chercher le mérite, de le découvrir, de l'aimer privé de graces, gâté même par des défauts, plus que cela mépriſé, & qui cherchoit à lui ôter ſa rudeſſe, m'intéreſſa vivement en ſa faveur ; je ſongeai ſérieuſement à m'en faire aimer ; penſée inutile ! mon caractere orgueilleux, étourdi, & imprudent n'échappa point à Laure, ni à ſa ſociété ; un jour je trouvai ce Billet dans ma poche.

Il ne tiendroit qu'à vous de plaire, & même d'être infiniment aimable ; mais votre hauteur &

votre suffisance vous font haïr ; on est résolu dans la société de la belle Laure de vous humilier en toute occasion ; voyez si vous voulez courir ces risques : Faites mieux, allez tenter fortune ailleurs ; ce sont les vœux de vos ennemis sincéres.

Les fautes dont on m'accusoit étoient si visibles, que moi-même je m'y surprenois tous les jours : je continuai d'aller chez Laure, & formai le dessein d'y jouer le modeste & l'uni ; un faux rolle se joue mal ; mes censeurs s'apperçurent de mon dessein ; on m'écrivit ce Billet que je reçus de la même maniere que le premier.

Vous êtes l'image de ces femmes débauchées, qui lorsqu'elles cherchent à cacher ce qu'elles sont, laissent échapper des re-

gards, des gestes, d'autres traits qui les décélent. Malgré toutes les peines que vous vous donnez, vous justifiez toujours la vérité des premieres idées que nous avons prises de vous; de grace ne vous fatiguez pas davantage, ne nous fatiguez pas non plus.

Dès le premier Billet j'avois conçu le dessein d'en chercher l'Auteur, & ensuite de m'en venger; j'avois pris un parti plus sage, dicté peut-être par la vanité; j'osai espérer de faire prendre de nouvelles idées, être une fois sage c'étoit beaucoup pour moi. Je fus chez Laure dans l'intention de ne le plus être: quand tous les jeunes gens furent rassemblés; il y a ici, leur dis-je, un faquin assez lâche, assez impudent pour m'insulter par des Lettres, &

qui en face n'oseroit me dire le moindre mot désobligeant ; s'il ne répare son insolence à l'instant même, je le traiterai comme il le mérite. Chacun se défendit d'être l'auteur des Lettres. Une heure après un jeune homme très-flegmatique s'approcha de moi sans affectation, & me dit à l'oreille. Je vous crois trop brave, pour défier publiquement à un combat, dans le dessein qu'on vous empêchât de vous battre ; c'est moi qui vous ai écrit ; je ne refuse point de vous donner satisfaction ; j'y suis prêt.

Je commençois à me battre lorsque M^{lle} de Falcour passa en carosse avec le Chevalier de Mercœur ; quel spectacle pour cette tendre Amante ! un même instant la vit descendre, voler

à mon adverſaire, & le déſarmer.

Le lendemain de cette ſcène j'eus un long entretien avec Mlle de Falcour ; je lui cachai le ſujet de mon combat : elle me ſollicita par ſes priéres & par ſes larmes d'être quelque tems ſans ſortir. J'avois trop de paſſion pour Laure, & une trop violente envie de me venger pour accorder facilement ce qu'exigeoit de moi Mlle de Falcour ; la jalouſie me parut un prétexte de lui manquer avec quelque raiſon, je feignis d'être jaloux du Chevalier. Vous ne m'aimez plus, dis-je à Mlle de Falcour, eh pourquoi feindre de l'inquiétude pour moi ? Vivez avec le Chevalier, pourſuivis-je, vivez avec ce nouvel Amant ; dès aujourd'hui

je ne veux plus par ma préſence vous gêner dans vos amours.

Cette malheureuſe & charmante fille verſa un torrent de larmes. Cruel que vous êtes, s'écria-t'elle, eſt-ce bien vous qui me tenez ce langage ? vous ! .... jaloux ! Eh ! qui jamais a été aimé autant que vous l'êtes ? Je ſentis que ſon diſcours, que ſes larmes alloient m'attendrir ; je ne voulois être occupé que de ma paſſion nouvelle, & que rien ne m'en pût diſtraire ; j'eus la cruauté de laiſſer Mlle de Falcour dans l'horreur de ſa ſituation : je fus chez l'ami qui m'avoit reçû après ma ſortie de chez mon pere. Mlle de Falcour me fit apparament ſuivre : elle m'écrivit ce Billet.

Si le coup que vous m'avez porté me laiſſoit aſſez de force

pour me traîner où vous êtes, j'irois mourir près de vous de la douleur que me donne votre jalousie; mais j'expirerai peut-être avant que vous ayez reçû ma Lettre! vous que j'aime avec une passion si violente; vous qui m'avez juré tant de fois de m'aimer toute votre vie, à moi qui mérite si bien votre amour, s'il ne faut qu'éprouver une tendresse inexprimable, hélas! me laisserez-vous mourir sans la douceur d'un dernier entretien, & celle de vous prouver combien vous m'êtes cher, malgré vos injustices; si vous n'êtes point un barbare, vous viendrez au plutôt oublier votre jalousie dans mes bras.

Mes larmes coulent en ce moment que je me rappelle & que je relis cette lettre si touchante; l'horreur que m'inspire contre

moi cette idée, que le plus odieux, que le plus insensé de tous les caprices a pu me porter à cet excès auquel je ne puis trouver de nom, est prêt à glacer mon sang dans mes veines. Dans l'instant que je reçus cette Lettre, quelle émotion elle jetta dans mon cœur! que je me trouvai coupable! j'allai aux genoux de M^lle^ de Falcour lui demander pardon de mon crime; elle n'eut point de peine à m'accorder ma grace.

Le croira-t'on? je n'avois d'abord feint de la jalousie que comme un prétexte; je devins réellement jaloux. Le Chevalier de Mercœur, homme du monde, infiniment aimable, assidu à nous venir voir, & que j'avois trouvé en carosse avec M^lle^ de Falcour, me parut un

rival si redoutable, que je fus étonné de n'avoir pas encore eu des soupçons; quel tems prenois-je pour en avoir! c'étoit celui où j'étois réellement infidéle; tout rendoit ma jalousie insensée; elle n'en fut pas moins vive: emporté, bouillant dans toutes mes passions, je ne cachai point ma jalousie à Mlle de Falcour. J'eus les procédés les plus durs, pour la plus digne de toutes les femmes; je sortis malgré les inquiétudes horribles que je sçavois lui donner. Hélas! toujours tremblante & pleine d'effroi, Mlle de Falcour dévoroit dans le silence ses larmes & ses mortelles douleurs. Loin de me les laisser voir, loin de me faire des reproches, elle ne songeoit qu'à me ramener par la douceur aux

sentimens qu'elle méritoit: mon cher Rantzi, me disoit-elle quelquefois, ton cœur est bon, il est fait & pour la douceur & pour la tendresse; il faut que tu te fasses une cruelle violence pour jouer un rolle qui te convient si peu. Tu ne seras pas long-tems sans t'en repentir.

Tel étoit le langage qu'elle opposoit à mes injustices. Peu de jours après notre premier entretien je retournai chez Laure; elle me prit en particulier, & me parla de la folie de mon combat avec la sagesse la plus grande; elle avoit adouci mon agresseur; malheureusement, quelques femmes se mêlerent de la dispute, & leur maladresse à la calmer la renouvella & la rendit plus dangereuse.

Notre réconciliation se fit

avec ſincérité en apparence en faveur de Laure, mais je me battis ; j'eus une bleſſure au bras ; on me le mit en écharpe ; je parus dans cet état devant Mlle de Falcour ; quel coup terrible pour elle ! on crut longtems qu'elle alloit expirer ; elle ne reprit ſes forces que pour me marquer la plus tendre inquiétude, & ſans me faire le moindre reproche, elle ne penſa qu'à me donner de nouvelles preuves de ſes ſentimens.

J'étois né avec un cœur ſenſible & reconnoiſſant ; les derniéres attentions de Mlle de Falcour me pénétrerent ; j'ouvris les yeux ſur mes crimes ; je reconnus combien j'avois été injuſtement jaloux & cruel ; mon cœur éprouva comme une paſſion toute nouvelle pour Mlle

de Falcour. Je ſuis, lui dis-je un jour, je ſuis le plus coupable de tous les hommes, & le plus inſenſé ; je l'avoue ; il n'y a qu'un excès de compaſſion qui puiſſe vous engager à m'accorder ma grace ; je ne l'eſpére qu'à ce ſeul titre. Non, reprit Mlle de Falcour, non, ce n'eſt point à ce titre que je vous l'accorde ; c'eſt l'amour le plus tendre qui vous pardonne ; vous revenez à moi, tous mes chagrins ſont oubliés !

Je ne revis plus Laure ; je ne ſongeai plus qu'à Mlle de Falcour, je ne voulus plus voir qu'elle ſeule, & plaire à elle ſeule ; je m'y attachai plus que jamais. Elle me dit un jour ; après les peines mortelles que donnent les infidélités & les malheurs qui accompagnent

quelquefois l'amour le plus tendre, il eſt donc vrai qu'il redouble de charmes, & qu'on éprouve des plaiſirs tout nouveaux ; mais cette épreuve eſt trop cruelle ; & je ſerai ſi bien, que je te fixerai à jamais.

Fin de la première Partie.

MEMOIRES

DE

RANTZI.

SECONDE PARTIE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MEMOIRES

DE

RANTZI.

SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez PIERRE MORTIER.

1747.

INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

MEMOIRES
DE
RANTZI.

SECONDE PARTIE.

A Peu près dans ce tems-là M^lle^ de Falcour s'appérçut qu'elle portoit dans son sein un fruit de notre amour. Ma situation étoit bien singuliére! que j'étois heureux & malheureux tout à la fois. Aimé tendrement d'une Maîtresse char-

mante, je sentois d'autant mieux mes torts avec elle, que jamais elle n'en avoit eus avec moi ! sa grossesse m'effrayoit : notre bourse étoit épuisée : je ne pouvois faire pour Mlle de Falcour les dépenses que j'aurois souhaitées. Je n'osois lui laisser entrevoir mes réflexions.

Je fis l'aveu de toutes mes peines au Chevalier de Mercœur. J'étois malheureux par mes folies multipliées ; je craignois qu'il fût peu disposé à me secourir. Quel langage de probité & de sentiment il me tint !

Vos fautes, me dit-il, me trouvent des entrailles de pere ; vous vous trompez si vous croyez qu'elles vous ont fait perdre de mon amitié ; ne vouloir conserver ce sentiment qu'à la sagesse, c'est trop ris-

quer de ſe priver du plus grand des plaiſirs ; au ſurplus, quand un homme eſt malheureux, je ne remonte point à l'origine de ſon malheur, ſa ſituation préſente eſt le ſeul tableau où je le vois ; je ne cherche point à diminuer les droits que ſes malheurs lui donnent ſur mon cœur. Quoi qu'il ait fait, il ſouffre, c'eſt tout pour moi. Au reſte, pourſuivit-il, je veux vous apprendre comment on doit ſupporter les chagrins ; heureux qui par une bonne conduite ſçait les éviter ; c'eſt la plus ſûre recette qu'il y ait contre eux ; mais quand on ne les a point prévenus, le remede conſiſte à ne pas les augmenter par le ſombre des réflexions ; ne nous en laiſſons jamais abbattre ; il faut leur oppoſer une rai-

ſon forte & courageuſe ; au ſurplus vos malheurs peuvent finir aiſément ; il vous ſuffira de retourner avec vos parens ; la nature & la Religion vous font une loi de reſpecter leur autorité.

Ce ſage & tendre ami me procura les ſecours dont j'avois beſoin, & ſe prétant à la folle jalouſie qu'il craignoit que je n'euſſe encore, il ne vint plus comme à ſon ordinaire ; pour moi je fus le voir fréquemment. Nos entretiens rouloient ſur les mœurs, ſur mon peu d'œconomie, & ma paſſion pour le jeu. La tranquillité de l'ame, me dit-il un jour, eſt néceſſaire pour écouter la voix de la vertu. La miſere trouble l'ame, l'avilit, & entraîne ſouvent à des friponneries l'homme le moins

fait pour elles : mes paſſions faiſoient trembler ce ſage & tendre ami.

Le Chevalier m'avoit prêté ſoixante piſtoles ; j'avois toujours la fureur du jeu, & mon généreux ami me paroiſſoit une aſſez bonne reſſource contre lui, pour en tenter le haſard. Me trouvant dans un jeu de Pharaon, où le Banquier n'étoit pas encore arrivé ; je propoſai un bruleau de ſeize louis ; je fus débanqué à la ſeconde taille ; j'avois quelques dettes ; ceux à qui je devois ſemblerent ſe donner le mot ; je ne pus en ſatisfaire qu'un ; je fus perſécuté par les autres ; ils m'aſſignérent. Comme j'avois changé de nom, il étoit dangereux que je paruſſe en juſtice. Je vendis quelques petits meubles ; je payai mes dettes.

Ces événemens m'avoient laiſſé avec dix piſtoles ; elles tentérent un petit drôle qui aidoit dans notre ménage ; je reſtai ſans un ſol. J'avois formé mes malheurs ; j'euſſe voulu être ſeul à les ſentir, & je penſois avec horreur qu'il falloit que Mlle de Falcour les partageât.

Elle avoit voulu que je tinſſe la bourſe, & que je lui donnaſſe au commencement de chaque mois une ſomme dont nous étions convenus ; elle me la demanda ; je ne lui répondis qu'en frémiſſant, & en verſant des larmes de rage ; je la quittai ſans oſer lui parler ; je courus au plus vîte chez le Chevalier : on me dit qu'il alloit rentrer ; je l'attendis. Chaque inſtant qui retardoit mon retour vers Mlle de Falcour, étoit pour moi un

coup de poignard; je pensois à l'état horrible où elle devoit être après ma fuite précipitée & furieuse; je me promenois avec agitation & comme un fou dans l'appartement du Chevalier : il envoya dire qu'il ne souperoit point chez lui. J'aurois vû avec moins d'effroi le ciel tomber sur ma tête, que je n'en eus en apprenant cette nouvelle; je jettai en ce moment les yeux sur un beau diamant que je portois. Malheureux que je suis, me dis-je avec indignation! ma Maîtresse va mourir de faim & je songe à me parer. Je sortis avec le transport d'un homme qui est hors de lui-même, & fus vendre mon diamant pour le premier prix qu'on m'en offrit; je vendis encore une montre d'or assez belle.

Je ne sentis plus alors l'horreur d'une misere affreuse ; je ne l'avois éprouvée que pour Mlle de Falcour ; je ne m'occupai plus que du plaisir de retourner à elle, & de lui remettre l'argent que je venois de faire.

Le Domestique du Chevalier avoit été l'instruire des mouvemens dont il m'avoit vû agité ; je le trouvai dans son carosse à la porte de la maison où je logeois ; je rentrai comblé de son amitié & des nouvelles preuves qu'il venoit de m'en donner.

Mlle de Falcour qui connoissoit ma maniére de frapper, étoit dans l'habitude de m'ouvrir elle-même ; je fus étonné de ne voir que la fille qui nous servoit ; mais je fus effrayé quand elle me remit une Lettre

de la part de sa Maîtresse. Les pensées les plus affreuses m'agitérent tour à tour en ce moment avec une rapidité inconcevable; je n'osois demander M^lle^ de Falcour; je tremblois que l'on ne m'apprît qu'elle m'avoit puni de toutes mes folies, qu'elle m'avoit enfin quitté. J'ouvris la Lettre en frémissant; un nuage confus se répandit sur mes yeux & m'empêcha long-tems de pouvoir lire; je lus enfin.

Je connois trop ta délicatesse, cher Rantzi, pour ne pas craindre de la blesser; il me seroit impossible de t'avouer de vive voix que j'ai conçû la raison de ton embarras; tu m'as fais une peine que je ne puis t'exprimer; je te conjure au nom de notre amour de ne m'en jamais parler; ne combats pas non plus mes desseins; je voudrois que nous di-

minuassions notre dépense ; que tu me permisse d'ailleurs de faire de petits ouvrages pour en retirer du fruit ; si je n'avois pas crains de te fâcher, je t'aurois déja demandé cette grace ; si tu veux bien me l'accorder, écris-moi sur une simple carte, tu le peux. *Encore une fois, ne parlons point de toutes ces choses ensemble, & c'est pour t'éviter ce chagrin qu'avant de te voir, je te ferai rendre cette Lettre par Marianne.*

Je volai à Mlle de Falcour après la lecture de cette Lettre ; je tombai à ses genoux. Non, tu n'es pas une femme, lui dis-je, & je suis honteux d'être si peu digne de toi. Tu es une Déesse ; oui, tu en es une ; tes sentimens n'appartiennent qu'à celle qui préside à toutes les

vertus ; ce beau corps nous cache ſon ame divine ; je te l'ais dit cent fois ; oui, tu mérites des autels ; plus je te connois, plus tu me paroîs étonnante, & digne d'adoration ; mais toi travailler ? toi ! qui devrois régner ſur l'Univers. Non non, c'eſt à moi à t'être utile, & puiſque tu veux bien faire mon bonheur, il n'eſt rien que je ne doive tenter pour contribuer à l'aiſance d'une vie qui m'eſt ſi précieuſe & ſi reſpectable.

Que je ſuis touchée de tant d'amour, me dit-elle, que mon ame eſt enchantée ! eſt-il d'autres plaiſirs que d'être ainſi aimée ? je n'en connois qu'un ſecond, celui d'aimer avec la même paſſion, & tous deux je les éprouve également ; mais pourquoi me refuſer ce que je

te demande ; l'amour annoblit tout, & tu ne sçaurois croire quelle joie j'aurois !.... C'est m'humilier trop, lui repliquai-je, que de me tenir ce langage, je te conjure de me l'épargner.

Loin donc de lui accorder ce qu'elle me demandoit, je fis tout ce que je pus pour lui inspirer une confiance que je n'avois pas. Puisque tu veux vivre à ton ordinaire, me dit-elle avec douceur, j'y consens ; l'amour a décidé que je te céderois tout, & que lorsque je te résisterois un moment, ce ne seroit que pour augmenter le prix de ta victoire sur moi ; je me rends à tout ce que tu veux ; prête à tous les événemens pourvû que tu m'aimes toujours.

L'état de Mlle de Falcour de-

mandoit de la dépenſe, & ma façon de penſer ne me portoit pas à l'œconomie ; comment faire la dépenſe que j'euſſe ſouhaitée ! cette réflexion m'embarraſſoit & me chagrinoit horriblement.

Je n'ai pas encore eu trop d'occaſions de parler de l'ami qui nous avoit anciennement cédé ſon appartement ; il va paroître pour la premiére fois, & jouera un rolle bien différent de celui du Chevalier de Mercœur. Je marquai mes inquiétudes à cet ami, qui ſe nommoit Tavanes. Il ne ſe cacha plus alors de moi, & me montra ſon cœur tout entier. Les mêmes paſſions que le Chevalier de Mercœur avoit tâché de détruire en moi, avoit fait un eſcroc de ce jeune homme

né avec des sentimens. Je crois qu'il ne sera pas inutile de tracer quelques traits de son portrait, & même de son histoire.

Tavanes avoit été le seul fruit d'un mariage que la fortune autant que l'amour avoit rendu heureux ; ses parens fort riches lui avoient donné dès son enfance des Maîtres de toute espéce, & les plus habiles dans leur genre. Les mœurs seules, cette partie essentielle de l'éducation avoient été négligées : on le consultoit sur tout ; ses flateurs étoient les seuls amis de sa famille : on voyoit tous les jours à leur table d'assidus parasites, occupés de lui seul, chercher à lui plaire : on le louoit en sa présence, on l'élevoit au-dessus de tous les enfans : on n'en parloit jamais

que comme d'un prodige, & toujours devant lui; sa famille avoit plus ce foible que les autres. Les vrais amis qui gémissoient d'une pareille conduite, cessoient d'être amis au moment que leur zéle les portoit à s'expliquer. Plusieurs se retirérent; les flateurs seuls restérent, ou eurent le droit de parler.

Cependant des talents frivoles, nulle politesse, point de principes, une grande estime de lui-même, un mépris plus grand pour les autres, mépris qui s'étendoit jusques sur ses parens, qu'il s'accoûtuma dès l'enfance à regarder comme des sots sans talens, formoient à peu près le mérite de Tavanes. Ce n'est pas qu'il ne fût né avec les plus aimables dispositions;

mais la nature la plus heureuse avoit été immolée à l'éducation la plus malheureuse.

Tavanes prit de bonne heure sa volée dans le monde, & y fit tout ce qui perd un jeune homme en fort peu de tems. Ses parens qui l'idolâtroient n'osoient lui rien refuser ; ils fournissoient à toutes ses folies : ils moururent, & lui laissérent de gros biens. Jeune, sans conduite & fou pour les plaisirs ; il se ruina bientôt avec des femmes qui l'aidérent : il ne perdit point courage ; il songea à duper les autres ; il y réussit d'abord, mais né dans la fortune il s'en fallut peu qu'il ne finît dans la misere, des jours dans leurs commencemens si beaux & si brillans ; on verra dans la suite qu'un secours qu'il ne devoit pas attendre le

ſauva d'une fin ſi funeſte.

Lorſqu'il vit que j'étois dans une ſituation triſte, & que je la ſentois; il me tint ce diſcours. La vie heureuſe & opulente coûte moins de peine que tu ne penſes. J'ai été quelque tems, mais peu, auſſi malheureux que tu l'es aujourd'hui, & tu vois cependant, quoique j'aye diſſipé tout mon bien, de quelle maniére je vis. J'ai dans la ville pluſieurs Maîtreſſes qui ſont dans le commerce; les femmes de diſtinction donnent trop de peines; on eſt gêné avec elles; pour une qui oublie ſa grandeur au milieu des plaiſirs, toutes les autres la font ſentir.

Pour moi, indépendament que je regne avec le genre de femmes que j'ai choiſi, je me fais avec elles un revenu raiſonna-

ble. Je sçais jouer d'ailleurs, & je m'offre à te rendre habile.

Pendant ce discours une voix crioit au fond de mon cœur, pense au Chevalier de Mercœur, il est ton ami, voilà celui qu'il te faut, ne fais rien qui soit indigne d'un tel ami.

Après quelques reflexions, voici ce que je décidai. Je pensai qu'il pouvoit être flateur jusqu'à un certain point, d'être secouru par des femmes lorsque tant de sots s'en laissoient ruiner : à l'égard de l'idée honteuse de tromper au jeu, elle me révolta ; je refusai toutes leçons à cet égard ; je n'avois rien ; j'étois jeune ; j'avois plû ; j'acceptai le parti de m'attacher en apparence à quelques Marchandes. Mon ami m'en fit connoître une fort riche, & assez belle

pour inſpirer de l'amour ; mais elle fut pour moi toute nouvelle, ainſi que ſa ſociété.

Sans uſage du grand monde, que la naiſſance, la fortune, ou le mérite ſupérieur de l'eſprit lorſqu'il eſt accrédité, peuvent ſeuls faire connoître, il eſt des hommes tellement faits pour lui, qu'ils le devinent, pour ainſi dire, en ſentent tous les charmes qu'ils lui ſuppoſent, & ſe trouvent déplacés dans celui où leur état & leur ſituation les retient : on doit plaindre ceux qui ne peuvent ſatisfaire leur goût à cet égard, & leur répéter d'après Laure, que le bonheur de la vie dépend de plaire à nos ſociétés telles qu'elles ſoient.

La ſincérité étoit groſſiére dans celle où j'entrois ; la mé-

disance étoit hardie, sans ménagement, sans voile; les plaisanteries étoient basses & obscénes; avec un air apparent de bonté, on s'y disoit souvent les choses les plus dures & les plus désagréables; quelques amis étoient épargnés, tout le reste étoit sacrifié; & entre les amis la conversation rouloit toujours sur les choses les plus licentieuses, elle excitoit parmi les femmes des rires immodérés.

Une fois la semaine, la société que je viens de peindre, s'assembloit chez Mde Perault, c'étoit le nom de ma Marchande; un grand & gros homme à voix de taureau, étoit le héros de la société; ce fut un jour qu'elle étoit assemblée, que je fus présenté chez Mde Perault.

Il s'agissoit pour moi de plaire, & je sçavois à mes dépens, que cet art consiste à prendre le ton de la société où l'on se trouve. Dans la liberté du repas auquel je fus invité, je me livrai à une gaité excessive ; j'évitai de rien dire de trop recherché : en récompense, je me prêtai à toutes les plaisanteries, & j'y répondis par d'autres ; je rougissois de mon rolle, & du motif qui me le faisoit jouer.

Cependant je songeai à plaire au gros homme & à Mde Perault ; mes impertinences charmérent tout le monde : on fit mon éloge à haute voix ; mon gros homme qui toujours donnoit le ton aux autres, le chanta d'abord seul, les femmes entrérent en chorus ; je le remerciai & les louai de la maniére que

je crus qui leur étoit propre.

Je retournai chez M[de] Perault. Près d'un mois se passa à lui parler d'amour sans que j'en pusse rien obtenir. Je me lassois du rolle que je jouois avec elle, lorsqu'il s'offrit une occasion favorable à mes desseins. Je la surpris un jour dans ce négligé galand qui laisse le plaisir d'imaginer ce que l'art ajouteroit à la nature. Sa gorge d'une blancheur & d'une beauté admirable n'étoit point couverte : aussi-tôt qu'elle m'eut apperçû, elle se leva pour aller chercher un mouchoir dans un cabinet prochain ; je l'y suivis. Elle étoit parfaitement bien faite ; son deshabillé m'inspira des desirs vifs ; je les satisfis. Je vêcus quelque tems avec elle, comme j'aurois pû vivre avec une

Maîtresse d'un plus haut état.

Je ne m'étois lié avec elle, que dans le dessein d'en tirer quelque secours contre mon peu d'aisance : je ne pus jamais prendre sur moi de lui en parler. Mon ami me badina en vain de ma délicatesse : il fallut qu'il fût mon interprête ; il me fit donner en trois mois plus de cinquante louis. Je les portois à chaque fois chez M^lle^ de Falcour, à qui je faisois croire que je les gagnois au jeu.

M^lle^ de Falcour mit alors au monde un fils, dont la mort récente nous cause aujourd'hui des larmes. Je crus perdre la mère, lorsqu'elle lui donna le jour. Dans un moment que j'étois abîmé dans ma douleur, & que je désespérois de cette charmante personne : Cachez

desiroit de mourir si je devois cesser de l'aimer. Ciel ! que j'en bénis encore en ce moment ; vous me la rendites enfin ; quel excès de joie succéda à la douleur que j'avois ressentie ! non, jamais un cœur n'éprouva des situations si différentes, & des sentimens si peu ordinaires !

Mlle de Falcour sortit de danger ; que nous nous aimions alors ! quelle félicité nous trouvions à nous le dire, à nous le prouver par les attentions les plus tendres ! Plaisirs, délices, volupté, yvresse, noms foibles, je ne vous emploirai pas ! ce que nous éprouvions ne s'exprime point. Occupés sans cesse de notre amour, du bonheur de nous en parler, & de nous en convaincre, il sembloit que nous fussions seuls dans l'Uni-

vers. Je l'ai toujours eſpéré, me diſoit M^{lle} de Falcour, qu'en te conſervant ma tendreſſe, je ramenerois la tienne à ſa premiére vivacité.

Je n'étois pas digne ſans doute que la félicité ſi pure, ſi vive dont je jouiſſois alors, fût durable pour moi; elle auroit dûe l'être au moins pour celle qui la partageoit & de qui je la tenois; mais j'étois né pour faire ſon malheur, & pour les plus cruelles avantures.

M^{de} Perault piquée de ce que je ne la voyois plus, en fit confidence à une de ſes amies, & lui parla des ſommes qu'elle m'avoit données: ſon mari le ſçut, & il me fit chercher; il vint me trouver un jour: c'étoit un petit homme fort rond, qui prétendoit ne rien craindre,

mais qui dans le ſond étoit plus brutal que hardi : il me dit que ſi je ne lui rendois pas les ſommes que j'avois volées à ſa femme, il me feroit arrêter, & qu'il avoit du crédit chez les Magiſtrats ; il inſulta Mlle de Falcour, en lui diſant que c'étoit donc pour l'entretenir que j'avois fait ce vol. Ne pouvant ſoutenir ſon inſolence, je lui donnai des coups d'une canne que je trouvai ſous ma main : je le précipitai au bas de l'eſcalier, & l'y ſuivis. Le peuple s'amaſſa ; la cour en fut bientôt remplie. Dans ma fureur je frappai tout ce que je rencontrai : le Guet qui ſurvint me ſaiſit, & conduiſit Mlle de Falçour chez le Commiſſaire, où il me traîna au milieu de la plus vile canaille.

Eh quoi ! Mlle de Falçour

éprouva cette humiliation ! le cœur de cette divine perſonne fut déchiré par cette horreur ! Je n'ai point de termes pour peindre une pareille ſituation ; je ne m'occupai que du ſoin de m'excuſer auprès de Mlle de Falcour, & de lui jurer que mon état ne me touchoit que pour elle ſeule. Elle dut bien voir en ce moment tout l'amour dont je brûlois pour elle ; tout le reſpect qu'elle m'avoit inſpiré ; c'étoit pour moi braver les malheurs que de lui parler de ma paſſion ; je ne voyois dans ceux qui m'entouroient, que des témoins du culte que je lui rendois : cependant, dévoré par la douleur de ſentir que j'en allois être ſéparé, plus encore de penſer qu'elle avoit des reproches à me faire, je fus

conduit en priſon. Je connoiſſois les ſentimens du Chevalier de Mercœur ; je lui écrivis ; il vint, & me promit des ſecours.

Hélas ! c'eſt pour Mlle de Montglas que je vous en demande, m'écriai-je en me jettant dans ſes bras ; je ſuis un malheureux qui ne mérite point d'être ſecouru ; périr eſt toute mon envie, & périr dans des châtimens dignes de mes crimes ; mais n'abandonnez point Mlle de Montglas : voyez cette divine perſonne, peignez-lui mon état, mes remords, mon amour. Ah ! s'il eſt vrai que vous ayez encore pitié de moi, c'eſt d'elle dont je vous conjure de prendre ſoin, je vous en conjure par ce qu'il y a de plus ſacré.

Je ne ſçavois que penſer à

elle ; prononcer ſon nom ; frémir des malheurs que je lui avois occaſionnés, & me promettre de les réparer un jour. Je vous jure, me dit le Chevalier, que M^lle de Montglas ne manquera de rien ; tranquilliſez-vous, & ſongez que vos malheurs ſont d'une nature à pouvoir finir bientôt.

M^lle de Falcour entra au moment que le Chevalier ſe retiroit ; nous volâmes dans les bras l'un de l'autre ; nous y reſtâmes quelque tems en nous beignant de nos larmes, & ſans pouvoir articuler un mot ; je rompis le premier le ſilence. Quoi ! c'eſt vous, lui dis-je ? quoi ! vous êtes aſſez généreuſe pour venir chercher dans ces lieux affreux un amant qui eſt ſi coupable? Pouvez-vous

l'être, reprit-elle, s'il est vrai que vous m'aimiez avec cette passion que vous me montrez? Si je vous aime, poursuivis-je; hélas! ma plus grande peine seroit de vous voir douter de mon cœur; je suis un fou, que les seuls plaisirs, indépendament de ce que je vous dois, auroient dus vous attacher; mais que son destin entraînoit malgré lui aux malheurs, en l'entraînant à des crimes que je ne puis me pardonner; je pourrois, pour me justifier, entrer dans quelques détails sur notre dernier malheur; mais ce n'est que dans votre cœur que je veux trouver ma grace.

Je me jettai à ses genoux; je mouillai de mes larmes ses mains, que je baisois avec transport; il fallut nous séparer;

affreux momens ! nos cœurs se déchirerent.

Le Chevalier de Mercœur fit des démarches utiles pour me tirer de prison : l'argent fut rendu à M. Perault, qui consentit à un accommodement. Je retournai avec Mlle de Falcour ; je m'apperçus peu de jours après que ses yeux ne rencontroient jamais les miens, qu'elle ne les baissât ensuite, & je la vis prête à verser des larmes. Je lui marquai mes inquiétudes ; un mot suffisoit pour les calmer ; ma confiance en elle ne me permettoit pas de douter des assurances qu'elle me donnoit de m'aimer toujours : cependant quelque soin qu'elle prît pour arrêter le cours de ses larmes, je la surprenois quelquefois dans des momens où elle en versoit :

je la preſſai vivement de s'expliquer un jour que ſa ſituation augmentoit mes allarmes ; elle me jura qu'elle ne m'avoit jamais tant aimé ; mais elle ne me parloit plus avec cette maniére naïve qui plaiſoit ſi bien à mon cœur ; ſon diſcours fut chargé de ces ſermens auſquels la ſéduction a recours, & que le véritable amour n'employa jamais. Un ſeul ſoupir, lui dis-je, hélas ! un ſimple regard, me raſſureroit ; un diſcours étudié me fait trembler : elle pleura. Eh quoi ! pourſuivis-je, vous m'avez pardonné mes crimes, je brûle de les réparer, vous dites que vous m'aimez, je vous adore, & vous pleurez !

Mlle de Falcour jetta ſur moi un regard tendre & languiſſant : elle m'embraſſa, voulut me par-

ler, & ne le put ; j'étois dans l'agitation la plus horrible ; ses caresses me charmoient ; son silence me glaçoit d'effroi, & je n'osois le lui faire rompre ; je lui parlai à la fin ainsi. Quels desseins que je ne puis comprendre me cachent donc votre douleur & votre silence ? votre douleur est le comble des maux pour mon cœur qui vous adore ; vous me désespérez ; je meurs, si vous ne me rassurez pas à l'instant même : je lui dis ces derniers mots d'un air si touché, si pénétré que je la vis tout-à-coup changer de visage. Non, dit-elle, je ne vous quitterai point ; le dessein en étoit horrible : oui, je vivrai toujours avec vous, & je vous aimerai toujours : en prononçant ces mots, elle jetta ses bras sur

mon col avec l'air le plus passionné ; elle me combla alors de mille caresses nouvelles ; je les lui rendis avec la tendresse la plus vive.

Des momens si heureux pour le sentiment devoient-ils être troublés par des reflexions ? Mais Mlle de Falcour avoit conçu le dessein de me quitter ; n'étois-je plus aimé ? un autre l'étoit-il ! un cœur tel que le sien, aussi fait pour l'amour, pouvoit-il être vuide ! si je ne le remplissois plus, qui avoit pû prendre ma place ? quelles inquiétudes, quels soupçons faisoient naître dans mon cœur mes propres infidélités, mes caprices, mes torts, les soins & les vertus du Chevalier de Mercœur, la confiance enfin que Mlle de Falcour lui témoignoit,

& qu'elle lui devoit à tant d'égards...... mais le Chevalier être mon rival ! lui ! cet ami ſi généreux, qui tout récemment encore venoit de me tirer du plus grand des malheurs : d'un autre côté le principe de tant d'actions, ne pouvoit-il pas être l'amour ? ne s'y étoit-il pas porté pour plaire à une fille ſi généreuſe, ſi délicate, ſi reſpectable ? l'amour ne prend-il pas tous les jours le maſque de toutes les vertus, pour parvenir à ſes fins : je m'arrêtois ſurtout à cette idée funeſte : Mlle de Falcour avoit voulu me quitter ; ſes regards, ſes larmes, ſes careſſes, tout ce qu'elle m'avoit dit, ne me raſſuroit point contre mon effroi.

Que tu m'inquiétes à mon tour, me dit-elle ; oublie un ſe-

cret que l'amour m'a arraché ; sors de cette rêverie ; je t'aime à la fureur : je ne lui répondis pas comme je l'aurois dû. Pour essuyer ses larmes, elle tira son mouchoir, & laissa tomber une Lettre qu'elle s'empressa de ramasser : elle voulut la déchirer ; je l'en empêchai : elle me demanda en grace de ne point exiger qu'elle me la remît. J'éprouvois à la fois tant de joie de voir tout l'amour de ma Maîtresse, & tant de douleur d'avoir appris qu'elle avoit pû songer à se séparer d'avec moi, je devois d'ailleurs si bien rendre justice à son cœur, que je ne conçois pas comment il peut y avoir place dans le mien pour d'autres sentimens, que ceux de l'amour & de la douleur ; le refus cependant que me fit M^lle

de Falcour augmenta mes ſoupçons & ma jalouſie. Le Chevalier entra alors, & quand nous l'eûmes mis au fait du principe de la ſituation dans laquelle il nous trouvoit, il ſe joignit à M^lle^ de Falçour pour m'engager à ne point lire la Lettre.

Une lumiére affreuſe éclaira mes doutes en ce moment: je fus certain que j'étois trahi, & trahi pour le Chevalier de Mercœur; m'adreſſant à lui & à M^lle^ de Falcour, cruels qui vous êtes, leur dis-je, je le vois trop; vous vous êtes joués de ma ſimplicité; trop de confiance dans l'amour de l'un, & dans l'amitié de l'autre, m'a fait déteſter la jalouſie que j'avois conçûe; je l'ai regardé comme un crime; mais vous me trompiez tous deux; vos ſoins mutuels

pour m'empêcher de lire cette Lettre, ne me prouvent que trop, que je ſuis le jouet & de celui qui l'a écrite & de celle qui l'a reçûe.

Je me retirai dans une chambre prochaine, le cœur plein de trouble & de jalouſie ; le Chevalier m'y ſuivit. Dans un autre tems, me dit-il, je me vangerois de vous, & je vangerois M^lle^ de Móntglas en vous abandonnant à vos ſoupçons injuſtes ; mais vous êtes malheureux & jaloux, vous m'inſpirez une tendre compaſſion. Ecoutez-moi. Eh que puis-je entendre, lui repliquai-je ; ne ſçais-je pas le pouvoir juſte que tous deux vous avez ſur moi ; ne ſçais-je pas encore qu'en vous aimant l'un & l'autre, vous ne faites que ce que j'ai mérité ? je

vous

vous avouerai que je me suis dis cent fois que je n'étois digne, ni de votre amitié, ni de son amour. Je vous ai donné à tous deux des armes contre moi; mais je n'aurois jamais cru que vous en eussiez profité.

Je me levai sans ajouter rien de plus au Chevalier, & fus rejoindre M^lle de Falcour; je tombai à ses genoux. Vous voulez donc me donner la mort, lui dis-je? il falloit me la donner quand j'étois assez insensé pour ne pas être tout entier à vous, & quand ce crime me rendoit indigne de vivre; mais dans quel tems me parlez-vous de vous séparer de moi? dans quel tems voulez-vous me sacrifier à mon rival?

Quel mot! reprit-elle, & vous me tenez encore ce langa-

ge ? eh quoi ! toujours les mêmes injustices ; car je ne vous parle point de l'offense que vous me faites, & je veux bien ne vous pas reprocher votre peu de ménagement.

Le Chevalier ne lui en laissa pas dire d'avantage ; il me parla ainsi. J'aime à vous voir penser que je mérite le cœur d'une femme si aimable & si respectable ; je mettrois tout mon bonheur à l'obtenir, si le vôtre n'y étoit pas intéressé ; mais vous manquez à ce que vous devez à Mademoiselle, & à ce que vous me devez à moi-même ; vous êtes bien peu sage ! quelle compassion ne méritez-vous pas ! une réflexion trop naturelle pour qu'elle vous eut échappée, si vous étiez moins aveuglé, devoit vous raf-

ſurer : on écarte autant que l'on peut un rival ſoit qu'il ſoit aimé, ou qu'il ne le ſoit pas ; mais on ne travaille guéres à le rendre à ce que l'on aime ; je ſuis bien éloigné de vous reprocher les derniers ſoins que je me ſuis donné pour vous ; mais il me ſemble que ces ſoins étoient tout propres à vous tranquilliſer.

Je l'ai fait cette réflexion, lui dis-je, elle ne me raſſure point ; par quels traits de probité, & de grandeur ne doit-on pas tenter de mériter le cœur que j'ai perdu ? & je vous crois aſſez grand, aſſez généreux pour exécuter ce qu'un autre n'imagineroit ſeulement pas. Je ſuis moins héros qu'ami, me répliqu'a-t'il avec un ſourire plein de bonté, n'attribuez

point à l'héroiſme, ce qui n'eſt que l'effet de l'amitié.

Mon cœur me faiſoit tant de reproches, & je trouvois le Chevalier ſi aimable, que malgré ma confiance en lui, & mon reſpect pour Mlle de Falcour, qui ſembloit devoir s'oppoſer à mes ſoupçons, je ne pouvois les bannir de mon cœur qu'ils déchiroient.

Vous perſiſtez donc, me dit le Chevalier, à me croire votre rival ? je veux bien vous aſſurer que Mademoiſelle ignoroit que je duſſe en effet porter ce nom. Vous me forcez à lui apprendre, que dans le tems que je paroiſſois ne rien faire que pour vous ſeul, que je vous excuſois auprès d'elle; que je lui peignois votre amour, ce qui pouvoit vous faire mériter

le ſien, & réparer vos injuſtices; je me faiſois effort pour lui cacher les ſentimens que tant de charmes, & d'excellentes qualités m'ont inſpirés à moi-même; vous voulez que Mademoiſelle vous laiſſe lire une Lettre que vous croyez être de moi, elle n'en eſt point; ce mot, je crois, doit vous ſuffire, & ſi vous voulez ſuivre mon conſeil, ſûr de ſon cœur, vous ne chercherez point à pénétrer dans cette eſpéce d'énigme, vous ne vous occuperez que du ſoin de faire oublier votre injuſtice.

Dans quelle agitation nouvelle me jetta le diſcours du Chevalier! au même inſtant qu'il paroiſſoit vouloir me guérir de mes ſoupçons; il ſe déclaroit amoureux, & ſe peignoit avec des ſentimens que

je lui devois craindre auprès de Mlle de Falcour. Si j'eusse été moins aveuglé alors, j'aurois compris sans peine qu'un homme tel que lui, qu'un ami si tendre ne pouvoit avoir qu'un dessein sage & utile pour moi, & quoique défavorable à mon amour, la raison m'eut au moins justifié le Chevalier; mais alors que je le trouvai cruel! mon cœur s'ouvrit presque à la haine. Mlle de Falcour crut concevoir le dessein du Chevalier.

Le discours que vous venez de tenir, lui dit-elle avec une fierté noble, a un objet que je devine aisément; je l'ai toujours pensé, que vos vœux étoient pour qu'il ne vêcut point avec moi, & vous avez dû le croire, qu'après ce que vous venez de me dire, con-

noiſſant d'ailleurs ſa jalouſie, je ne balancerois point à me déterminer enfin à ce que le ſeul honneur m'eut dû preſcrire plutôt. L'amour au reſte que je conſerverai toujours pour lui, ajouta-t'elle en me regardant avec des yeux d'où couloient quelques pleurs, eſt ſi grand, qu'ils ne laiſſent pas de ſentimens dans mon cœur pour répondre au vôtre soit qu'il ſoit véritable, ou feint. Je n'euſſe voulu qu'une choſe en vous quittant tous les deux, c'eſt que tous les deux vous m'euſſiez eſtimé; que l'un ne ſe fût point haſardé à me parler d'amour, & que l'autre n'eut pas ſoupçonné le plus tendre & le plus fidéle qui fut peut-être jamais; ce qui me conſole; conſolation cruelle!

c'eſt que l'inconſtance le portera à aimer une autre que moi, & qu'il ne trouvera que moi qui aura ſçû l'aimer.

Mlle de Falcour ſe retira en me diſant ces derniers mots, & me remit la Lettre. J'étois dans cet état d'étonnement, où l'ame loin de pouvoir former des deſſeins, n'a pas même la force d'executer ceux qu'elle a formés dans un état plus tranquille; j'écoutois preſque ſans entendre, je ne ſuivis point Mlle de Falcour; revenu peu à peu à moi, mon premier mouvement fut de lire la Lettre: elle étoit conçûe en ces termes.

Comment apprendre à un amant que l'on adore, que l'on a formé le deſſein de le quitter? Ce mot me fait frémir; ne croyez pas que ce ſoient vos infidélités, vos jalouſies.

loufies injuftes qui me le faffent prononcer : eh ! quel facrifice n'ai-je pas toujours été difpofée à vous faire à cet égard ; mais je me rappelle tous les jours & avec horreur, que née d'une famille vertueufe, que née moi-même pour la vertu, je me fuis portée au dernier excès qui puiffe deshonorer une femme ; cette réflexion vient bien tard! je tremble qu'elle ne vous peigne peu d'amour ; jamais cependant je ne vous ai plus aimé ; mais les malheurs m'ont ouvert les yeux, qu'ils fervent à nous faire rentrer l'un & l'autre dans les devoirs que la probité & le fang nous prefcrivent ; pour moi, je vais retourner chez ma mere, j'y porterai un cœur tout rempli de vous. A l'égard de mon fils, la douleur de m'arracher d'avec vous eft fi vive, qu'elle ne m'en laiffe

presquè point lorsque je me prive de la douceur de le voir ; je ne puis lui donner des soins ; je vous le recommande ; vous êtes honnête homme ; ce titre seul me tranquillise sur son sort ; pourquoi ne pas ajouter, vous avez aimé sa mere, vous l'aimez encore : je prononce ces mots avec transport ?

Après la lecture de cette lettre je tombai presque sans force dans les bras du Chevalier ; je perdis tout sentiment ; je promenai mes regards dans l'appartement ; ma bouche ne pouvoit prononcer le nom de celle que mon cœur m'y faisoit chercher ; le Chevalier crut long-tems que j'allois expirer ; ses soins me rappellerent à la vie.

En ouvrant les yeux, je vis M^lle^ de Falcour : grand Dieu ! dans quel état la vis-je ; sans

force, ſans couleur, elle tenoit mes mains ſerrées dans les ſiennes, elle les baignoit de ſes larmes; ſon état eut attendri le plus barbare: que j'en fus touché!

Je céde à tant de preuves, lui dis-je avec tranſport, & en embraſſant ſes genoux; j'y céde, il eſt impoſſible de montrer tant de tendreſſe, & de ne la pas reſſentir; que je ſuis coupable! mais puis-je me reprocher de l'être, puiſque mon crime a ſervi à me rendre certain d'un bonheur dont je pouvois douter? ma jalouſie, la ſincérité de mon repentir doivent vous convaincre combien vous êtes aimée; goûtez la douceur que l'on trouve à pardonner à ce qu'on aime; on en eſt plus aimé, on en aime ſoi-même davantage.

C'eſt mourir trop de fois, reprit-elle : une mort prompte me ſeroit moins horrible ; je vous ai pardonné vos infidélités ; jugez cependant combien elles devoient être cruelles pour mon cœur ! mais m'en ſoupçonner une ſeconde fois ; l'avez-vous pû ? mon cœur vous aime trop pour vous le pardonner ; vous n'avez jamais compris juſqu'où va ma tendreſſe pour vous ; j'euſſe été trop heureuſe, ſi j'euſſe rencontré un cœur comme le mien, mais je l'ai eſpéré en vain.

Il faut, lui repliquai-je, ou que vous ſoyez ſûre de ma mort, ou que je ſois certain de ma grace ; chaque moment accroît mon amour, & la néceſſité de le rendre éternel ; mais je meurs ſi vous ne me promet-

tez point d'oublier mes ſoupçons odieux ; oui , ſi vous ne renoncez point à me quitter ; ma main terminera mes triſtes jours. Cruel que vous êtes , reprit-elle, je me ſuis expoſée pour vous à la haine, à l'indignation de ma famille & du public ; pour vous, j'ai renoncé à l'honneur & à la vertu , & vous m'avez ſoupçonné de peu d'amour ; quel prix de tant de preuves d'une paſſion ſi tendre, & ſi nouvelle ! j'en mourrai de douleur , & c'eſt ce qui peut m'arriver de plus heureux, puiſque je ne puis plus vivre avec vous.

Ne plus vivre avec moi, lui dis-je avec une triſteſſe qui peignoit la ſituation de mon cœur, & c'eſt de votre bouche que j'entends cet arrêt de ma mort !

avez-vous pû le prononcer ? ceux qui m'ont donné des ſoins pour me rappeller à la vie, dont la crainte de votre indifférence m'alloit priver, pouvoient-ils mieux ſervir votre vengeance ? Les cruels ! ils ne m'ont donc conſervé que pour que j'éprouvaſſe ce comble de l'horreur de vous voir vous-même me porter le coup de la mort ; je m'en croirois digne ſi vous ne m'aimiez plus, mais vous m'aimez & vous voulez que je meurs. Ah ! quand votre cœur n'auroit plus d'amour, eſt-il fait pour manquer de pitié ? vous avez tant de douceur dans le caractere, votre ame eſt ſi tendre, pouvez-vous conſentir à faire un malheureux ? vous ne répondez point.

Vous abuſeriez de mon état,

répliqua-t'elle, si vous exigiez de moi une réponse en ce moment; demain peut-être je serai plus tranquille. Elle se retira dans son appartement.

Son amour n'étoit point diminué ! je le voyois. Son cœur sembloit voler sans cesse sur sa bouche pour m'en assurer. Quelle confiance ne devois-je pas à sa sincérité ! j'espérois vaincre sans peine les raisons qu'elle me donnoit pour me quitter. Je les trouvois foibles contre son amour. Hélas ! j'en découvris de nouvelles qui me firent trembler. La probité m'apprit enfin ce que la délicatesse de Mademoiselle de Falcour affectoit de me cacher. Elle n'ignoroit point ce que j'avois fait pour lui procurer une aisance dont mon

dérangement l'avoit privée : je l'avois rendue pour ainsi dire complice de ma bassesse. Oui, oui, me dis-je, voilà ce que cette femme pleine d'honneur & de décence ne peut me pardonner ; elle veut fuir la cause & le témoin de sa honte ; lui avourai-je que j'ai lû dans son cœur ? non sans doute ! je la ferois rougir ! voilà ce que produiroit mon aveu.

J'envoyai chercher mon fils ; aussi-tôt qu'on me l'eut amené, je le portai à Mlle de Falcour. Voilà, lui dis-je, le fruit de l'amour le plus tendre ; qu'il en soit l'éternel lien ! Ce fils cher & innocent demande grace pour un pere coupable. Le pere s'en avoue indigne ; ses crimes ont dû étouffer dans votre cœur les sentimens qu'il

y vit autrefois, mais que le fils les faſſe renaître.

Ah, me dit-elle, vous me rendez plus de juſtice. Vous ne doutez point de l'excès de mon amour ; il eſt tel qu'il remplit mon cœur tout entier ; à peine la nature y parle-t'elle ; & c'eſt vous que j'aime en mon fils. Elle l'embraſſa & me donna un baiſer à moi-même.

Cette ſcène ſi touchante, & quelques autres ſemblables, ne firent point changer de deſſein à Mlle de Falcour ; elle me quitta, mais en me prouvant tant d'amour, que je fus forcé de la plaindre au moment qu'elle me plongoit le poignard dans le cœur.

Après m'avoir fait préparer par le Chevalier de Mercœur à recevoir ſes adieux, elle vint m'en faire des plus touchans.

pense aujourd'hui que je ne me jugai point alors trop sévérement.

Mon pere revint à Paris ; le Chevalier voulut que je retournasse avec lui, & me conseilla de lui dérober la connoissance de l'enfant que j'avois eû de M^lle^ de Falcour ; il s'offrit à en prendre soin : j'avois fait venir chez moi ce cher fils ; il me rappelloit sa mere ; il m'en adoucissoit la perte ; je le pris dans mes bras. On veut que je me sépare de toi, lui dis-je, hélas ! par l'amour que tu me fais ressentir, j'apprends ce que c'est que d'être pere, & combien ma séparation a dû coûter au mien ; s'il m'aime autant que je t'aime ; qu'elle joie va lui donner mon retour ! que je me trouve coupable par les dou-

leurs que j'ai dû lui causer ? je vous remets mon fils, poursuivis-je tendrement au Chevalier, tenez-lui lieu de pere ; sa mere vous fut chere ; ce n'est plus ma jalousie qui vous parle ; je ne veux que vous rappeller une raison de plus de vous intéresser à cet enfant ; je l'embrassai de nouveau, & lui jurai un amour de pere ; je reparus devant le mien.

Le Chevalier tâcha de lui faire sentir, qu'il avoit pû contribuer au parti que j'avois pris, & qu'une conduite différente de sa part, auroit pû m'épargner bien des malheurs. Mon pere m'assura qu'il croyoit que ma vie passée m'avoit instruit pour une vie nouvelle ; il me promit que je trouverois moins en lui un pere, qu'un

ami tendre & plein de confiance en moi : il m'ajouta, qu'après le ſcandale que j'avois donné, je ne pouvois mener une vie trop réguliére, & qu'avant que de reparoître dans le monde, il me conſeilloit de faire une retraite dans quelque maiſon religieuſe ; je conſentis ſans peine à ce qu'il exigeoit de moi ; je ne voyois plus M^lle^ de Falcour ; tous les lieux m'étoient devenus égaux.

Je me trouvai aſſez tranquille dans la maiſon où j'étois retiré ; je m'imaginai que ma tranquillité étoit le fruit des principes que j'avois puiſés dans les meilleurs Livres, & ſur tout dans les entretiens du Chevalier. Ma retraite me vit en état de réflechir. Mes avantures, mes chagrins, mes plaiſirs ne

m'avoient pas laiſſé cette liberté.

Je méditai ſur ma vie paſſée ; je me fis ces queſtions. Qu'ai-je fait, je ne dis pas pour la Religion & pour la vertu ; il n'eſt que trop vrai que j'ai tout fait contre elles, tout pour ſatisfaire mes paſſions ; mais comment m'y ſuis-je pris pour me rendre heureux ? car ſi j'ai eu un but, aſſurément voilà celui que j'ai eu. Hélas ! prompt à recevoir l'impreſſion des vices, & libre dans mon ſyſtême, j'ai mené une vie toujours agitée, toujours malheureuſe au milieu de ce qu'on nomme plaiſirs. Cependant, pourſuivis-je, tout homme aſpire à être heureux, & la nature en nous donnant ce deſir, nous indique par cela même qu'il eſt des

moyens pour parvenir à ce but ; si les passions, si les plaisirs ne peuvent pas nous y faire parvenir ; qui le peut donc ? Ah ! sans doute c'est la tranquillité de l'ame, & c'est la vertu qui procure cette tranquillité.

Après six mois de retraite mon pere me retira de la maison qu'il m'avoit choisie ; je crus moi-même que j'étois changé, mais je ne fus pas longtems sans apprendre qu'il est aisé d'être Phisophe dans la solitude, & lorsque rien ne remue les passions, mais que le monde les réveille promptement dans un cœur qui est fait pour elles.

Je l'avouerai, six mois, je ne dis pas de vertu, mais de son image, m'ont rendu plus heureux que tant de jours passés dans

dans ce que j'appellai encore depuis les plaisirs. Je me livrai peu à peu à la volupté ; je suivis l'ascendant qui m'y entraînoit.

Je vous ai accoutumé à des légéretés, à des inconstances, qui me détachoient quelquefois de Mlle de Falcour ; mon caractére a dû vous peindre un homme très-propre à oublier enfin un objet absent ; je ne poussai pas jusques-là l'ingratitude à l'égard de Mlle de Falcour ; mais l'amour & l'honneur qui quelquefois s'aident si bien l'un l'autre ne me parlerent point comme ils le devoient en faveur de Mlle de Falcour.

Quelques mois après que je fus rentré dans le monde, je m'attachai à une jeune personne nommée Julie ; je me trou-

vai un jour à côté d'elle dans une loge à l'Opera ; sa mere l'y accompagnoit : autant l'une avoit un air de douceur & de modestie, autant l'autre offroit-elle une figure hardie & méprisable ; elle parloit volontiers ; je sçus bientôt qu'elle demeuroit proche l'Opera ; & qu'elle n'avoit pour toute famille, que la belle personne qui étoit avec elle ; la fille m'intéressa trop, pour ne pas faire beaucoup de politesse à la mere ; je lui offris le bras jusques chez elle ; elle l'accepta, & me pria de partager le souper de la Veuve.

Julie eut pendant le souper un air de retenue trop naturel, pour que je pusse le soupçonner d'affectation ; elle ne parla presque point, & ne dit que des choses fort sensées. La li-

berté de la mere, la retenue de la fille formoient un contraste parfait; je n'ignorois pas que de pareils contrastes ont souvent le même objet, cependant je ne pus me méfier de la fille, & me contentai de mépriser beaucoup la mere.

Elle me proposa le lendemain de les mener au Bois de Boulogne; Julie feignit d'être incommodée, & rompit la partie; la mere la renoua pour un autre jour, elle fut exécutée.

Nous eûmes pour quatriéme Dorville, homme que je croyois ne connoître que les filles publiques, & n'être guéres reçu que chez elles; homme d'ailleurs que ses mœurs & la mauvaise compagnie pour laquelle seule il est né, ont rendu tout-à-fait méprisable, il augmenta

la mauvaiſe opinion que j'avois de la mere de Julie ; il s'en fallut peu qu'il ne me la fit comprendre elle-même, dans le mépris que je faiſois de ſa mere ; mais ſa beauté, tout ce que j'avois remarqué en elle de douceur & de décence, me força de ſuſpendre mon jugement ; je me livrai ſeulement à mon amour avec une méfiance que je ſouhaitois être injuſte.

Notre compagnon de promenade, le plus grand parleur que j'euſſe encore rencontré, m'offrit bien des occaſions de dire à Julie des choſes flateuſes ; elle les reçut avec politeſſe, mais d'une maniere qui ſembloit me dire, ne profitez pas des libertés que ma mere pourroit paroître autoriſer, & accordez-moi des ſentimens d'eſti-

me, qu'avec le tems vous avouerez que je mérite.

Julie avoit autant de ſoins de faire manquer les parties, que ſa mere en prenoit à les faire naître : Julie s'apperçut que je déſirois de l'entretenir ſeule, & ſans affectation elle évitoit toujours de m'en laiſſer le moyen.

Pendant que je ſongeois à me faire aimer, & que mon amour croiſſoit tous les jours, le Chevalier de Mercœur qui avoit appris ma nouvelle liaiſon, ſouffroit avec peine le myſtére que je lui en faiſois ; il connoiſſoit mon cœur, ſon penchant à l'amour ; mais il me ſouhaitoit un attachement qui me fît honneur, & qui pût me rendre aimable & ſociable ; affectant un jour un air plus ſé-

actions qui ne tirent à aucune conséquence : voulez-vous renoncer à la societé des honnêtes gens, pour vivre avec des femmes que vous n'oserez avouer ?

Il me peignit avec force les dangers que l'on couroit avec ces sortes de femmes du côté de la fortune, & du côté de l'honneur : il me nomma le plus grand nombre de ceux qui sont connus pour vivre, comme il craignoit que moi-même je ne vêcusse un jour : il me fit voir tous ces hommes ou ruinés, ou prêts à l'être, & presque tous universellement méprisés : aimez, me dit-il enfin, mais fuyez ces femmes que l'on ne peut voir sans deshonneur, & presqu'aussi souvent sans se corrompre le cœur.

Langage

Langage d'un homme, lui répondis-je, qui, ſur le retour de l'âge, veut épuiſer le ſentiment après avoir épuiſé les plaiſirs : vos vertueuſes font périr d'ennui au premier approche, & pour peu qu'on entreprenne avec elles, le maſque tombe, & laiſſe voir qu'à peu de choſe près, toutes les femmes ſe reſſemblent; langage d'un étourdi, reprit-il à ſon tour. Au reſte, pourſuivis-je, puiſque ma gloire vous eſt ſi chere, ſçachez que Julie n'y peut faire aucun tort. Je lui parlai de Julie ſur le ton d'une fille reſpectable, malheureuſe d'avoir une mere comme la ſienne, digne enfin d'être plainte, & d'être eſtimée : l'amour vous aveugle, me repliqua-t-il, & vous en ſerez la dupe : Julie vous trompe

par un extérieur de vertu ; mais pour rompre avec elle, il devroit vous suffire de ce que l'on pense de sa mere, & d'elle-même.

Je combattis les discours du Chevalier, je revis Julie ; ses maniéres, quelquefois même ses regards avoient involontairement quelque chose de flatteur, qui pouvoit m'assurer qu'elle avoit pour moi les sentimens que je lui souhaitois, mais elle évitoit toujours de se trouver seule avec moi : elle l'évitoit d'une maniére si peu affectée, qu'il n'y avoit que l'intérêt que j'avois à l'examiner qui pût m'en faire appercevoir ; le tems cependant approchoit que je devois parler de mon amour.

Julie avoit une mémoire heu-

reuſe, qu'elle ornoit tous les jours de ce que nos meilleurs Poëtes ont de plus excellent. Zaïre faiſoit alors le charme du Théatre; Jülie ſçavoit le rôle de Zaïre, j'avois appris celui d'Orofmane; je m'offris à jouer avec Julie, & je rendis avec la paſſion la plus tendre, ces deux vers :

Je vous aime Zaïre, & j'attends de votre
ame,
Un amour qui réponde à ma brûlante flâme.

Je ſentis que la main de Julie trembloit dans la mienne; je la lui ſerrai, elle rougit, & me répondit avec aſſez de trouble, pour me faire penſer que je ſaiſiſſois un moyen de lui plaire.

Je lui envoyai dès le lendemain une des éditions de Zaï-

re, où se trouve une Epître de l'Auteur à M^lle Gaussin : l'Auteur après avoir peint dans son Epître le bonheur de celui qui oubliant l'univers aux genoux de cette Actrice charmante, lui parle d'amour, lui en reparle encore, finit en lui disant :

Mais malheureux qui n'en parle qu'en vers.

Julie m'inspiroit la même pensée, elle étoit si bien exprimée, elle me convenoit si bien, qu'à côté du vers qui la rendoit, j'écrivis ces lignes : *Les cœurs sensibles se devinent, & si celui de Julie l'étoit pour moi, elle sçauroit combien ce vers m'a donné de joye en me retraçant mes propres sentimens.* Julie m'avoit remis mon Livre, je vis ces mots au bas de ma petite note : *Un cœur qui se dit sensible, &*

qui convient que les cœurs sensibles se devinent, est fort commode pour les préjugés, ou pour la modestie du sexe.

Je fus dès le jour même chez Julie; je lui avouai, qu'enhardi par le plus tendre amour, j'avois interprêté sa réponse aussi favorablement que l'homme le plus vain l'eut pû faire : je vois, me répondit-elle avec le plus aimable sourire, qu'il faut désormais que nous nous parlions sans détour; nos sentimens nous sont trop connus, les miens sont tels que je crois que la sincerité des vôtres le mérite.

Cet aveu me combla de joie; nous prîmes bientôt les noms, elle de Zaïre, & moi d'Orosmane. Orosmane se servit du langage simple de la prose pour parler d'amour à sa chere Zaïre,

& Zaïre lui répondit dans le même langage, soit dans les entretiens, soit dans les Lettres qui y succéderent tous les jours.

Mon pere qui connoissoit ma disposition au dérangement, n'étoit pas prodigue avec moi; ma situation ne me permettoit pas de faire avec la mere de Julie toutes les dépenses qu'elle eut souhaitées; elle me le fit entendre. Julie au contraire me marqua avec sincérité les chagrins que lui causoient celles que je faisois.

De grace, me disoit-elle, rendez-moi justice, soyez persuadé que je ne pense point comme le plus grand nombre des jeunes personnes qui n'aiment que les fêtes & les plaisirs; le seul dont j'aye besoin

aujourd'hui, est de vous voir, est d'avoir votre cœur; ce sont vos sentimens, non des fêtes & des dehors brillans qui peuvent m'attacher. Vous aimer! être aimée de vous, converser avec vous! voilà le seul plaisir qui puisse faire le bonheur de ma vie.

Le commerce charmant que j'avois avec Julie étoit souvent troublé par les inquiétudes que me donnoit le caractére de sa mere, & celui de Dorville. Julie étoit pour moi ce que la tendre Tourterelle est à sa moitié, qui la voit entourée par des oiseaux de proye. Je ne doutois plus que la mere n'eut des intentions fort contraires à mon amour; & à l'égard de Dorville, je sçavois bien qu'il étoit homme à l'aider dans ses mauvais desseins.

J'étois agité par la crainte de perdre Julie, lorſque Dorville amena chez la mere de cette fille aimable, un Magiſtat auſſi connu par ſon avarice, que par ſon goût décidé pour les filles de plaiſirs, & aſſurément ce n'eſt pas par reconnoiſſance.

Quelque fût ſon motif, Julie ne prenoit pas beaucoup de ſoins de cacher les ſentimens qu'elle avoit pour moi ; je lui diſois quelquefois qu'ayant à réparer le tort que lui faiſoit ſa mere, elle ne pouvoit trop veiller ſur elle même ; mon rival s'apperçut de la préférence qu'elle m'accordoit, & marqua des inquiétudes à la mere de ma maîtreſſe.

Cette honnête femme lui dit qu'il ne tenoit qu'à lui de ſe tranquilliſer ; que s'il vouloit

s'expliquer plus clairement qu'il ne l'avoit encore fait, bientôt je ne lui donnerois plus d'ombrage. Julie témoin de ce discours n'y répondit que par des larmes; l'horreur qu'il lui inspira l'obligea de se retirer: j'arrivai au moment qu'elle entroit dans sa chambre, elle m'y reçut pour la premiére fois.

Vous avez vû mes larmes, me dit-elle, ce ne sont pas les seules que l'honneur, & vous m'avez fait verser: les femmes en répandent souvent par artifice, & la crainte de faire naître un soupçon si odieux m'a rendue maîtresse de vous dérober les miennes; mais jugez si je dois vous cacher le sujet de celles que vous avez vû couler: elle m'apprit ce qui venoit de lui arriver.

Que je vous plains, m'écriai-je tendrement, & que je vous admire ! une si coupable mere méritoit-elle une si vertueuse fille ? Elle passa en ce moment avec mon rival, dont la vûe excita dans mon cœur un mouvement violent. Vois-moi, lui dis-je, aux genoux de celle que tu veux deshonorer ; tombes-y toi-même pour rendre hommage à ses vertus ; mais crains que je t'y trouve comme amant ; tu vois où m'emporte mon amour & mon respect pour elle ; si jamais tu oses parler de cette scène, je le jure par ma chere Julie, je te punirai de ton indiscrétion.

J'avois affaire au plus lâche de tous les hommes, & j'ai bien ri depuis de mon pathétique involontaire ; mais alors

j'en demandai pardon à Julie. L'amour a été cause de cette faute, me répondit-elle, il en est l'excuse, & il obtient aisément le pardon des fautes qu'il fait commettre.

Mon rival avoit trouvé que la mere de Julie portoit ses prétentions trop haut, & dans le moment qu'il m'avoit rencontré, il se retiroit dans le dessein de ne plus songer à Julie. La mere de cette personne si intéressante, fut par cette raison peu indisposée contre moi ; je crus même pouvoir me hasarder à lui parler de sa fille ; mais elle m'arrêta en me tenant le propos que tiennent la plûpart de ces sortes de femmes : j'ai moins besoin de conseils que d'argent. Ma réplique fut de lui offrir trente pistoles que j'a-

vois ſur moi, elle les accepta, & cet impromptu me gagna ſon amitié ; elle crut ſans doute qu'elle me devoit être précieuſe, car elle m'offrit ſouvent les moyens de la conſerver ; c'étoit de petits myſtéres entre elle & moi dont ſa fille n'étoit jamais inſtruite.

Un Amériquain ſe mit depuis ſur les rangs ; il me donna de l'inquiétude ; je l'avouai à Julie, en lui proteſtant que ſa vertu autant que ſon amour me raſſuroit.

L'Amériquain auſſi généreux que riche, étoit fait pour terminer promptement avec la mere de Julie ; comment parer ce coup ? Je pris le parti de lui faire une querelle au jeu ; j'eſpérois qu'il me répondroit avec chaleur, & que nous nous batte-

rions. Il se deffendit en homme du monde qui rioit dans son ame de ma jalousie, m'en plaignoit, & vouloit malgré moi me sauver une étourderie ; nous sortîmes ensemble. Vous m'avez fait-là une jolie querelle, me dit-il, & cela pour les beaux yeux de M^lle Julie ; je ne suis point dupe en effet de votre mauvaise humeur, je ne le suis pas plus de moi-même ; vous n'êtes pas fait pour me craindre auprès de votre belle ; mais vous redoutez ma fortune auprès de sa mere : si j'étois aussi amoureux de sa charmante fille que vous l'êtes, je ne vous la céderois assurément pas ; mais pouvant trouver dans une autre ce que je desirois en elle, je vous la céde volontiers ; voyez si à ce prix on peut vivre votre ami.

Ce discours blessa les sentimens que j'avois pour Julie ; mon cœur souffrit avec peine que l'on parlât en ces termes d'une femme que j'estimois. Je ne reconnois point vos droits sur Julie, lui dis-je, mais je sçais que vous manquez aux égards que vous lui devez.

Pendant que je lui répondois ainsi, il faisoit avancer son carosse, & il me pria d'y accepter une place pour venir faire un tour de Cours avec lui ; je montai dans son carosse. Pour un jeune François, me dit-il, vous avez un caractére bien admirable : aimer assez une femme pour être capable de jalousie, & l'estimer assez pour vouloir qu'on la respecte, bien loin d'en parler soi-même indiscrétement ; voilà en vérité une façon de penser qui n'a pas be-

ſoin d'être rare pour être trouvée charmante. Parlons plus ſérieuſement.

Votre Julie eſt aimable, faites-en votre maîtreſſe, mais n'ayez point pour elle des ſentimens qui pourroient vous mener trop loin; & d'ailleurs paſſez-moi cette vérité, rien ne fait plus de tort que de montrer trop d'eſtime pour une femme qu'on peut aimer par foibleſſe, mais qu'on doit mépriſer par ſentiment.

Peut-on s'offenſer des diſcours d'un honnête homme, qui n'a d'autre vûe que de vous épargner ou des ridicules, ou des malheurs? Je crus devoir des égards à celui qui me montroit de la franchiſe & de l'amitié.

Que vous a fait Julie, lui dis-je, pour la confondre dans

la classe des Courtisannes ? méprisez sa mere, détestez-la ; mais plaignez la fille, elle a des vertus qui doivent la rendre chere à qui pense comme vous. Eh ! quoi de plus intéressant qu'une jeune personne qui indépendament des dangers auxquels l'exposent sa jeunesse & ses charmes, a encore à combattre contre l'autorité & les desseins de sa mere, & sur tout qui résiste à tant d'écueils, sans être soutenue par l'espérance d'en être plus estimée ; car voilà quelle est la situation de Julie.

Je ne pus amener mon Amériquain aux sentimens favorables que je lui souhaitois pour Julie ; l'éloge que j'en fis augmenta un amour dont, ni les discours qu'on m'en tenoit, ni le chagrin & l'humiliation que ces

ces discours me causoient, ne purent me détourner.

J'acceptai au reste le parti que m'offroit l'Américain, & il ne revint plus chez la mere de Julie : elle se douta bien que j'en étois la cause ; j'essuiai une scène des plus violentes de sa part ; elle porta les choses jusqu'à me ménacer du poison.

Plein d'amour pour la fille, mais de haine & d'horreur pour la mere, je pensai que je devois me faire cet effort d'éviter l'une pour ne plus voir l'autre ; je dis à Julie avec une tendresse où je tâchois de faire dominer la raison, qu'il étoit de l'intérêt de son propre repos, que je me retirasse, qu'il falloit mettre fin à des scènes qui nous tuoient l'un & l'autre, & attendre des tems plus heu-

reux ; je la conjurai d'être aussi sûre que l'absence ne lui feroit rien perdre de ses droits sur mon cœur ; que j'étois certain qu'elle se conduiroit toujours avec la même noblesse que j'avois vû dans ses sentimens.

Ai-je mérité, me répondit-elle avec l'air le plus touchant, ai-je mérité que vous me rendissiez la victime des emportemens de ma mere ! vous les braveriez ces emportemens si vous m'aimiez autant que vous me l'avez juré tant de fois ; vous trouveriez contr'eux plus de force qu'il n'en faut dans votre amour & dans le mien, si le vôtre lui étoit égal.

Ma chere Julie, lui dis-je, quel pouvoir funeste vos charmes & vos vertus vous ont don-

né ſur mon cœur ! il vaudroit mieux pour vous, que je ne vous euſſe jamais aimé ; j'ai attiré ſur vous & ſur moi la haine de votre mere, & puis-je me reprocher ce malheur, puiſque je ne l'ai attiré que pour avoir montré des ſentimens qui nous font honneur à tous deux. Mais votre mere eſt une furie qui nous perſécutera ſans ceſſe, & dont l'un & l'autre nous avons tout à redouter ; je ſçais bien le ſeul parti que j'aurois à lui propoſer ; mais par le ſecret important que je vais vous confier, jugez ſi je dois écouter mon cœur ou mon devoir.

Sans lui nommer M^lle de Falcour, dont je lui fis le portrait comme je l'euſſe fait dans la plus grande force de ma paſſion, je lui

appris que j'avois juré à cette femme à qui je devois tout, de ne jamais diſpoſer de ma main qu'en ſa faveur, ou du moins ſans ſon aveu. Belle Julie, pourſuivis-je, vos charmes ſeuls pouvoient me faire manquer à la conſtance que je reconnois lui devoir; vous êtes mon excuſe pour mon infidélité; mais peut-on admettre des excuſes dans les choſes qui intéreſſent l'honneur & la probité? Pour moi, je ne crains point de vous le dire, je ſens que quand même j'aurois encore plus aimé celle à qui je me ſuis promis, vous l'emporteriez ſur elle dans mon cœur; mais que la reconnoiſſance & l'honneur, (quoiqu'il m'en puiſſe coûter) ſeront les ſeules loix qui ſeront écoutées.

Que j'aime de pareils ſentimens, me répondit-elle, mais ſurtout qu'ils vont me mettre à mon aiſe avec vous ; je vous l'avouerai maintenant. J'ai crains que mes procédés dont vous m'avez ſi ſouvent loué, ne vous fiſſent prendre de fauſſes idées de moi : oui, j'ai crains que vous ne me ſoupçonnaſſiez d'affecter des ſentimens, des vertus avec vous, que pour vous amener à un engagement ſérieux, plus utile pour moi, qu'un commerce deshonorant & paſſager. Vous ne connoiſſez pas aſſez le fond de mon cœur ; ma ſituation, les deſſeins de ma mere, ſont ſi fort contre moi, que mes craintes n'étoient peut-être que trop bien fondées. Quelle va être maintenant ma joie ! je vous aimerez, & vous ſe-

rez sûr que c'est pour vous seul ; vous ne me serez point infidéle ; qui a pû vous quitter, mériteroit que vous le fussiez pour elle ; mais sçachant mieux vous aimer, je sçaurai conserver ma conquête.

La mere de Julie nous surprit au milieu des charmes de cet entretien. Courage Monsieur, me dit-elle voyant que je baisois la main de sa fille, c'est grand dommage sans doute, que je sois arrivée sitôt ; vous débutiez trop bien, pour ne pas finir encore mieux. Eh vous, Mlle la vertueuse, qui rebutez tous les amans, & qui, si je n'y mets ordre, ferez un désert de ma maison ; vous me donnez-là de belles preuves de votre sagesse. Elle traita sa fille avec une dureté qui me fut in-

ſupportable. Pouvez-vous agir ſi cruellement, lui dis-je, avec une fille ſi aimable ? ne lui reprochez point des bontés qui n'ont rien de criminel, & qui me rendent aſſez heureux pour ne lui demander rien de plus : s'il eſt vrai qu'elle m'aime, elle aime un homme à qui ſa vertu eſt chere, & qui fait trop de cas de ſes ſentimens pour en abuſer jamais. La mere m'interrompit, & me parla dans les termes les plus outrageans & les plus bas : quelles ſcènes j'avois continuellement à ſoutenir, & quel changemnt de ſcènes entre la fille & la mere ? touché, attendri par les larmes de la fille, je me voyois quelquefois prêt à en répandre de rage contre la mere : je venois d'entendre les ſentimens les

plus nobles, les plus touchans, j'avois à en essuyer des plus humilians pour un honnête homme qui aime ; je me voyois tantôt tendrement aimé, & tantôt menacé de ce que la vengeance a de plus terrible & de plus funeste ; mon ame passoit sans cesse de l'amour à la haine, & de l'estime à l'horreur ; je manquois à ce que je vous devois, oh ma chere Falcour ! je méritois bien tous les maux dont j'étois la proie.

Je souffrois trop, & depuis trop long-tems ; outré des procédés de la mere, je résolus, quoi qu'il m'en pu coûter, de sacrifier ma tendresse à ma tranquillité ; & voyant que Julie combattoit mes raisons avec force, je pris le prétexte de la jalousie ; je feignis qu'un homme

me aimable m'en avoit inſpirée. Je quittai un ſoir Julie en la lui avouant, & en lui jurant de ne la jamais revoir. Qu'il m'en coûtât de feindre cette jalouſie! quelle fût cruelle pour Julie & pour moi! Je reçus une Lettre touchante de la part de Julie.

Je renouai de nouveau avec elle; je la ſollicitai de me rendre heureux pour couronner notre raccommodement: elle m'oppoſa les ſentimens les plus vertueux. Sa mere arriva lorſque je les combattois; l'attaque étoit aſſez vive; la mere de Julie n'étoit point femme à manquer une pareille occaſion de tirer de moi un tribut. Je ſortis ſans avoir obtenu les faveurs de Julie, & j'agis avec la mere comme ſi j'euſſe été heureux. C'eſt être trop dupe, me dis-je;

bli. Je garderai donc le ſilence ; mais de grace qu'il ne vous empêche point de ſentir combien vous m'avez bleſſée, loin de vous devenir un titre pour eſpérer de réuſſir.

Après le deſſein que j'avois formé, cette Lettre eut été une précaution aſſez inutile, mais Julie évita de ſe trouver tête à tête avec moi. Je lui en demandai en vain la grace : il fallut que j'euſſe recours à un Domeſtique, qui vint m'avertir un jour que la mere de Julie étoit ſortie. Je trouvai Julie ſeule ; ce moment étoit déciſif, & j'avois juré d'en profiter : Julie étoit occupée à écrire, & ſi occupée qu'elle ne me vit, ni ne m'entendit. Je fus curieux de ſçavoir ce qu'elle écrivoit ; c'étoit des vers ; quand ſa piéce

ſut achevée ; elle la lut haut ; elle finiſſoit ainſi :

De quelle volupté mon ame eſt enivrée,
Quand de mon cher amant je me vois adorée !
Cher amant ! ma vertu s'oppoſe à ton bonheur ;
Mon amour eſt plus fort ! tu ſeras mon vainqueur.

L'amour te l'amene, lui dis-je en tombant à ſes genoux, rend-le heureux cet amant qui t'occupe & qui t'adore ; rend-le heureux. Eh ! n'eſt-ce pas l'être aſſez, reprit-elle tendrement, & en me tendant les bras avec douceur, n'eſt-ce pas l'être aſſez, que de voir que je ne penſe qu'à toi, que je ne ſuis remplie que de ton idée ? me demander plus, c'eſt offenſer ma vertu ; laiſſe-moi t'aimer ſans la bleſſer, notre amour n'en ſera que plus durable.

La force, lui dis-je, pourroit m'obtenir la victoire sur toi, mais je ne puis consentir à être heureux sans ton aveu : n'as-tu pas assez combattue ? écoute enfin l'amour, céde à mes desirs ; je la serrai alors dans mes bras, elle s'en arracha : une femme a toujours assez de force lorsqu'elle a assez de vertu. Julie cependant étoit dans la plus grande agitation ; je la rejoignis sur un fauteuil, où son trouble l'avoit fait tomber : je tentai de nouveau par mes discours & par mes caresses d'obtenir la derniére faveur. Vous m'offensez, me dit-elle, vous m'outragez ; qui aime sans respect n'est pas digne de mon cœur ; je renoncerois à la possession du vôtre, si la perte de mon honneur en devoit être le prix.

Je ne pouvois croire alors qu'une femme aimât, & pût opposer tant de résistance. Vous ne m'aimez point, lui répondis-je avec douleur ; je ne voulois devoir des plaisirs qu'à l'amour, & puisque vous n'en avez point, ne craignez rien. Je m'éloignai de Julie. Mon reproche l'attrista ; elle me tint le discours le plus tendre ; je volai à ses genoux. Après bien des combats, elle me rendit heureux. La honte, la vertu, l'amour se peignirent dans ses yeux timides & attendris. Elle se reprochoit sa foiblesse, versoit des larmes, & me combloit de caresses.

Ses charmes & les vûes que l'on sçavoit que sa mere avoit sur elle, lui attiroient tous les jours quelques connoissances

nouvelles ; elle faisoit manquer les parties autant qu'elle le pouvoit, & surtout celles dont je ne pouvois pas être ; elle étoit née avec un caractére de vertu, qui lui rendoit horribles les idées qu'elle voyoit que l'on avoit d'elle. Sa générosité seule lui eût fait supporter avec peine les dépenses que les hommes faisoient quelquefois pour elle. Je lui connus ce sentiment, & la priai de ne pas refuser de la main d'un ami, de quoi mettre sa délicatesse en repos. Mon ame n'est point fausse, me répondit-elle, elle ne pourroit consentir que je me donnasse un air de générosité aux dépens d'un autre ; si j'acceptois votre offre, ce seroit pour vous en attribuer tout l'honneur.

Julie étoit peu disposée à ac-

cepter ma propoſition, & depuis même qu'elle m'avoit accordée les derniéres faveurs, elle en étoit devenue plus difficile à recevoir de moi les plus petits préſens. C'eſt ainſi qu'elle me donnoit tous les jours des preuves de ſa générosité, & de ſa candeur : je la ſoupçonnois quelquefois d'artifice, mais auſſi-tôt je m'en voulois du mal ; je ſentois que j'avois beſoin de l'eſtimer, & lorſque nous jouions enſemble les ſcènes d'entre Oroſmane & Zaïre, je ne lui rendois aucun vers d'une maniére plus vraie & plus naturelle que ceux-ci.

L'art n'eſt point fait pour toi, tu n'en as pas beſoin ;
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie,
L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Sa mere cependant ſongeoit

propres ſermens ? manquerai-je à ce que je dois à M[lle] de Falcour, dont je connois ſi bien les ſentimens, pour couronner peut-être les artifices de Julie ? le ſang dont elle eſt née eſt-il fait pour les vertus ? & eſt-il ſi difficile aux perſonnes de ſon ſexe de jouer tous les rolles, qu'elles ont entrepris ? .... Non, Julie n'eſt point faite pour être ſoupçonnée ; je l'ai trop ſuivie, trop étudiée ; ſon art ne m'eut point échappé ; ſon cœur a toujours agi, ſon cœur plein de candeur & de vertu ; je lui dois plus de confiance, & c'eſt à moi ſeul que mes ſoupçons ſont tort...... Dernier obſtacle, que je ne puis ni ne dois vaincre ! Généreuſe Falcour, vous avez reçue ma parole ; mais dans quel tems l'avez-vous reçue ?

vous

vous m'aimiez alors; le tems, qui détruit tout, ne m'a-t'il point détruit dans votre cœur? que je ſuis incertain, malheureux, foible, & déſeſpéré! Julie m'écrivit.

Dans quelle ſituation êtes-vous, tandis que je ſuis dévorée de la douleur la plus affreuſe? tout dort, & je veille pour vous écrire, pour vous jurer que je vous aime, & pour vous rendre compte de ce que l'amour autant que la vertu m'a fait faire: auſſi-tôt que vous fûtes ſorti, ma mere me combla de careſſes; me plaignit de mon amour pour vous. vous peignit enſuite preſqu'auſſi charmant que je vous trouve; elle m'ajouta que lorſque la partie ſeroit liée avec le Chevalier Daumat, il falloit que vous vinſſiez de tems en tems: me parler de vous, c'étoit le moyen de ſe

quand je descendis chez mon pere ; je le priai, je le pressai au nom de tout ce qu'il y avoit de plus sacré pour lui, de ne me point refuser d'épouser Julie. Il me fit cette question. Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé cette grace à l'égard de Mlle de Falcour ? La timidité, lui répondis je, la délicatesse de ne vouloir pas vous apprendre le nom de celle que vous sçaviez m'avoir rendu heureux, cette crainte surtout, que dès que vous sçauriez son nom, je ne pourrois plus exécuter le dessein que j'avois formé, furent les raisons qui m'arrêterent. Mon pere reprit la parole, il me dit, qu'avant de me rien promettre, il vouloit voir Julie, & l'entretenir sans moi. Je volai chez elle : on refusa

de m'y faire parler ; sa mere en avoit donné l'ordre. Je fus chez la Coûturiere ; je lui demandai la grace de me faire voir Julie le jour même. Mon dessein étoit de la servir, me répondit-elle, mais non pas dans ses amours ; elle ma beaucoup intéressée, comme une jeune personne que j'ai crue fort sage, & que sa mere vouloit perdre, mais elle se trompe si elle me croit capable de lui rendre d'autres services.

Je lui peignis en vain la nature des sentimens que j'avois pour Julie ; je lui parlai en vain de mes intentions, de mes vûes ; je ne pus la toucher ; elle fut inflexible ; je rentrai chez mon pere désespéré de tout ce qui m'étoit arrivé ; j'étois hors de moi. Le Cheva-

Ah ! le Clerc achevez de me déſeſpérer. Elle prit l'air d'une femme qui s'intéreſſoit ſincérement à ce qui me regardoit ; elle me dit qu'elle ne pouvoit voir, ſans m'en avertir, qu'on voulût ſe jouer d'un Cavalier comme moi, que tout le but de ſes maîtreſſes étoit de me tromper, & de m'amener à un mariage qui me deshonoreroit ; elle me peignit Julie comme une coquette habile, elle inventa des hiſtoires contre elle.

Devois-je croire ce que l'on m'en diſoit ? devois-je ajouter foi au diſcours de ce Domeſtique ? mais pourquoi auroit-elle voulu me tromper ? quel intérêt y avoit-elle ? Le Chevalier de Mercœur vint me voir : je ne lui cachai ni la lettre de Julie, ni ce qu'on m'a-

voit dit & d'elle & de ſa mere.

Si j'en crois mon cœur, ajoutai-je, le Domeſtique n'eſt pas venu de lui-même. Il m'a été envoyé par la mere ; ce monſtre a autant de noirceur, que ſa fille a de candeur & de vertu. Hélas ! je frémis, Julie eſt capable de ſe donner la mort pour échapper à l'infamie. J'étois dans la plus cruelle agitation, lorſque Julie me fit tenir cette Lettre.

Etoit-ce pour ſauver mon honneur, ou bien la douleur que me cauſoit la crainte de votre indifférence ſur mes malheurs, m'étoit-elle tellement inſupportable, que je ne pouvois plus vivre ? mais le couteau étoit levé ; j'allois me frapper, lorſque j'ai ſçu que vous étiez venu ici, & que vous aviez été chez cette femme où j'eſpere vous voir. Le Chevalier

Daumal m'a promis de se retirer peu à peu, & puisque je puis espérer que l'horrible dessein de ma mere ne s'exécutera pas, & que vous m'aimez encore, je vivrai; adieu, soyez sûr que je ne ferai jamais rien que vous puissiez me reprocher.

Mon cher Chevalier, m'écriai-je après avoir lû cette lettre, je veux revoir Julie; me trompât-elle, ce que je ne puis croire, l'erreur même me plairoit avec elle; elle ne me trompe point! son ame est trop vraie. Mais vous sçavez quels sont mes soupçons sur sa mere! Eh bien, reprit sévérement le Chevalier, voyez Julie; donnez-vous même pour belle mere la plus détestable de toutes les femmes; deshonorez-vous, deshonorez votre famille, ne vous conten-

tez pas de lui donner à rougir de vos ſentimens, faites-la rougir encore de l'horreur de ceux de la mere de Julie; car je veux bien ne vous point parler de Julie; adieu, c'eſt de ce jour ſeulement que je vous crois indigne de mon amitié; n'y comptez plus.

Il ſe retira à ces mots; je le ſuivis, l'embraſſai avec tranſport, & lui peignis la mort moins cruelle pour moi que la perte de ſon amitié; le prix qu'il mit au bonheur de la conſerver, fut de partir avec lui pour la campagne: j'y éprouvai de rudes combats; cent fois je voulus revenir pour offrir des ſecours à Julie, un ſentiment intérieur me la juſtifia, me dit, qu'elle ne me trompoit point, & que j'étois un barbare envers elle;

mais le Chevalier me rappella mes anciennes folies, les malheurs dans lesquels elles m'avoient plongé ; il fit tout ce qu'il put pour me faire oublier Julie : je ne le pus ; tout ce que le Chevalier obtint de moi, ce fut d'éviter de lui en parler.

J'ai sçû depuis que les discours qu'on m'avoit tenus sur Julie étoient un artifice horrible de sa mere ; que cette fille aimable avoit été chez la femme dont elle me parloit dans sa lettre, que cette femme lui avoit procuré la connoissance d'une Dame de distinction, respectable d'ailleurs par sa vertu, & que touchée de celle de Julie, elle l'avoit prise en amitié, & fait mettre dans un Couvent par ordre du Prince : j'ai sçu toutes ces choses dans un tems où j'é-

tois trop bien occupé pour songer à renouer avec Julie, qui d'ailleurs n'avoit plus besoin de moi.

Je n'étois guéres entré jusqu'alors que dans des cœurs de toutes parts ouverts aux plaisirs ; excepté M^lle de Falcour & Julie, la volupté seule avoit trouvé son compte dans les conquêtes que j'avois faites. J'en fis une enfin dont ma vanité eut tout lieu d'être flattée, & à laquelle je dois le bonheur dont je jouis aujourd'hui.

Je fus reçu dans une maison où se rassembloient des femmes qui sçavoient penser, & qui sans mépriser celles qui ne trouvent d'amusement que dans le jeu, ou dans des entretiens malins & frivoles, passoient agréablement la journée dans des

converſations ingénieuſes, ſçavantes même ſans pédanterie.

Les femmes Philoſophes ſont fort propres au véritable amour. Par Philoſophes, je n'entends point ces folles à ſyſtême, qui affichent le bel-eſprit, ne connoiſſent d'autre mérite que lui, ne vivent qu'avec ceux à qui elles l'accordent, & ſçachant mal tout ce qu'elles pourroient ignorer, ignorant ce qu'elles devroient ſçavoir en effet, mépriſent tous les autres hommes, les perſonnes de leur ſexe, & leurs devoirs. J'entens des femmes, qui par des lectures bien faites, ſans oſtentation, ſans deſſein de porter le titre de Sçavantes, ſe ſont mis des principes dans le cœur, qui ſe ſont moins occupées à charger leur mémoire des penſées des au-

tres, qu'à bien penſer elles-mêmes ; qui ont cherché le vrai, & l'ont ſaiſi par goût & par inſtinct : je parle enfin de ces femmes, qui pour être ſupérieures aux autres, n'en ſont pas moins ſimples, modeſtes, & attachées aux devoirs de leur état.

Une d'entre elles m'inſpira des ſentimens que je ne connoiſſois pas ; être vif, careſſant, emporté auprès d'une femme, lui communiquer le déſordre de mes ſens, ſaiſir le moment de ſon trouble, & en profiter avec tranſport, voilà quel avoit été mon art ; je devins reſpectueux & timide ; mon cœur éprouva des deſirs qu'il n'oſa pas d'abord faire paroître, & qui faiſoient ſes délices ſans le jetter dans un grand trouble. Ce fut Mde de Valincour qui

lui fit éprouver cette ſituation nouvelle. Cette Dame étoit extrêmement belle : des yeux tendres & vifs, une taille bien priſe, point de cette grande excesſive, qui ſouvent fait perdre de la bonne grace, un port des plus nobles, des plus aiſés formoit en elle un charme ſecret, quelque choſe d'infiniment doux & de majeſtueux ; on l'aimoit, on la reſpectoit en la regardant ; étoit-on admis au bonheur de vivre avec elle ? Le moindre éloge qu'on en put faire étoit de dire, qu'elle uniſſoit l'eſprit le plus juſte au cœur le plus noble.

Je lui demandai la permiſſion de l'aller voir ; elle me l'accorda. Je fus la voir ; elle étoit ſeule. J'avois le cœur plus romaneſque que tendre ;

j'aimois les avantures galantes, & je les saisissois comme les seules choses qui m'occupassent : trouver Mde de Valincour seule, étoit de ces occasions flatteuses pour mon cœur, & dont jusqu'alors par goût & par habitude je m'étois tiré avec honneur ; je me trouvai neuf avec Mde de Valincour : cependant comme javois cette idée alors, qu'il est honteux de ne pas être hardi avec une femme qui nous plaît, ne pouvant vaincre ma timidité, je cherchai à m'étourdir ; mon orgueil me fit affecter une excessive gaité.

Mon air trop libre déplut à Mde de Valincour ; elle me le fit sentir avec beaucoup de politesse, dans une maison où je la rencontrai. Avec une autre

femme, ſoutenant mon rolle, je me ſerois défendu par les mêmes voies que j'avois offenſé : avec M^de^ de Valincour, je me ſentis naturellement indiſpoſé contre moi-même d'avoir manqué à ce que je lui devois de reſpect ; je lui en fis les excuſes les plus ſérieuſes.

Je la quittai avec étonnement de mon procédé ; mes réflexions me le firent d'abord regarder comme celui d'un ſot ; mon cœur décida qu'il étoit décent, & tel qu'il devoit être. Je retournai chez M^de^ de Valincour. Elle étoit avec des Dames qui étoient venues la prendre pour aller à l'Opéra : je fus l'y rejoindre ; je la retrouvai avec trouble, & en la quittant au ſortir du ſpectacle ; je me trouvai comme entraîné à aller chez

le Chevalier de Mercœur mon confident ordinaire ; je ne l'abordai point avec l'air guai que j'avois toujours avec lui : je m'en apperçus, & me rappellant le langage que j'avois tenu à M^de^ de Valincour, je me tournai moi-même en ridicule.

Ma foi, dis-je au Chevalier, je crois que vous ferez content dans peu : voilà du férieux, mais du très-férieux qui fe met dans mon cœur, & il fe pourroit bien que j'aimasse un jour de la maniére que vous l'avez fouhaité.

Mais, me dit le Chevalier, votre air depuis quelque tems me paroît déja un peu plus fage, & j'entrevois que vous le deviendrez ; l'habitude & les idées fausses que des folles vous ont données, vous détournent

ſeules des ſentimens aux quels votre cœur vous appelle ; c'eſt un ruiſſeau qui ſuivroit ſa pente naturelle, ſi quelque choſe d'étranger ne l'arrêtoit dans ſa courſe. Au ſurplus, voulez-vous que je vous peigne votre ſituation actuelle ? Votre cœur eſt pris & ſérieuſement ; vous riez en vain ; je ſuis dans le vrai : cependant comme c'eſt un ſentiment nouveau pour vous que la timidité, & le reſpect auprès des femmes, & que vous avez à cet égard de faux principes, quoique fort communs, votre vanité vous porte à vous étourdir ſur cette nouveauté qui la bleſſe ; mais je tire votre horoſcope, vous céderez au véritable amour ; vous reconnoîtrez que vos conquêtes anciennes étoient bonnes tout au plus

pour occuper le premier feu de votre jeunesse ; mais qu'il est bien doux, qu'il est même glorieux d'éprouver ce que c'est que le véritable amour !

Vous m'effrayez presque, lui répliquai-je, avec votre air de confiance. Eh quoi ! il semble que je ne sois déja plus bon qu'à m'enterrer avec quelque Pénélope ; je n'ai point envie que l'on fasse mon épitaphe de mon vivant, & tant qu'il me restera de la jeunesse & de l'envie de plaire, vous me verrez jouir de ces avantages pour mon bonheur, & pour celui de différens objets : vous me verrez ne céder en apparence que pour vaincre en effet, & ne jamais laisser à la fortune le plaisir d'être inconstante pour moi.

Je quittai le Chevalier en lui débitant de pareils ſentimens, mais j'avois dans le cœur le germe de ceux qu'il m'aſſuroit que le tems développeroit en moi ; je ne pouvois le croire ; ſi j'euſſe oſé, j'aurois été voir Mde de Valincour dès le lendemain. Je fus chez elle auſſi-tôt que la bienſéance put me le permettre.

Eh bien, me dit-elle, homme à ſentimens, comment vont les affaires de votre cœur ? Il ne ſe plaint pas, lui répondis-je, malgré ſon trouble, & même ſes inquiétudes ; il éprouve qu'il en eſt d'heureuſes, & qu'il eſt plus doux d'aimer de certaines perſonnes, que d'être aimé d'une infinité d'autres.

Je fus long-tems ſans oſer l'entretenir de ma paſſion : en-

fin je lui dis un jour ; mes attentions, mes respects, mes regards, ma timidité même, tout ne vous a t'il pas appris que c'est vous que j'aime ? Oui, du plus entreprenant de tous les jeunes gens, vous en avez fait un extrêmement timide, & qui tremble devant vous ; du plus fou de tous, vous avez fait un sage qui brûle du desir de vous plaire, & de parvenir à ce bonheur par des moyens dignes de vous. Mde de Valincour tourna mon discours en plaisanterie ; elle m'assura que c'étoit la seule maniére dont elle vouloit le prendre ; je lui parlai d'un ton si sérieux, si vrai, qu'elle vit bien que je l'aimois sincérement. Je ne suis point d'âge, me dit elle alors, à renoncer au plaisir d'aimer, & d'être aimée ; mais vos

ſentimens ſur l'amour ne peuvent s'accorder avec les miens ; je voudrois qu'il reſſemblât à la pure amitié ; qu'il en eut la douce chaleur ſans l'emportement des paſſions telles qu'on les conçoit ordinairement ; vivre enſemble avec plus de ſatisfaction, qu'avec les autres, n'en trouver même qu'avec l'objet aimé, ſe chercher pour ſe confier ſes plaiſirs comme ſes peines ; s'ouvrir les replis de ſon cœur, ſe rendre le mutuel ſervice de corriger ſes défauts, être prêts à tout ſacrifier l'un pour l'autre ; borner enfin tous ſes deſirs à la ſimple union des cœurs : voilà ce que j'appelle amour, le ſeul que je puiſſe connoître, & pour lequel je ne vous crois pas né.

Fort bien ! me dis-je à moi-même,

même, voilà le langage d'une femme qui veut raiſonner en Philoſophe, mais qui pour l'honneur de la philoſophie ſera obligée avant peu de chercher des excuſes à ſa défaite dans la nature même de l'amour ; je mis ma confiance en lui, & ne m'épuiſai point en raiſonnemens pour combattre le ſyſtême de M^de^ de Valincour ; je tâchai ſeulement de lui perſuader que ſes ſentimens s'accordoient fort avec les miens. Je vêcus quelque tems avec elle, ſans avoir rien oſé tenter pour me rendre heureux. Le reſpect m'avoit retenu, je voulus le vaincre un jour ; mais nous ſommes ce que les perſonnes du ſexe permettent que nous ſoyons, & l'homme à bonne fortune eſt ſouvent celui qui n'a vû que des fem-

mes faciles : je tremblai aux genoux de M^de^ de Valincour, & assurément je m'y étois mis dans un dessein bien différent. Ma vanité souffrit de ma timidité ; mais elle ne me donna aucune ressource. Je sortis humilié ; je me promis, ou de quitter M^de^ de Valincour, ou de tenter de me rendre heureux la premiére fois que je la verrois ; je fis quelques entreprises. Oh ! respect qu'elle m'inspira ! que je fus étonné de la maniére dont elle me répondit ; il faudroit que j'eusse son esprit pour rendre les choses comme elle me les dit, & le ton de majesté dont elle les accompagna, pour ne leur rien faire perdre de leur prix. Je crus entendre la vertu par sa bouche.

Vous voulez donc me con-

fondre, me dit-elle, dans la classe des femmes que vous avez connu ; vous vous lassez de me respecter ; prenez-y garde, vous vous lassez de vous respecter vous-même : oui, vous m'aimez ; je dis plus, vous sentez la différence qu'il y a entre aimer une femme comme moi, ou vivre avec celles que je suppose vous avoir jusqu'à présent attaché : n'apprendrez-vous jamais qu'un honnête homme, & vous l'êtes, qui a mérité l'estime d'une femme respectable, ne doit pas se mettre dans le cas de perdre sa société par trop de liberté ? soyez bien certain cependant, que si une fois vous aviez obtenu quelque chose de moi, vous ne me verriez jamais.

L'amour que j'avois pour M^de^ de Valincour me fit crain-

dre de lui manquer ; son discours m'en imposa & m'inquiéta réellement. Sa beauté cependant, sa vertu même m'enivroit de la plus douce volupté ; je voyois qu'elle m'aimoit ; je brûlois d'un feu qu'elle partageoit avec moi, & dont sa vertu seule la rendoit maîtresse ; je lui dis tout ce que je crus de plus propre à la séduire, je fis de nouvelles tentatives : on ne séduit guéres que celles qui consentent à l'être.

J'osois croire, me dit-elle avec une douceur dont elle ne s'écarta jamais, que je n'étois pas faite pour être insultée ; je pardonne quelque chose au premier emportement d'une passion, & sur tout à un homme de votre âge ; mais vous poussez les choses trop loin, & je

ſuis prête à vous mépriſer. Voyez ſi vous voulez courir un pareil riſque.

Hélas ! que vous êtes heureuſe, lui repliquai-je, qu'une raiſon forte ne vous abandonne jamais ; pour moi, je ne me connois plus, & vous devez tout pardonner à mon trouble : malgré ſon excès, je ſerois déſeſpéré cependant de vous offenſer. Mais quoi ! ce que je vous demande d'accorder à ma paſſion, peut-il donc vous bleſſer en effet ? Quels amans ſçavent ſe borner à la ſimple union des cœurs ? & quels amans mépriſe-t'on pour s'être livrés aux plus doux plaiſirs ? ſont-ils même toujours un crime que le monde condamne ? Doutez-vous que je ne vous aime, me dit-elle en m'inter-

rompant ? si vous m'aimiez, vous ne refuseriez point de me rendre heureux.

Ecoutez-moi, reprit-elle, & ne cherchons point à nous attendrir d'avantage ; je vois votre état, je vois votre amour, je vais vous étonner, & vous m'allez connoître toute entiére. Ce n'est point l'indifférence, ni même un tempérament peu disposé aux plaisirs, qui me fait résister à votre amour : j'ai des desirs ainsi que vous : mais la vertu me fait une loi d'y résister, & la vertu vaut mieux que les plaisirs que je goûterois à vous céder. Si jamais on remporta une grande victoire sur ses sens, c'est celle que je veux remporter aujourd'hui ; mais laissez-moi me couvrir de cette gloire, couvrez-vous-en vous-

même, & n'attaquez plus avec tant de force un cœur, qui, s'il le falloit, employeroit la derniére voie pour sauver sa gloire.

C'étoit me dire assez clairement qu'elle me priveroit du plaisir de la voir, si elle pensoit qu'il y eut quelque danger à m'en continuer la permission. Je la crus vaincue; mais elle ne me parloit avec tant d'ouverture de cœur, que parce qu'elle étoit sûre d'elle-même. J'attaquai de nouveau, elle se deffendit d'une maniére qui me la rendit plus respectable & plus chere.

Cette estime ne m'empêcha pas de me rendre coupable envers elle d'une faute que je n'avois jamais commise à l'égard d'aucune autre femme. J'étois un jour aux Thuilleries avec le

Chevalier de la Rochefort; tout Paris l'a estimé pour sa grande probité ; il aimoit M^de de Valincour ; il étoit difficile que deux hommes qui l'aimoient n'en parlassent pas ; la conversation tomba bien-tôt sur elle. Le Chevalier la loua beaucoup, & surtout sur sa vertu ; il la soutenoit capable de l'amitié la plus tendre & la plus sage, mais incapable de la moindre foiblesse.

Vous jugez bien favorablement de cette Dame, dis-je au Chevalier, le ton que j'avois donné à ces mots signifioit suffisament que je pouvois être certain qu'elle n'étoit pas invincible. La conversation s'échauffa, & comme dans la chaleur de l'orgueïl, une premiére faute n'en entraîne que trop souvent une autre : je ne laissai point

point mon indiſcrétion imparfaite ; la probité du Chevalier, plus encore que ſa jalouſie fut vivement offenſée de ma vanité. Vous êtes un jeune fat, me dit-il, nous ſortîmes : il me donna un coup d'épée : il n'a jamais dit le ſujet de notre combat ; l'honnête homme excuſe les fautes, ou ſe taît ſur elles. Je fus revoir Mde de Valincour. Elle m'avoua plus d'une fois que mes ſoins lui étoient chers. Je la prévenois ſur tout ; mes attentions me valoient des remercimens fort tendres ; mais quand je me haſardois à lui demander d'avantage, elle m'oppoſoit toujours ſa vertu.

Si je me connoiſſois moins, me dit-elle un jour, je ſçaurois le parti que j'aurois à prendre, & je ne ſerois pas à le prendre

aujourd'hui ; mais je me connois assez pour ne pas vous interdire la liberté de me voir. Votre jeunesse, l'usage, votre amour rendent vos tentatives pardonnables ; mais ne vous lasserez-vous jamais de me persécuter : quoique jeune encore, vous avez goûté tant de fois les plaisirs que vous me demandez, que vous devriez en être revenu. Je veux vous en faire connoître un plus vrai, plus durable, & vous le faire avouer ; c'est celui du sentiment. Je veux, poursuivit-elle tendrement, que vous m'aimiez autant que je vous aime, & le crime excepté, que nous nous donnions de notre amour toutes les preuves imaginables.

Le systême de Mde de Valincour ne pouvoit pas encore me

convenir ; ſans renoncer à me rendre heureux avec elle, je me promis de m'adreſſer à quelques femmes plus faciles. Je me répandis dans le monde que je commençois inſenſiblement à quitter pour ne vivre qu'avec Madame de Valincour ; je repris mes anciennes liaiſons, j'en fis de nouvelles ; je voulois vaincre ma paſſion ; je cherchois en vain la diſſipation & le plaiſir ; le plaiſir me fuyoit, & l'image de M^de^ de Valincour me ſuivoit partout ; je voyois des femmes que j'entendois dire être belles ; je portois moi-même ce jugement ſur quelques-unes ; je leur trouvois des graces ; je deſirois de leur en trouver davantage, mais dans le même inſtant, mon eſprit & mon cœur faiſoient des com-

paraiſons d'elles à M^de^ de Valincour, & ces comparaiſons me rendoient néceſſaires les chaînes que je voulois rompre; ſoit que ſentant ſa ſupériorité ſur les perſonnes de ſon ſexe, je fuſſe par cela ſeul peu diſpoſé à l'infidélité, ſoit que j'éprouvaſſe qu'il eſt en effet plus aiſé de ne point manquer à une Maîtreſſe qui refuſe ſes faveurs, qu'à celle qui les accorde; je ne pus faire d'infidélité à M^de^ de Valincour. Je l'en menaçois quelquefois; je lui dis un jour, que je lui donnerois une rivale dans une jolie femme des plus mal mariée que je voyois ſouvent; elle mérite une paſſion ſérieuſe, ajoutai-je à M^de^ de Valincour; mais puiſque mon deſtin veut que ce ſoit pour vous ſeule, que j'en aye une ſemblable, je veux

tenter du moins de me rendre heureux avec elle ,. en reconnoiſſant qu'elle eſt digne de mieux que d'un amuſement.

Je demandai à M^de^ de Valincour, ſi elle conſentoit à mon projet : hélas ! me répondit-elle, un amour qui deſire, qui cherche un amuſement hors ſon objet, eſt déja bien foible, s'il n'eſt pas entiérement éteint : mais non, je ſens combien votre ſincérité doit me raſſurer. La victoire que vous voulez tenter, n'offenſe ni mon amour, ni ma gloire ; content de regner ſur mon cœur, vous n'en deſirez point d'autre ; mais je vous refuſe les derniers plaiſirs ; ce ſont eux qui vous appellent à une apparence d'infidélité ; ne cherchais-je donc point trop à me faire illuſion ? vous courez après

le danger; vous me peignez cette Dame comme une femme charmante, aussi brillante par ses talens que par sa beauté; sans doute je me rassure en vain; si vous m'aimez, si vous voulez que je le croye, vous ne la verrez point, vous me ferez ce sacrifice.

Je le promis à M^de de Valincour, & lui tins parole. Tous les jours je lui parlois de mon amour; je m'en étois fait la plus douce habitude; elle y répondoit avec tendresse. Quelque belle, quelque divine que vous soyez, quelque justice que je vous rende, lui disois-je quelquefois, je vous l'avouerai; je conçois mal comment je puis conserver mon amour, & surtout comment il peut être aussi violent qu'il est; nulle femme

ne m'a été aussi cruelle que vous l'êtes, & cependant quel amour foible ai-je eu jusqu'à présent, si même je l'ai connu : il est bien étrange, il est bien affreux pour moi, que la seule femme que j'aye constament, que j'aye passionnément aimé, soit la seule qui refuse de me rendre heureux; ce que je conçois aussi mal, c'est que malgré sa rigueur, je m'obstine à l'aimer, & que je sente même que mon amour m'est plus nécessaire que ma vie : oui, cruelle, triomphez si vous voulez de cet aveu; s'il est possible même, devenez encore moins sensible pour moi; mais vous êtes tellement nécessaire à mon existance, qu'indépendament que je ne vis que pour vous, & qu'en vous, il me faudroit cesser de vivre; le

moment où vous me priveriez de la félicité que je trouve à vous voir. Et à moi, reprenoit-elle, la vie me deviendroit horrible le jour que vous cesseriez de m'aimer.

Je solicitois souvent M^de^ de Valincour en ces momens heureux de me prouver son amour. Un jour je l'embrassai avec transport ; jamais je ne m'étois senti si animé. Privez-moi plutôt de la vie, lui dis-je ; oui privez-m'en plutôt que des faveurs que je vous demande ; je devins plus entreprenant qu'à mon ordinaire. Et quoi ! de la violence, me dit-elle toute émue, on appelle du secours contre elle, & je ne m'attendois pas que vous m'abaisseriez jusques-là ; que vous me forceriez à cette horreur qui nous

couvrira d'une honte égale. Quoiqu'en tremblant, je voulus pourſuivre l'entrepriſe que m'avoit fait tenter l'amour le plus violent. M^de^ de Valincour ſonna. Vous appellez votre femme-de-chambre, lui dis-je avec feu, eh bien ! elle eſt belle ; j'ai toutes les fureurs de l'amour ; elle... En ce moment M^de^ de Valincour me donna un coup d'œil plein d'une fierté tendre ; je ne pûs achever ; il ne me reſta de la voix, que pour lui demander pardon de l'injure que je venois de lui faire. Si je n'écoutois, lui dis-je, que l'amour extrême qui me preſſe de me rendre heureux, je profiterois du tems que peut me laiſſer votre femme-de-chambre ; mais le coup d'œil que vous venez de me jetter a été pour moi

comme le trait d'une divinité offensée.

Elle fit rester sa femme-de-chambre sur quelques prétextes, & elle me dit ensuite: après ce qui vient de vous arriver, bien des femmes vous interdiroient la permission de revenir chez elles; mais tôt ou tard elles vous accorderoient votre grace, & vous n'en deviendriez que plus hardi: j'appelle tout cela de petits manéges qui ne sont bons que pour celles qui se font un jeu, un amusement, ou une occupation de l'amour, & qui cherchent à remplir par lui le vuide de leur vie; des sentimens différens des leurs, doivent me faire tenir une conduite différente: quoique réellement offensée, je trouve que vous priver de me

voir, ce ſeroit vous punir trop cruellement ; pourquoi d'ailleurs me punir ? moi qui ne ſuis point coupable ! & votre grace ne ſeroit-elle pas accordée à la premiére demande que vous m'en feriez ; c'eſt moins au reſte ma foibleſſe pour vous, que ma raiſon qui vous parle, m'ajouta-t'elle ; je ne vous ferai donc pas une pareille défenſe ; mais de grace, n'abuſez point d'un procédé dont vous devez ſentir tout le prix.

J'éprouvai en ce moment un ſentiment ſi nouveau, que je crus être au premier inſtant que je rendois juſtice à Madame de Valincour. Je n'oſois preſque lever les yeux ſur elle ; ſa bonté ſouffrit de voir mon humiliation ; elle m'accorda ma grace d'une maniére que je

peindrois mal, parce que le tems n'a rien diminué de la surprise qu'elle me donna. Je fus longtems embarrassé lorsque je paroissois devant elle : je me rappellois avec honte que j'avois pû offenser cette femme respectable, qui sçavoit pardonner avec des sentimens qui n'appartenoient qu'à elle : cependant, l'habitude de la voir me fit perdre peu à peu ma timidité ; mais depuis ma derniére tentative, elle ne me permit que rarement de la voir seule. Je suis bien honteuse, me disoit-elle quelquefois, d'être forcée de vous craindre ; mais j'ai encore plus de honte pour vous qui m'y avez forcé : vous sçaurez qu'avec l'amour le plus tendre, il est des femmes incapables des derniéres foiblesses, & comme

avant de me connoître vous aviez crû toutes les perſonnes de mon ſexe faciles ; vous conviendrez auſſi qu'il en eſt de reſpectables & de vertueuſes.

Je le vois, lui dis-je, vous m'immolerez à l'honneur de votre ſexe ! Eh ! Madame, pourſuivis-je d'un ton plus ſoumis, les victoires légeres que j'ai remporté ne m'ont point appris à le mépriſer ; vous me l'avez rendu plus cher qu'il ne me l'a jamais été ; je le reſpecte, je l'aime, je l'adore en vous ; je ſçais combien les ſentimens de votre cœur ſont élevés ; ne les verrai-je donc jamais auſſi tendres que les miens. Ils le ſont, me répondit-elle. Ce mot m'attendrit juſqu'aux larmes. Je tombai à ſes genoux. Je la fixai : ſes yeux étoient animés par l'amour. Je vis qu'elle ſoupiroit ;

je lui pris une de ses mains que je baisai avec transport ; de l'autre elle essuya mes larmes, elle m'embrassa. Vous m'aimez donc bien tendrement, me dit-elle ; je lui répondis, mes yeux attendris, ma voix presqu'éteinte, mon trouble, mes transports doivent sans doute vous peindre beaucoup d'amour, mon cœur en éprouve cent fois d'avantage. Me serez-vous constant, poursuivit-elle ? Le bruit d'un carosse annonça en ce moment compagnie ; je me retirai pour me remettre de mon trouble.

La maison de Madame de Valincour étoit une des meilleures de Paris ; il s'y rassembloit tous les soirs des hommes & des femmes respectables ; l'amitié & l'estime qui les unissoit, bannissoit d'entr'eux la contrainte

& l'intérêt. Cette voie honnête de ruiner son ami par le jeu, n'étoit point connu dans cette société ; le jeu n'y étoit ni gros, ni nécessaire ; chacun s'amusoit selon son goût jusqu'à l'heure des plaisirs de la table ; j'éprouvois tous les jours, en dépit de ce qui me restoit de faux dans l'esprit, que la raison aimable & ornée, procuroit bien d'autres plaisirs que ces fêtes bruyantes, où la folie préside, & dont elle fait fuir la décence.

J'étois étonné que Madame de Valincour qui voyoit beaucoup de monde, & qui me recevoit tous les jours, ne craignît point que l'on ne me mît sur son compte, & de faire prendre des idées qu'elle ne méritoit point : une femme d'ailleurs céde souvent aux impor-

tunités d'un amant, parce qu'elle se lasse de donner occasion de parler, sans tourner au profit de ses plaisirs, le tort qu'elle peut faire à sa réputation. Je m'en ouvris à Madame de Valincour: elle me répondit, que lorsque la réputation étoit une fois formée, on la respectoit, & que si la mauvaise compagnie croyoit le mal aisément, la bonne avoit de la peine même à le soupçonner.

Madame de Valincour n'appelloit pas au reste bonne compagnie, celle qui brille par l'éclat de la grande dépense, & par les plaisirs; celle non plus que le bel-esprit forme seul, qui a comme son chef, où les associés appellent des jugemens du Public, & sont consolés de son injustice. Elle appelloit bonne

ne compagnie, celle où regne le goût, non l'ostentation, qui goûte les plaisirs sans s'en laisser maîtriser, qui se conduit en tout par des sentimens de décence & d'honneur, & qui ne demande de l'esprit qu'autant qu'il en faut pour orner la raison.

Tels étoient les principes de Madame de Valincour : je pouvois les étudier ; je la voyois tous les jours, & les plaisirs des sens exceptés, tout ce qui pouvoit me prouver qu'elle m'aimoit, elle s'épuisoit en soins, en attentions pour me le procurer ; je me flattois que je vaincrois enfin sa résistance. Elle m'avoit avouée qu'elle éprouvoit des desirs ; il y avoit long-tems que je lui rendois les soins les plus tendres ; je faisois tous les jours

des tentatives nouvelles ; elle éprouvoit une passion vive ; j'osois tout espérer du tems, de l'amour, & même du caprice des femmes. La conversation étant un jour tombée sur elles ; M^de^ de Valincour me dit : Je ne deffends point les personnes de mon sexe, je vois les foiblesses de plusieurs sans étonnement, & je ne songe qu'à les éviter ; mais les hommes qui en profitent devroient-ils les reprocher ? d'ailleurs Messieurs, vous êtes nos peintres, & les vôtres ? Est-il étonnant que vous vous donniez l'avantage ; c'est la Fable du Lion terrassé par un homme dans un tableau.

Les regardans en tiroient gloire,
Un Lion en passant rabattit leur caquet ;
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire,
Mais l'artisan vous a déçus.

Il avoit liberté de feindre :
Avec plus de raisons nous aurions le dessus
Si nos confrères sçavoient peindre.

Combien de femmes à offrir pour modéles aux hommes ? Pour moi, m'ajouta-t'elle, sans me peindre assurément avec trop d'avantage ; j'ose m'estimer autant qu'un homme estimable, & je serois fâchée qu'aucun me surpassât en sentimens ; je ne manquerai jamais à ceux que me dictent mon honneur & mon devoir ; je serois désolée que vous doutassiez de mon cœur ; l'injustice que vous commetteriez par un tel doute, ne me consoleroit point ; mais n'espérez pas d'autres preuves de mon amour, que celles que cet honneur & ce devoir me permettent.

Peu de tems après cet entre-

tien, Madame de Valincour me donna une preuve bien touchante de ses sentimens. Tavannes, près d'éprouver que les Avanturiers périssent presque toujours malheureux, m'envoya chercher un jour : il étoit en prison : quelques friponneries au jeu l'y avoient fait mettre ; une femme avec laquelle il vivoit depuis deux mois avant sa prison, l'avoit réduit à une misére affreuse : je le soulageai de mon mieux ; je contai son histoire & son état à M^de^ de Valincour. Elle me dit que puisqu'il m'avoit prouvé son attachement, elle vouloit lui procurer des secours. Elle le fit ; la reconnoissance qu'elle lui demanda fut de changer sa maniére de vivre, & elle obtint de lui ce que mon pere avoit obte-

nu de Bélise. Il fut pour moi une seconde preuve que la conduite la plus dérangée pouvoit avoir un changement heureux ; les conseils de M^de^ de Valincour ont fait de Tavannes un fort honnête homme.

Cette action de Madame de Valincour accrut encore mon respect pour elle ; ma reconnoissance fut des plus vives & des plus tendres ; mon amour en augmenta ; le tems, la maniére dont M^de^ de Valincour se deffendit, ne diminuérent rien de mes desirs, ni de mes espérances. L'amour le plus vertueux, me disois-je, a son principe dans les sens, & leur chaleur se contente rarement d'un amour platonique ; la vertu peut bien leur résister pour un tems, mais les vaincre n'est

guéres en son pouvoir.

Madame de Valincour eut ce pouvoir si rare ; aussi incapable de foiblesses que de caprices ; elle me força de convenir qu'il pouvoit se rencontrer parmi les femmes, des ames qui agitées par les passions, sans s'en laisser vaincre, leur opposoient une vertu forte & courageuse. J'admirai Madame de Valincour, & avec le tems, j'en vins enfin jusqu'à adopter ses idées.

Je fus convaincu que les jeunes gens, que les hommes de plaisirs, plus entraînés par l'habitude, par l'exemple, par un je ne sçais quel air, quel ton que la galanterie donne dans le monde, que par les sens, qu'ils irritent plus qu'ils n'y cédent, étoient malheureux de ne pas

ſe borner au commerce charmant que j'avois avec Madame de Valincour ; j'avois éprouvé cent dégoûts au milieu des premiers plaiſirs qui m'avoient occupé ; une douceur, une tranquillité d'ame infinie, étoit le fruit de ma nouvelle façon de penſer. Mes anciennes Maîtreſſes avoient laiſſé un vuide à ma vie ; je les quittois ſouvent pour aller jouir de la converſation des perſonnes qui m'étoient les moins cheres ; mon ame en s'amolliſſant avec elles, & je le ſentois, éprouvoit de fréquens momens d'ennui. M^de^ de Valincour me ſuffit au contraire, & toujours agréablement & tendrement occupé d'elle, ſi j'avois pû prendre quelqu'ennui, ce n'eut été qu'en ſon abſence ; mon ame d'ailleurs dont

M^de de Valincour avoit calmé les agitations & les fougues, s'élevoit avec elle, & se remplissoit de principes qui me rendoient heureux, en me rendant digne de l'être.

Mon commerce avec M^de de Valincour étoit devenu un commerce de cette amitié pure qui exige une confiance entiére : je lui fis part des principales avantures de ma vie ; je ne suivis pas l'ordre des tems dans le récit que je lui en fis, & comme celle de Julie avoit été la derniére qui m'eût le plus intéressée, ce fut par elle que je commencai. Je me trompe fort, me dit Madame de Valincour, si votre Julie n'est pas une fille qui m'a obligation, & votre histoire & la sienne se ressemblent trop pour ne pas être la même. J'appris

pris alors que c'étoit M^de^ de Valincour qui avoit ſecouru Julie. Elle m'avoit été chere dans le tems même que je pouvois ſoupçonner qu'elle avoit voulu me tromper ; ce que j'en apprenois redoubla mon eſtime pour elle, & l'intérêt tendre que j'y avois toujours pris : à l'égard de Madame de Valincour, chaque jour me fourniſſoit de nouvelles raiſons pour augmenter d'amour & d'admiration pour elle ; rappellant à cette Dame ſi reſpectable ce qu'elle venoit de faire tout récemment pour Tavanes, & ce qu'elle avoit fait pour Julie ; il ſemble, lui dis-je, que vous ſoyez tellement née pour mon bonheur, qu'il ne vous ſuffiſe pas de faire le mien, & qu'il faille encore que vous faſſiez celui des malheureux à

qui j'ai été attaché : que de raisons pour vous respecter, pour vous aimer ; & que ces raisons plaisent à mon cœur !

Dans un autre tems j'eusse été curieux de revoir Julie, d'apprendre d'elle si elle m'avoit conservé les sentimens que je lui avois connu pour moi, & ma vanité m'eut fait souhaiter de la retrouver la même ; mon cœur étoit changé ; ne pouvant faire le bonheur de Julie, je désirai qu'un amour que je n'étois pas en état de payer de reconnoissance, ne fît pas au moins son malheur.

Comme, si j'ai quelques bonnes qualités depuis ma liaison avec Madame de Valincour, c'est à elle que je les dois ; je n'affecte point de les taire ; une modestie qui me priveroit de

rendre un hommage public à celle à qui j'en dois un si légitime, me paroîtroit déplacée.

Madame de Valincour avoit trouvé intéressante mon avanture avec Julie; mais lorsque je lui eus parlé de M^lle de Falcour sans lui en apprendre le véritable nom; elle me dit, par le portrait que vous venez de faire, ou vous avez flatté quelque femme, ou vous avez rendu justice à une que j'ai connu au Couvent. Je m'y retirai après la mort de M. de Valincour; j'y passai l'année de mon deuil: quelque tems avant que j'en sortisse, une jeune personne y entra; elle avoit cette beauté, cette douceur, ces mêmes charmes dont vous venez de parler; une tristesse profonde qu'elle s'étudioit en vain de cacher, ne

la rendoit que plus touchante ; je cherchai à mériter son amitié. Vous êtes faite, me dit-elle, pour rentrer dans le monde, & moi j'ai tout à craindre d'être obligée d'y renoncer. Deja que trop malheureuse par une passion plus vive que l'amitié, je me deffends de celle que vous êtes capable de m'inspirer ; elle ne pourroit qu'accroître mes malheurs si je suis destinée à vous perdre.

Elle ne m'apprit rien de plus, poursuivit Madame de Valincour, & ce peu de mots qu'elle accompagna de soupirs & de larmes, semblerent la soulager. Nous liâmes une amitié étroite, que nos lettres ont entretenue.

Madame de Valincour me nomma cette amie qu'elle avoit faite au Couvent ; c'étoit Mlle

de Falcour ; j'en fis l'aveu à Madame de Valincour. Que je ſerois tentée de vous mépriſer, me dit-elle ; quoi ! vous avez pû agir ſi cruellement avec cette aimable & charmante fille? elle méritoit un cœur digne du ſien : ce qui m'afflige ſurtout pour elle, c'eſt que je ſuis convaincue que le tems n'a rien diminué de ſon amour ; une femme capable d'aimer comme elle, ne l'eſt pas de vaincre ſa paſſion ; vous avez toujours fait ſon malheur ; vous le faites encore, & vous vous contentez d'une eſtime foible, au lieu de payer ſon amour par un amour égal au ſien, & de réparer tous les torts que vous avez eu avec elle. Si mon eſtime vous eſt chere, ſi vous voulez la conſerver, ſi, comme j'aime à le

croire, vous avez réellement des ſentimens d'honneur, il faut aller trouver M^{lle} de Falcour, & lui rendre pour toujours un cœur qu'elle mérite : comment pouvez-vous manquer de reconnoiſſance ? votre mémoire n'eſt donc heureuſe à vous rappeller tant d'amour, & tant de malheurs ſoufferts pour vous, que pour vous en faire élever un trophée à votre vanité ; ah ! que l'honneur vous faſſe ſuivre la loi que cet amour & ces malheurs vous impoſent ! j'avois accepté votre cœur, pourſuivit-elle, comme un bien dont je croyois que vous pouviez diſpoſer, je vous le rends pour en faire l'uſage que l'honneur, l'amour & la reconnoiſſance demandent de vous.

Eh quoi ! lui répondis-je, vous avez formé mon cœur, & une autre jouira des vertus qu'il vous doit : non, je ſuis à vous, & à vous ſeule pour toute ma vie.

Qui ne forme point de projets par caprice, ou par légéreté eſt ferme & inébranlable dans les ſiens ; Madame de Valincour le fut dans celui qu'elle me propoſoit à un point que je ne pus m'empêcher de croire qu'une généroſité ſi rare cachoit un deſſein d'infidélité. Comment tant de vertus, me diſois-je, peuvent-elles entrer dans le cœur d'une femme ? en un mot, je ſoupçonnai que Madame de Valincour vouloit ſe défaire de moi ſous un prétexte qui devoit me la faire reſpecter ; je lui fis part de mon inquiétude.

Toutes mes actions, me dit-elle, auroient dû me mettre au-dessus de vous voir former de pareils soupçons ; c'est être sans doute bien malheureuse que de vous en entendre tenir le langage ; si une femme plus à plaindre que moi encore, n'étoit intéressée dans tout cu-ci, je laisserois au tems à me justifier ; mais il n'y en a point à perdre ; je suis trop persuadée que les retardemens ne feroient qu'augmenter les maux que souffre M^lle de Falcour. *Osez* donc me soupçonner, mais faites votre devoir, & je serai récompensée des chagrins que votre discours me cause.

M^de de Valincour combattit mes raisons avec force & avec des sentimens pleins d'honneur & de délicatesse.

Il me parut étrange que cette Dame, qui ne se permettoit dans l'amour, que ce que la sagesse la plus sévére ne pouvoit condamner, s'intéressât si vivement & si tendrement pour M^lle^ de Falcour, qui avoit eu les derniéres foiblesses pour moi. Ma passion & mon respect pour M^de^ de Valincour, l'emportérent sur ce que je devois à M^lle^ de Falcour ; j'avouai mon étonnement à celle qui le causoit. Vous connoissez mal la vertu, me dit-elle ; elle donne de la force pour combattre les foiblesses, & des raisons pour excuser celles des autres !

M^de^ de Valincour persistoit dans les conseils qu'elle m'avoit donné, & tentoit toutes les voies pour faire réussir son dessein. Entrant un jour chez

elle, un jeune enfant qui s'amusoit à des jeux de son âge, frappa ma vûe; il y avoit près de trois ans que je n'avois vu mon fils; la nature ne fut point muette; elle m'apprit que cet enfant qui quitta ses jeux lorsqu'il m'apperçut, étoit le mien; je sentis que j'étois pere; j'embrassai mon fils. Voilà de vos traits, m'écriai-je ensuite en adressant la parole à M^de de Valincour, celui-ci est bien digne de vous; mais il ne m'apprend rien de nouveau: quelle femme vous êtes! eh! comment vous peindre mes sentimens!

Mon fils crut que M^de de Valincour étoit sa mere; il lui donna ce nom; il la tenoit serrée dans ses petits bras; M^de de Valincour lui dit, je ne suis point votre mere, mais j'en ai pour vous la tendresse.

Je fis retirer mon fils pour m'entretenir avec M^de de Valincour. Puiſque vous faites tant de cas de mes ſentimens, me dit-elle, qu'ils me donnent ſur vous le crédit de vous faire remplir un devoir dont l'honneur, la probité, la reconnoiſſance la plus juſte, & l'amour vous font une loi. Vous avez vû votre fils ; c'eſt l'image de ſa mere, ne vous êtes-vous pas apperçu qu'il en a toute la tendreſſe pour vous ; qu'il vous la rappelle, qu'il vous en rappelle encore les charmes & les vertus. Songez, en le regardant, aux malheurs que vous avez cauſé à celle dont il tient le jour, auſſi bien que de vous. Que l'amour répare ſes malheurs ; il le peut ſeul ! .... Vous répandez des larmes ! que je ſuis enchan-

tée de votre attendrissement.

Elle m'apprit qu'ayant conversé avec le Chevalier de Mercœur, il lui avoit fait confidence de l'enfant dont il prenoit soin, & qu'elle l'avoit regardé comme le dernier coup qu'elle dût me porter ; elle me fit promettre enfin que j'épouserois Mlle de Falcour.

Mde de Valincour après m'avoir porté à remplir ce devoir craignit que sa présence ne mît obstacle à la résolution qu'elle m'avoit fait prendre ; elle fut à une de ses Terres avec l'intention, comme je l'ai sçu depuis, de me donner sa main, si Mlle de Falcour refusoit de me donner la sienne.

Je revis Mlle de Falcour : l'absence n'avoit point diminué l'amour dont elle m'avoit don-

né autrefois de si tendres preuves. Les principes de probité & de vertu que M^de^ de Valincour m'avoit répété tant de fois, la reconnoissance, la vûe enfin de M^lle^ de Falcour rallumérent mon amour. Il devint vrai, sincere & reconnoissant. M^de^ de Falcour étoit morte; sa trop malheureuse fille, après avoir été certaine que je l'aimois, autant qu'elle m'aimoit elle-même, consentit enfin à la plus heureuse de toutes les unions.

Depuis mon mariage, je me suis rendu à mes devoirs; mon cœur est aujourd'hui plein de reconnoissance & de respect pour des parens ausquels je me reproche d'avoir donné de si grands chagrins; j'aime presqu'autant qu'eux le Chevalier de Mercœur le plus estimable & le

meilleur des amis ; j'ai pour Mde de Valincour les ſentimens que ſes vertus doivent inſpirer ; Fidéle enfin à une épouſe tendre & charmante, j'éprouve qu'on ne peut être heureux qu'en rempliſſant ſes devoirs.

Fin de la ſeconde & derniére Partie.

574380